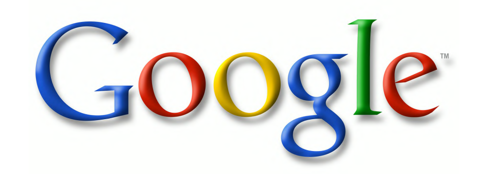
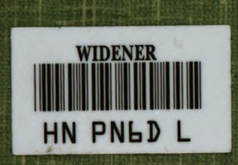
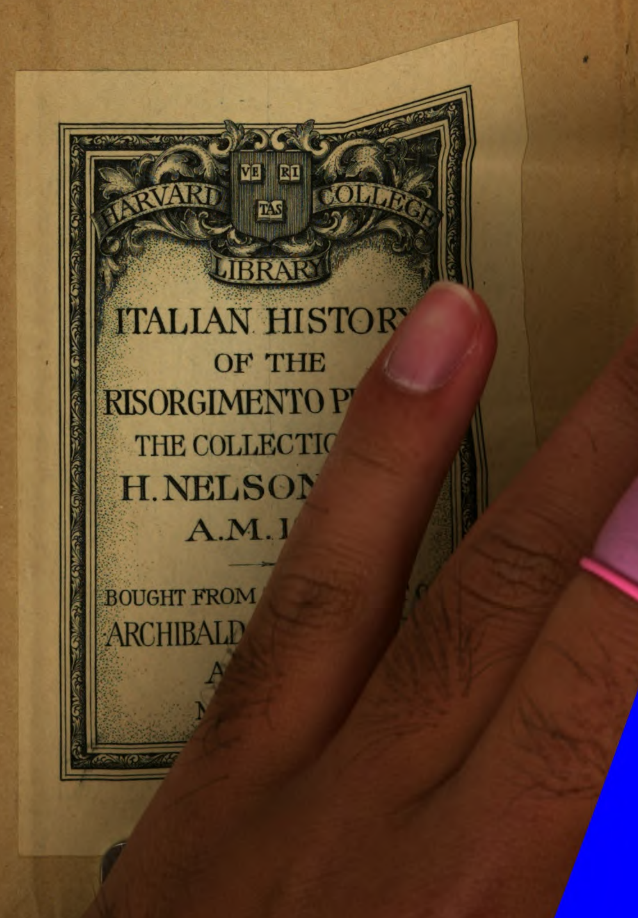

Google

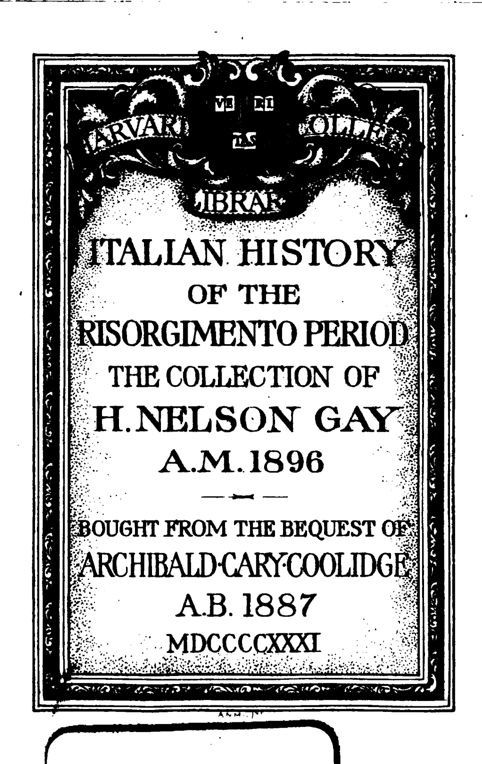

WIDENER
HN PN6D L



VE RI
TAS
HARVARD
COLLEGE
LIBRARY
ITALIAN HISTOR
OF THE
RISORGIMENTO P
THE COLLECTI
H. NELSON
A.M.
BOUGHT FROM
ARCHIBALD



Italy 1815 –
1ary.


HARVARD COLLEGE
VE RI TAS
LIBRARY
ITALIAN HISTORY
OF THE
RISORGIMENTO PERIOD
THE COLLECTION OF
H. NELSON GAY
A.M. 1896
BOUGHT FROM THE BEQUEST OF
ARCHIBALD·CARY·COOLIDGE
A.B. 1887
MDCCCCXXXI

Italy 1815 –
1, ary.

SOUVENIRS

DE GENÈVE.

IMP. DE HAUMAN ET Ce. — DELTOMBE, GÉRANT.
Rue du Nord, n° 8.

SOUVENIRS

DE GENÈVE,

PAR

ALEXANDRE ANDRYANE,

AUTEUR

des Mémoires d'un Prisonnier d'Etat.

TOME I.

BRUXELLES.

SOCIÉTÉ BELGE DE LIBRAIRIE.

HAUMAN ET Ce.

1839

A MA FEMME.

Celui qui a trouvé une bonne femme a trouvé un grand bien, et il a reçu du Seigneur une source de joie.

Paraboles de Salomon, ch. 18, v. 22.

INTRODUCTION.

J'ai longtemps hésité à publier ces souvenirs, trop simples, trop personnels, il me semblait, pour sortir du cercle étroit de la famille et de l'intimité.

Mais j'ai pensé, d'après les conseils d'amis sages et sincères, qu'il pouvait être bon d'offrir aux jeunes gens enivrés des plaisirs du monde, un exemple de plus de ce que peut une ferme résolution pour changer tout à coup une vie dissipée et prodigue en une vie studieuse et sensée.

J'ai espéré aussi qu'il ne serait peut-être pas sans avantage de faire connaître aux esprits ardents et généreux, mais inexpérimentés, dans quels dangers on peut se laisser entraîner quand on ne consulte que son cœur et ses affections, en matière de libertés et de conspirations politiques.

Enfin j'ai cru, et c'est, de toutes les considé-

rations qui m'ont porté à faire paraître ces fragments, sans doute bien imparfaits, celle qui a le plus d'importance à mes yeux; j'ai cru, dis-je, qu'il était de mon devoir d'homme vrai et religieux, de montrer par quelles voies Dieu m'avait conduit au comble des infortunes, pour me ramener ensuite à lui, et me faire trouver dans sa foi la sanction et la récompense de toutes mes épreuves.

Puisse donc ce récit des années de ma vie qui précèdent l'histoire de ma captivité et qui s'y rattachent essentiellement, obtenir le but d'utilité que je me suis proposé, et trouver un accueil aussi bienveillant que les *Mémoires d'un prisonnier d'État*.

CHAPITRE PREMIER.

FRAGMENTS DES LETTRES A MA SOEUR.

Premiers regrets du passé. — Premiers désirs d'études. — Départ pour le Midi. — Arrivée à Lyon.

Château de l'Étourville, 20 novembre 1819.

Tu crains, ma sœur, que l'ennui ne me gagne, que je ne perde patience en me trouvant seul comme je le suis depuis un mois dans un château de la Beauce, où je n'ai pour distraction que la chasse, pour société que le régisseur et les fermiers, tandis que déjà les plaisirs d'hiver recommencent à Paris... Tu trembles que, fatigué de ma solitude, je ne la quitte bientôt pour me lancer de nouveau dans le tourbillon du monde, y retrouver ses fausses joies, ses ivresses, ses regrets, ses dangers... Tu voudrais que j'eusse encore

plus de goût pour la chasse, afin que la fatigue du corps pût dompter l'imagination... Tu m'envoies des livres de sciences, tu m'exhortes à les ouvrir... Te dirai-je que je ne l'ose, dans la crainte de me retrouver par trop ignorant ?... Ne me gronde pas, ma sœur; le courage viendra, je l'espère, et je te promets de parcourir ces volumes : d'ailleurs, comment passer ces éternelles journées, surtout quand la pluie tombe, que les chemins sont impraticables, et que le digne régisseur me manque le soir pour faire ma partie de piquet à deux sous la fiche, ou un écarté à cinq sous ?... Grand contraste, n'est-ce pas, pour celui qui, dans les salons de Paris, était assez fou pour risquer l'or à pleines mains !

Hélas ! mon Dieu ! quelle vie était la mienne ! et comment se fait-il que je la regrette encore quelquefois ?... Hier, en chassant, je ne songeais qu'à ces délices sitôt quittées... C'est grande faiblesse, je l'avoue ; mais sois tranquille, je ne succomberai pas à la tentation.

25 novembre 1819.

Tu as été obéie, ma sœur : hier il faisait sombre, il pleuvait, j'ai pris un livre... C'était un volume de madame de Staël, mon auteur favori ; il me semblait que pour la première fois je parcourais ces pages éloquentes... C'est une femme qui les a pensées, écrites...

et moi !... moi ! j'ai à peine assez de cœur pour les sentir, assez d'esprit pour les comprendre !... Que maudits soient à jamais les jours de mes égarements !

Le temps s'est écoulé avec une incroyable rapidité ; à minuit je lisais encore ; je ne chasserai plus... Elle dit, cette femme admirable, que l'étude est le seul remède qui puisse guérir les passions et les erreurs... qu'un homme n'est grand que par l'intelligence... Oh ! j'en ai rougi, ma sœur, rougi, entends-tu bien ? car j'ai senti avec une amère douleur que je n'étais bon à rien dans ce monde... à rien, qu'à consumer comme un frelon inutile le miel amassé par les abeilles !

Quel aveu pour mon amour-propre ! J'avais posé le livre, j'étais agité, je me promenais à grands pas... puis m'arrêtant tout à coup devant une glace : « Voilà donc, m'écriai-je, tout ce dont j'ai été si vain jusqu'aujourd'hui... ma figure et mes richesses !... Ah ! que j'en fus humilié, abattu !... Tant d'autres, à mon âge, se sont déjà fait un nom !... Mais tout sera réparé, j'étudierai... Tu trouveras à Paris, dans mon appartement, mes auteurs latins, mes autres livres de mathématiques ; envoie-les-moi, ma sœur ; n'oublie pas mon Rousseau : il avait quarante ans quand il fit paraître son discours sur l'inégalité des hommes, je n'en ai que vingt et un... qui sait si mon nom ne sera pas sorti de son obscurité quand j'aurai atteint le même âge ?...

30 novembre.

Combien tu m'encourages, ma sœur! Tu es dans la joie du goût que je semble prendre à la lecture, de mes sages résolutions, de mon retour sur moi-même... Mais tu trembles pourtant que ce ne soit là qu'un élan du moment, un enthousiasme de vingt ans, produit par la solitude, et qui peut disparaître avec elle... Tu redoutes la mobilité de mon caractère, et, te défiant de ces premiers engouements, de ces retours à une vie plus digne, à une vie meilleure, tu perdrais toute confiance si je revenais à Paris... Eh bien! je n'y reviendrai plus dans ce Paris si fatal, si dangereux! Je m'en éloignerai, j'irai dans quelque ville lointaine refaire mon éducation et retremper mon caractère; j'aime les partis extrêmes... La honte de ce que je fus, la volonté de ce que je veux devenir, me donneront la force d'exécuter celui-là : il n'y a rien dont je ne me sente capable pour sortir de la nullité intellectuelle où je languis depuis si longtemps.

10 décembre 1819.

Tu m'approuves, ma sœur!... tu n'aurais point osé m'en donner le conseil, me dis-tu; mais puisque j'ai eu cette pensée, tu crois qu'il y va de tout mon avenir de la suivre... Que Dieu en soit loué! Cette résolution

sanctionnée par toi, je la regarde comme une inspiration du ciel!

Je continue à lire, j'analyse, j'écris... il me semble que mon intelligence s'ouvre, qu'une autre vie commence... c'est une jouissance inconnue! madame de Staël le disait bien... Ah! quelle femme! et qu'elle est grande dans sa Corinne!

Pourras-tu croire qu'avant-hier, plongé dans ces pages sublimes, je m'étais à peine donné le temps de déjeuner, lorsque le garde m'arrive, escorté de ses chiens :

— Monsieur, il y a un chevreuil dans le bois.

— Bon, lui dis-je, remettons à demain.

— Mais il sera parti.

— Qu'importe? il en viendra un autre.

Le pauvre homme me regardait d'un air consterné.

— Monsieur est-il malade?

— Non, vraiment.

— Mais monsieur n'est pas sorti depuis trois jours, et le temps est si beau, mes chiens si bien en train, que ce serait un plaisir... — Et voilà toute la race des Ramponneaux, des Bastiaux, qui se met à hurler à me fendre la tête... — Allez tous au diable, m'écriai-je, vous et vos damnés bassets, laissez-moi en paix. — Et garde et chiens de décamper au plus vite.

Qu'en dis-tu, ma sœur? Ah! ne va pas sourire avec une sorte de pitié quand j'ajouterai que je ressentis une véritable satisfaction après ce sacrifice... Un che-

vreuil !... quinze jours plus tôt j'aurais quitté non-seulement le livre, mais madame de Staël elle-même, pour courir après lui. N'ai-je donc pas déjà fait des progrès?

Oserai-je te dire que je suis dans la joie de mon départ, que j'y pense sans cesse?... Dois-je t'avouer aussi que je me serais sans doute déterminé à me fixer en Allemagne ou en Angleterre, si je n'eusse craint d'affliger mon père en m'éloignant de la France?

Mais vers quelle ville, quelle province, dirigerai-je mes pas? Est-ce au nord? il n'y aurait que Strasbourg, et je n'aime pas les villes de guerre; on y est trop en prison. Est-ce au midi, à Montpellier, par exemple?... le ciel y est beau, il y a une université, et par conséquent, beaucoup de ressources pour l'étude... Eh bien! va donc pour Montpellier... En vérité, je me reproche cette folle gaieté en parlant d'une résolution aussi sérieuse... Passe-moi cette sortie de jeunesse; elle vient d'un cœur satisfait de lui-même, quoiqu'il se sente faible contre la pensée de s'éloigner de toutes ses affections, et pour de longues années peut-être... car je ne le sens que trop, il faudra du temps pour cette régénération morale et intellectuelle, du temps pour briser, oublier ces liaisons légères et dangereuses, ces compagnons de périlleux plaisirs, et ces femmes séduisantes dont l'image vient si souvent se présenter à mes yeux... Oui, je dois m'éloigner... il faut hâter mon départ, car si je tardais quelques semaines encore

je n'en aurais plus le courage... Je vais tout préparer : paquets, voiture, passe-ports... point de retards, car tout serait perdu.

11 décembre.

Tout est prêt pour ce soir... un sentiment de tristesse s'est emparé de mon cœur; en traversant les longues allées du parc, je m'arrêtais à chaque pas, tantôt près du bassin où j'ai tant joué dans mon jeune âge, tantôt près de cet if où je me cachais tout joyeux de donner de l'inquiétude à ceux qui me cherchaient, et près de ce fameux pommier si large et si beau, dont je mangeais les fruits encore verts, au grand scandale du vieux jardinier... Je ne sais quelles sombres idées s'étaient emparées de mon cœur; mais quand ce bon vieillard s'approcha de moi pour m'exprimer tout son chagrin de me voir partir, quand tous les chiens qu'on venait de lâcher s'en vinrent tourner autour de moi en courant, en aboyant de plaisir, comme pour m'exciter à les conduire au bois, je sentis des larmes dans mes yeux... j'étais ému comme si je ne devais jamais les revoir!

Lyon, 18 décembre.

J'arrive harassé! trois jours et trois nuits de voyage, un froid perçant, deux pieds de neige, la Saône dé-

bordée, quatorze heures de retard; j'ai cru que nous gèlerions, hommes et chevaux. Enfin, nous entrâmes à Lyon par un épais brouillard, au jour tombant; l'aspect en était triste, surtout pour moi, pauvre pèlerin, qui m'en vais Dieu sait où, et pour combien de temps!... Non que je me repente, ma sœur, de ma résolution, non que j'y renonce... mais il y a des moments où tout ce qu'on a laissé vous apparaît si brillant, si gracieux, que le regret s'empare de votre âme, et que l'on s'écrie : Mais pourquoi donc, mon Dieu, s'expatrier ainsi?...

Loin de moi cependant toute arrière-pensée! l'avenir, l'avenir... c'est là ce qu'il faut contempler; de la science à acquérir, des vertus à gagner, un nom à conquérir, mon pays, ma France à servir loyalement... Je me redis souvent ces mots que tu m'écrivais avec tant de bonté : « Mon enfant, Dieu bénira ton projet... il est sage, il te sera utile, pourvu que tu aies pour premier but, non de cultiver ton esprit, mais d'épurer ton cœur. » Je pars demain pour Avignon, où j'espère trouver des lettres de vous tous.

CHAPITRE II.

LETTRES A M. FERDINAND B***.

Avignon.— La croix de mission.— Vaucluse. — Beaucaire. — La farandole. — Antiquités d'Arles.

Avignon, décembre 1819.

Soleil du Midi, ciel de la Provence, me suis-je écrié, je vous salue ! L'hiver à Lyon, ici le printemps et ses douces haleines ! Aussi mon imagination a-t-elle pris un nouvel essor... mes jours futurs m'apparaissent radieux et roses comme l'horizon qui m'entoure ! Je me sens vivre, je suis jeune !

Depuis le matin je vais, je tourne dans cet Avignon aux murs crénelés, aux rues étroites, aux maisons hautes; je suis monté jusqu'à l'ancienne demeure des papes, et, debout devant ces vastes ruines, j'ai relevé par la pensée les murailles tombées, j'ai restauré les immenses salles

où je voyais la cour des souverains pontifes et la pompe des prélats brillants d'or et d'hermine ; puis le souvenir de leurs discordes, de leurs sanglantes querelles pour se disputer la tiare, venant à frapper mon esprit, j'ai détourné les yeux avec un sentiment douloureux pour les reporter sur l'admirable vue dont on jouit de la plate-forme : c'est de là que l'on aperçoit le Rhône serpenter majestueusement dans une large vallée bornée par une immense chaîne de montagnes... Imposant spectacle, beautés sublimes qui ne passent pas comme les caducs ouvrages des hommes !... J'étais perdu dans mon admiration, quand j'en fus arraché tout à coup par les chants d'une longue procession de pèlerins de tout âge et de tout sexe, qui se rendait au pied de la haute et riche croix que les missionnaires viennent de planter en face de l'ancien palais papal : là ils s'agenouillèrent, et leurs cantiques résonnèrent longtemps sous les voûtes de l'immense édifice.

Pourquoi faut-il, grand Dieu ! que des missions destinées, disait-on, à prêcher en tous lieux la concorde et la paix, aient été si souvent le signal des plus sanglantes réactions ! et comment la religion, dont les premiers commandements disent : Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur et le prochain comme vous même, a-t-elle pu servir ainsi de prétexte aux passions haineuses des hommes ? Hélas ! c'est que toujours et partout les vérités les plus saintes et les causes les plus sacrées, mal comprises par les masses

ignorantes, dégénèrent en de funestes abus, et qu'une population grossière et fanatique égorge et crie : Tue!... tue!... au nom de Jésus-Christ comme au nom de la liberté!

Tout plein alors des sombres souvenirs que faisait naître en moi la vue des Cévennes perdues à l'horizon, et des récentes vengeances exercées par les royalistes sur les bonapartistes et les protestants, je redescendis dans la ville, où chacun des hommes du peuple aux yeux brillants, aux regards fauves et insolents, me semblait être un de ces assassins de 1815, qui parcourent encore librement à cette heure plus d'une ville du Midi. Si tu joins à la triste impression que me causèrent ces sinistres figures, celle bien plus pénible encore que j'éprouvai en apprenant que j'étais précisément logé dans l'hôtel et près de la chambre même où l'infortuné maréchal Brune fut si lâchement assassiné, tu comprendras, mon ami, pourquoi, prenant en dégoût le séjour d'Avignon, je courus sur-le-champ chez tous les loueurs de voiture, jusqu'à ce que l'un d'eux m'ait enfin procuré une carriole qui me transportera d'abord à Tarascon, puis à Beaucaire, où je dois m'arrêter quelques jours chez le père de l'un de mes anciens camarades de régiment.

Vaucluse!... Voulez-vous que je vous mène à Vaucluse? répéta mon conducteur d'une voix aiguë, en arrêtant ses deux maigres coursiers; cela ne vous

prendra que la moitié d'un jour... Et il attendait ma réponse d'un air qui semblait dire : Ah! si tu ne vas pas à Vaucluse, mon bel ami, c'est... c'est que tu n'es qu'un commis voyageur... Tous ceux qui voyagent pour leur agrément, ajouta-t-il, n'y manquent jamais.

Pétrarque, Laure, les vers de Delille, les traits divins de cette femme si chantée, le souvenir d'un amour si constant, tout se croisait dans mon esprit et faisait battre mon cœur. Il y aurait honte, me disais-je, à ne pas visiter des lieux si suavement célébrés. A Vaucluse! à Vaucluse! m'écriai-je avec une sorte d'enthousiasme... Et nous voilà partis tous deux fort enchantés; mais nous n'avions pas fait mille pas, qu'à la grande stupeur de mon malin conducteur, je prononçai avec un crescendo de volonté : — Halte... tournons bride, j'ai changé d'intention. — Pas possible! Et pourquoi? — Parce que je le veux... allons, demi-tour à droite, et en avant.

Fantasque! murmura mon homme... Fantasque, soit... mais pouvais-je lui dire qu'un mouvement d'amour-propre m'empêchait d'aller à Vaucluse... que je ne visiterai ces lieux à jamais illustrés par d'immortelles poésies qu'alors que je pourrai les comprendre, en sentir les beautés, dans cette langue italienne que je rougis maintenant d'ignorer? Oui, je l'apprendrai, et un jour viendra où, retournant à Vaucluse, je saluerai cette douce retraite en récitant les plus beaux vers de Pétrarque : je le veux, cela sera.

A force de coups de fouet et d'énergiques jurements, nous gagnâmes enfin Tarascon la belle, Tarascon la silencieuse en temps ordinaire, mais si bruyante le jour de la Tarrasque. Là nous traversâmes le Rhône sur un pont de bateaux qui joint Tarascon à Beaucaire, et d'où l'on jouit d'un assez beau coup d'œil : sur la rive gauche est plantée une tour noire et sombre comme les souvenirs des scènes tragiques qui l'ont plus d'une fois ensanglantée ; en face et dominant Beaucaire, les ruines du château de ce Montmorency qui fut si lâchement abandonné par Gaston, frère de Louis XIII, et paya de sa tête sa rébellion contre Richelieu ; au pied de ces ruines, la promenade de Beaucaire, où se tient la célèbre foire le long du Rhône, dont le cours rapide et majestueux reflétait alors les rayons d'un brillant soleil. Si tu joins à ce tableau la douceur du patois languedocien que j'entendais pour la première fois, tu comprendras que j'étais parfaitement disposé en faveur de Beaucaire. L'accueil que j'ai reçu du père de mon ami n'a pas peu contribué, d'ailleurs, à me donner satisfaction et joie de mon excursion.

10 janvier 1820.

Bienheureuse vie que celle des Beaucairiens ! Manger, fumer, jouir le matin, quand il fait beau, d'un rayon du soleil sur les bords du Rhône ; à midi, un tour

à la Bastide, puis le reste du jour au pharaon; les hommes entre eux, et les femmes chez elles. Charmante existence, douce monotonie qui n'est interrompue que par les querelles des *bleus* et des *blancs*, toujours prêts à se couper la gorge à la moindre occasion.

J'ai causé longuement avec mon hôte, homme de sens et de cœur, de mes projets d'étude qu'il approuve et dont il me loue, tout en disant que ce n'est point à Montpellier que je dois aller pour atteindre mon but, mais bien à Genève où existe une population studieuse et d'immenses ressources en tous genres pour cultiver l'esprit, tandis que je ne trouverai qu'ignorance et distractions dans la seconde ville du Languedoc.

Ces observations et ces conseils m'ont paru si justes et si sages que je me suis irrévocablement décidé pour Genève ; car c'est là, suivant le digne M. de L., que je serai au centre des lumières et des exemples plus capables d'augmenter mes bonnes résolutions.

15 janvier.

Sais-tu ce que c'est qu'une farandole? non... Eh bien! écoute : Après un copieux et éternel repas où j'assistais il y a deux jours à l'hôtel de ville, après force libations, forces toasts et force chansons en l'honneur des Bourbons et des preux du duc d'Angoulême, tous les convives, au nombre de cent et plus, quittèrent la salle

du banquet, et, se donnant la main, formèrent une lon gue chaîne dont malheureusement je ne pus m'empêcher d'être l'un des anneaux. Puis ils se mirent bravement à parcourir la ville en hurlant dans leur doux patois languedocien une certaine cantilène dont je ne comprenais pas un mot ; à chaque instant, quelques nouveaux personnages rencontrés dans les rues venaient, de gré ou de force, allonger cette bruyante chaîne qui serpentait, tournoyait, s'arrêtait, se déroulait en tous sens ; plus on allait, plus le vacarme s'augmentait ; bientôt toute la population royaliste fut sur pied ; des torches résineuses flamboyaient par centaines et donnaient à la ville l'aspect d'un vaste incendie ; c'était une rage, un délire qu'on avait vu finir en maintes occasions par quelque exécution contre les napoléonistes, mais qui, pour cette fois, se termina par le brûlement des habits des plus déterminés... pas de bonnes farandoles sans cela. En les voyant noirs de fumée et de charbon, à la lueur rougeâtre de leurs torches ; en les voyant, dis-je, hurlant et tournant avec rapidité autour d'un brasier àrdent, y jetant pièce à pièce jusqu'à leurs derniers vêtements, on eût dit une troupe d'anthropophages, dansant autour des prisonniers qu'ils font rôtir pour en manger la chair, ou bien la réunion d'une bande de démons et de sorciers, groupés autour de la bouillante chaudière d'où doit sortir leur infernal maléfice.

— N'est-il pas vrai que .c'est original ? me dit le lendemain l'un des plus enragés coureurs de faran-

dole, qui était revenu chez lui la nuit précédente dans un costume plus simple encore que celui de saint Jean-Baptiste au désert, vous n'avez rien qui ressemble à cela dans votre Nord ?

— Non, rien en vérité, lui répondis-je.

Voilà donc la farandole !... Vive la civilisation, n'est-ce pas, mon ami?

17 janvier.

Ah ! le froid pénètre, glace, anéantit ! Le mistral souffle avec violence et le Rhône n'est plus qu'une route glacée. Pour me distraire, mon bon et digne hôte m'a proposé de me conduire à Arles aux vieux monuments, Arles aux belles filles... J'acceptai et nous partîmes, malgré le vent et la gelée. Nous prîmes la digue le long du Rhône qui ressemblait plus à la Bérésina qu'à ce beau fleuve aux flots tièdes et rapides, aux rives bordées d'orangers. Arrivés en face d'Arles, nous vîmes, à notre grand désappointement, que le pont de bateaux avait été enlevé et qu'il fallait, ou retourner sur nos pas, ou traverser le fleuve sur la glace ; nous nous décidâmes pour ce dernier parti et nous gagnâmes enfin l'autre rive où nous abordâmes gelés, perclus, ne demandant qu'un gîte et du feu. Quel froid ! bon Dieu ! On n'a pas souvenance, en ce pays, de rien qui puisse y ressembler... .Aussi n'était-ce partout que désastres et lamentations ; là, des femmes et des

enfants étaient morts dans leur misérable habitation ; ici, des voyageurs, des pâtres avaient été trouvés gelés dans les champs, sur les grands chemins ; et jusqu'aux bestiaux qui périssaient par ce froid si subit, si extraordinaire dans ces douces contrées ; enfin toute la ville semblait consternée, anéantie, comme si quelque génie malfaisant eût tout à coup acclimaté les frimas dans des lieux où le soleil et ses rayons ne perdent jamais leur bienfaisante chaleur.

Je m'armai cependant de courage pour visiter les antiquités, mais j'interrompis bientôt mes recherches, arrêté subitement, je dois le confesser, par le dépit que j'éprouvais de ne pouvoir déchiffrer ni comprendre les inscriptions latines dont les monuments sont chargés. Cet oubli du latin des écoles est trop humiliant pour n'être pas réparé, il le sera bientôt.

Quant à la beauté si vantée des femmes d'Arles, j'avouerai encore, malgré mes vingt ans, que les douze degrés de froid et le mistral m'ont empêché, non-seulement d'en juger, mais voire même d'y songer !... Armide et ses nymphes auraient pu passer près de moi sans que je dérangeasse un pli de mon manteau pour détourner la tête et les suivre des yeux ; je n'avais qu'un désir, celui de retourner à Beaucaire où nous sommes arrivés avec grande joie.

Je n'irai point à Nîmes, quelque près que j'en sois ici ; les arènes et la Maison carrée se passeront de la visite que je leur réserve pour des temps meilleurs ;

les antiquités ne sont que de tristes ruines et des monceaux de pierres pour celui qui n'a ni assez de savoir, ni assez de souvenirs pour vivre par la pensée dans les temps qui ne sont plus.

Je suis trop près de la Méditerranée pour ne pas voir Marseille et Toulon ; dans deux jours je serai en route.

CHAPITRE III.

LETTRE A M. G., PROFESSEUR.

Marseille. — Le château d'If et Mirabeau.

Marseille, 20 janvier 1820.

Me voilà sain et sauf à Marseille où il n'est plus question de froid : arrivé depuis hier, j'ai déjà parcouru la ville dans tous les sens ; j'ai d'abord couru au port, puis à la rade où j'ai voulu saluer la Méditerranée dans toute sa splendeur. Le soleil éclairait l'horizon, la mer, déroulant mollement ses vagues, battait doucement le rivage ; le ciel était pur, et mes yeux embrassaient un espace incommensurable... J'admirais, j'étais profondément ému... Ah ! Dieu est grand !... Dieu est grand !... telle était la pensée, la conviction

que ce spectacle sublime faisait jaillir de mon âme ! Qui pourrait donc être athée devant la mer et son immensité ! qui ne sentirait grandir son intelligence en contemplant un tel tableau !... Oui, il est un Dieu puissant et bon, qui a tout créé, tout réglé, tout conservé !... un Dieu qui nous a gravé dans le cœur le culte que nous devons lui rendre, culte de justice et de vérité que les hommes cherchent en vain à obscurcir ! Je le servirai, ce Dieu, en m'efforçant d'être bon et juste, ce sera là ma religion à moi.

De ma chambre, à mon réveil, je vois le port et ses nombreux vaisseaux, et les forêts de mâts, et les banderoles flottantes aux armes et aux couleurs de toutes les nations : le Grec, le Turc, l'Égyptien, le Maltais, l'Africain, le Napolitain, sont ici réunis, mêlant leurs amples et pittoresques costumes aux habits étriqués de nos Européens. Appuyé sur ma fenêtre, je contemple le mouvement, l'activité qui règnent dans le port et sur les quais : là un navire en chargement, ici un autre qu'on radoube, plus loin un bâtiment entouré d'une quantité de chaloupes qui se remplissent de marchandises, abordent, déchargent et retournent au vaisseau, comme si la cargaison ne devait jamais finir. Ici encore, des magasins immenses où s'amoncellent les denrées des deux mondes; de l'autre côté, une double rangée de navires attendant leur tour, soit pour entrer en chargement, soit pour sortir du port, tandis qu'au milieu du bassin glissent

en tous sens de légères embarcations ;... spectacle de vie et de prospérité dont je ne puis détourner les regards !

Ah ! c'est une grande et belle chose que le commerce ! Mais qui me donnera d'en bien connaître les principes et les lois ? qui me tirera, mon Dieu ! de mon ignorance et de cette honteuse nullité dont je me sens si douloureusement accablé à la vue des miracles de l'industrie ?... qui ?... mon inébranlable volonté d'arriver, à force d'études et de veilles, à m'initier aux importants secrets de l'économie politique pour bien juger et bien défendre un jour les intérêts de mon pays.

L'espoir au cœur, je descendis sur le port où je marchais plongé dans de profondes réflexions, lorsqu'une voix, celle d'un matelot qui m'offrait sa barquette pour faire une promenade en mer et me conduire aux îles de Pomègue et au château d'If, vint me tirer de ma pensive rêverie.

— Au château d'If !... répétais-je... Oui, oui, partons ! Et mon pied ne touchait pas encore les planches de la nacelle, que tous les saisissants souvenirs de cette prison d'État se présentèrent à mon imagination. Mirabeau n'avait-il pas gémi sur ce rocher ?... Mirabeau, le dieu de l'éloquence, l'homme des temps modernes dont la parole puissante nous a le mieux rappelé tous les prodiges des orateurs anciens.

Ah ! quelle glorieuse vocation que celle d'émouvoir

à son gré, d'exercer une irrésistible influence sur une assemblée nombreuse qui vote par acclamations les lois qu'on lui présente et d'où dépend le destin des empires!... S'il ne fallait, pour y parvenir, que consumer sa vie dans le travail et mourir jeune, avec quelle joie je consommerais le sacrifice!

Je m'étais levé brusquement debout, au milieu de la barque, je plongeais mes regards sur les flots de la mer qui, du point où nous étions arrrivés, s'étendait au nord-ouest dans un horizon sans fin; bientôt nous ne fûmes plus qu'à quelques toises des rochers et du fort qui les domine; mais quelque désir que j'eusse de visiter la sombre demeure où fut enfermé le grand orateur, je dus me contenter de la contempler de loin, pour obéir à la consigne qui défend de laisser aborder et pénétrer dans le château converti désormais en magasin à poudre, quiconque n'est pas pourvu d'un laissez-passer du général.

C'était avec une sorte d'effroi et le cœur serré, que je fixais mes regards sur les lieux de tristesse et de désolation où tant d'infortunés captifs traînèrent si misérablement leurs jours,... et pourtant, chose étrange! je me disais que je n'hésiterais pas à passer quelques années de ma vie dans un des cachots de cette impénétrable bastille, pourvu que j'en sortisse comme Mirabeau, riche de savoir et d'éloquence, et que mon nom fût un jour compté parmi ceux dont la patrie s'honore.

Quelques instants après je regagnai Marseille où je ne compte rester que le temps nécessaire pour visiter ce qu'il renferme d'intéressant.

CHAPITRE IV.

LETTRE A MA SOEUR.

Toulon. — Le bagne. — L'infirmerie. — La sœur de charité. — Mort chrétienne d'un forçat. — Le port et la frégate de Napoléon.

Toulon, 27 janvier 1820.

J'étais souffrant en arrivant ici, et j'ai compris combien c'est triste chose qu'une chambre d'auberge quand on est seul et malade!... La mélancolie vient s'emparer du cœur, on regrette le toit paternel et son doux entourage, et, malgré soi, on se dit qu'il serait dur de mourir loin des siens. C'est le revers de la médaille en voyage, et si j'étais poëte... Mais que te dirais-je de mieux que La Fontaine dans la fable des *Deux Pigeons*?

Cependant avec la santé revient le goût des pèlerinages; les regrets, sans cesser d'exister, s'affaiblissent

3.

assez pour faire place à de riantes images, et l'on s'en va bientôt cherchant des aventures et des impressions nouvelles. Ce fut ce qui dirigea mes pas le matin vers l'arsenal où je me rendis, conduit par un officier du génie, aussi prévenant, aussi aimable qu'il est instruit et expérimenté. Je pénétrai donc dans ce vaste et royal établissement, que l'on admirerait bien plus encore, s'il n'était pas également destiné à renfermer des milliers de forçats; la seule vue de ces misérables, attachés deux à deux à une longue et lourde chaîne, a suffi pour changer les heureuses dispositions de mon âme!

— Par où voulez-vous commencer, me dit un des gardiens que l'officier m'avait donné pour me servir de guide après m'avoir introduit dans l'arsenal; par les cabanons ou par l'enfer?

— L'enfer! lui dis-je, mais il me semble que tous ces honnêtes gens à jaquettes rouges, à faces de Satan, nous le représentent parfaitement.

— Ah! bah! fit-il, ce n'est rien que cela; ils sont à l'air, ils travaillent, ils voient les passants, ce sont d'heureux gaillards en comparaison des condamnés à vie et pour récidive, que nous allons voir maintenant.

En finissant ces mots, il me fit monter un vaste escalier qui conduisait à une immense salle faisant suite à la corderie. Une porte s'ouvrit et me laissa voir le plus hideux spectacle que les misères humaines puissent présenter. Deux roues énormes occupaient le milieu de la salle; dans l'intérieur de ces roues, des

hommes nus jusqu'à la ceinture, haletants, baignés de sueur, s'agitaient violemment des pieds et des mains pour faire marcher des métiers à tordre le chanvre, dirigés par des galériens de tout âge, aussi pâles, aussi livides que des pestiférés. Ceux-là ne sortent jamais que pour aller de leurs casemates à l'enfer et de l'enfer à leurs casemates ; un rude travail leur est imposé sans relâche et sans espoir de soulagement. J'ai parlé de hideux spectacle... l'expression est trop faible, c'est infernal qu'il fallait dire : car les damnés ne doivent point avoir de faces plus atroces, plus marquées au sceau de la réprobation que celles de ces infortunés.

L'atmosphère que l'on respire dans ce Pandémonium est tellement suffocante, que je ne pus y rester que peu d'instants ; et je m'éloignai rapidement, après avoir jeté quelques pièces de monnaie dans le tronc de ces misérables

—Voilà un horrible supplice, dis-je à mon cicerone, la mort serait moins cruelle, surtout pour les malheureux jeunes gens que l'on accouple indistinctement à des scélérats endurcis, qui les pervertissent à tout jamais : la société se venge mal et se venge trop; les Américains font mieux que nous dans leurs prisons pénitentiaires.

Quoique mes yeux fussent déjà fatigués de tant de misères, je dus cependant, pour complaire à mon guide, me laisser conduire aux casemates où dorment

les galériens, puis aux pontons où j'aperçus quelques forçats privilégiés que l'argent et les protections exemptent des travaux et des chaînes, et qui sont là comme une preuve vivante que la parfaite égalité devant la loi n'est qu'une chimère, depuis les plus hautes jusqu'aux dernières sphères de la société.

Des pontons, et pour en finir avec le bagne, nous nous acheminâmes vers l'hôpital des forçats, situé à l'extrémité de l'arsenal; c'est un immense bâtiment dont les fenêtres donnent sur la mer.

Ce n'est qu'en hésitant, je l'avoue, que j'avançais vers le refuge accordé aux galériens malades ou moribonds : je tremblais d'y rencontrer bien plus encore que dans les autres hôpitaux que j'avais visités... haillons, saleté et puanteur... entourages plus repoussants que la mort même, et qui justifient l'espèce d'horreur dont les gens du peuple sont saisis au seul nom d'hôpital... mais que je fus heureusement détrompé, lorsque, au lieu d'une salle basse et obscure, encombrée de lits qui se touchent, je vis en entrant une haute et longue galerie éclairée à droite et à gauche par de nombreuses croisées.

Ce fut pour mon cœur une douce jouissance, un véritable soulagement, après tant de pénibles impressions, que la vue de cette infirmerie si bien tenue, si bien aérée qu'on s'y sentait à l'aise malgré le grand nombre de malades qui s'y trouvaient soignés. Les sœurs de Saint-Vincent-de-Paule en sont les infir-

mières : que de soins, que de consolations ces saintes filles ne prodiguent-elles pas à ces infortunés que tous méprisent et maltraitent, et qui retrouvent dans ces pieuses âmes les attentions d'une famille et l'abnégation d'une mère !

Il y avait quelque chose de touchant et de solennel dans cette image de la vertu et de la charité en contact avec le crime, et le dominant de toute la hauteur de leur pureté et de leur dévouement ! Ces admirables femmes étaient pour moi des anges envoyés du ciel pour convertir des démons. Une entre toutes attira particulièrement mon attention : elle était jeune encore et devait avoir été d'une beauté remarquable. Penchée sur le chevet d'un malheureux qui paraissait à toute extrémité, elle lui parlait avec tant de douceur et tant de bonté, que le sourire revenait parfois encore sur les lèvres bleues du moribond.

Je m'approchai de cette couche de douleur : j'aurais voulu entendre ces paroles d'espérance et de paix qui semblaient faire pénétrer un baume salutaire dans le cœur du galérien. Qu'elle était sublime, cette épouse de Jésus-Christ, dans la simplicité de sa vertu, dans l'expression toute divine de ses traits !... A mon approche, elle leva les yeux : la beauté du ciel y était empreinte. Ému jusqu'aux larmes, je m'avançai vers elle avec respect, en lui disant : — Ah ! ma sœur, combien ce malheureux forçat doit vous bénir !...

Elle mit d'abord un doigt sur sa bouche, puis retirant

doucement son bras gauche de dessous la tête du malade qu'elle soutenait, elle se leva, vint près de moi et me dit à voix basse, en me montrant l'énorme chaîne qui pendait d'un poteau et tenait encore les pieds du malade enchaînés :

— Malgré ces fers, ils ne sont plus forçats ici... Et son regard, en prononçant ces mots, semblait implorer et commander tout à la fois l'indulgence et la pitié.... Charitable avertissement qui me fit lui répondre : — En vous voyant, ma sœur, qui n'apprendrait à les plaindre?

— Si vous vous intéressez à cet infortuné jeune homme, me dit-elle avec douceur, vous pouvez assister à ses derniers moments.

— Est-il donc si mal? lui répondis-je.

— Dans quelques instants il ne sera plus... Il n'a que vingt-trois ans, ajouta-t-elle en soupirant, et dès son arrivée au bagne, il y a dix-huit mois, il fut mis à l'infirmerie d'où il ne devait plus sortir... Vous voyez là l'une des victimes des sociétés dangereuses et des piéges de Paris !... Il était jeune, beau, il voulut briller, et bientôt entraîné par les mauvais exemples, il joua et fit des dettes que sa famille, habitant la province, n'a pas voulu payer. L'infortuné au désespoir, doutant de Dieu et de l'avenir, se mit alors à la merci d'un misérable qui lui a fait commettre des faux qu'on a découverts et pour lesquels il a été condamné à dix ans de travaux forcés,.. Frappé au cœur par cette

affreuse sentence, repoussé des siens dont il implora vainement le pardon, il tomba dans une sorte d'aliénation mentale qui ne l'a quitté que depuis qu'il est venu près de nous. Son repentir a été sincère, il a pleuré ses fautes, le malheureux enfant !... et il mourrait en paix s'il avait pu trouver grâce auprès de ses parents et recevoir leur bénédiction !... Je leur ai écrit, mais aucune réponse ne nous est parvenue.

Mes larmes coulèrent à ce triste récit, et j'osai prendre la main de l'angélique femme, en lui disant :
— Que vous êtes bonne, ma sœur, et que je vous admire ! que votre charité est grande dans cette sainte et pénible mission !...

— Pénible ! reprit-elle en m'interrompant et me montrant du doigt un portrait de saint Vincent-de-Paule revêtu de l'habit de galérien... Notre grand saint n'a-t-il pas porté ave unec évangélique patience les fers des forçats ?... Ah ! si vous compreniez quelle consolation, quelle ineffable récompense nous recevons de Dieu à la conversion du pécheur, vous ne trouveriez pas notre tâche pénible.

Le malade ayant fait entendre une légère plainte, la sœur me quitta aussitôt pour se remettre à son chevet, lui soulevant la tête et lui répétant des paroles de pardon et d'espoir !... Non jamais cette scène de douleur ne s'effacera de mon souvenir !... Ce galérien expirant, cette femme à genoux, ange de consolation et d'espérance, le crucifix qu'elle présentait aux lèvres

du mourant, formaient un sombre mais sublime tableau dont je ne pouvais détourner les regards !... Un indéfinissable sentiment d'admiration et de pitié s'était emparé de mon âme, et je ne fus tiré de mon extase que par les tintements d'une clochette qui annonçait le prêtre porteur des derniers sacrements.

Je le vis, en effet, s'avancer lentement dans l'immense galerie : à son passage, toutes les sœurs s'agenouillèrent, tandis que quelques-uns des malades se soulevèrent péniblement sur leurs lits. Arrivé près du malheureux jeune homme qui semblait ne plus donner signe de vie, il récita les prières des agonisants.

A genoux, les mains jointes, j'écoutai, le cœur serré, ces touchantes oraisons, puis lorsque le prêtre fit entendre ces mots : *Proficiscere, anima christiana, de hoc mundo, in nomine Dei Patris omnipotentis qui te creavit;* « Au nom de Dieu, notre Père tout-puissant, « quitte ce monde, âme chrétienne, » qu'il prononça d'un accent solennel, je crus,... oui, je crus que j'allais voir l'âme du galérien prendre son vol vers les cieux.

Encore tout ébranlé de cette pieuse et imposante cérémonie, je m'éloignai lentement de l'infirmerie et de l'arsenal, plus disposé que je ne l'avais été en entrant à plaindre les malheureux forçats que je rencontrais sur mon passage...

Toute cette nuit passée sans sommeil, et le matin encore, je n'ai eu qu'une pensée, je n'ai vu qu'une

seule chose, le lit de mort de cet infortuné galérien... Qu'il a dû souffrir, juste ciel !... et pourtant il mourait résigné, bénissant Dieu et sa bienfaitrice... Ah ! je le vois, la religion seule peut obtenir de telles victoires ! Sans cette religion, pas une main amie n'aurait fermé les yeux du pauvre abandonné !... Il aurait exhalé son âme avec désespoir, en maudissant peut-être les parents imprudents qui l'avaient exposé seul aux séductions de Paris... Que Dieu soit donc béni ! puisse-t-il réunir un jour dans son sein le fils repentant et le malheureux père qui l'avait renié !

Je suis retourné le matin à l'arsenal, où je ne voulais plus voir que le chantier et les bâtiments de guerre : j'ai visité, dans tous ses détails, un superbe vaisseau de ligne dont l'aspect majestueux m'avait frappé d'admiration ; un vieux marin blessé, débris de Trafalgar où il avait perdu un bras, me conduisit partout en m'entretenant de ce fameux combat dans lequel nous n'aurions pas été battus, disait-il, si ce coquin de Dumanoir ne nous avait pas plantés là et si ces maudits Espagnols avaient fait leur devoir.

— Ah ! c'était une fameuse bataille !... boulets par-ci, mitraille par-là, à bâbord, à tribord, partout !... Nous nous battions comme des enragés contre ces chiens d'Anglais, et s'ils n'avaient pas eu leur Nelson... ils auraient vu !... Mais il en savait long celui-là !... Comment a-t-il fait ? je n'en sais rien... Notre ligne enfoncée, et crac, nous voilà pris entre

deux feux ; en moins de rien, notre vaisseau, criblé, coulé... Un trois-ponts ! et le plus beau de la flotte, qui filait et manœuvrait comme une corvette !... Ah ! mon pauvre vaisseau !

Et le brave homme le pleurait...

Il y a quelque chose de touchant, de respectable dans cet attachement des marins pour leur navire ; plus ils ont bravé de dangers sur son bord, plus ils y ont souffert et plus ils s'identifient à lui. C'est pour eux un être animé qu'ils aiment, qu'ils soignent, comme l'Arabe sait aimer et soigner son coursier.

Lorsque nous eûmes bien monté de ponts en ponts, d'échelles en échelles, et visité depuis le modeste hamac du mousse jusqu'au superbe logement du capitaine, mon brave matelot, auquel je racontai, par hasard, que j'avais servi dans la garde impériale, me proposa, d'un air d'intelligence, de me mener à la frégate qui avait ramené Bonaparte d'Égypte : en quelques minutes nous étions devant ce bâtiment démâté, objet de tant de vénération et de regrets pour les vieux soldats.

— Ce n'est plus qu'une carcasse qu'on détruit pièce à pièce, me dit mon guide, mais ils ont beau faire, le nom de notre empereur ne périra jamais !

Je me séparai bientôt après de mon vieux marin, et, le cœur tout rempli du glorieux souvenir de cet homme dont le nom ne passera qu'avec le monde, je me dirigeai vers les lieux où il planta, lors du siége de Toulon, la fameuse batterie qui força les Anglais à évacuer

la place. Mon imagination avait tout recréé... Les vaisseaux du bassin et l'arsenal en feu, les familles royalistes abandonnées sur la rive, les embarcations surchargées de fugitifs, leur désespoir à la vue de la flotte anglaise qui s'éloignait à pleines voiles, nos ennemis fuyant, notre armée triomphante; tout était sous mes yeux et parlait à mon âme ! Jamais plus ardent hommage n'a été rendu par un cœur plus français à l'homme extraordinaire qui commença sa glorieuse carrière par chasser l'étranger de notre pays, et qui la termina peut-être des années plus tôt pour ne pas exposer sa belle France aux guerres intestines et aux ravages des armées ennemies.

Une fois l'arsenal visité, il reste si peu de chose à voir à Toulon, que, ce qu'on a de mieux à faire, est de fermer ses malles et de partir le plus promptement possible. Je quitterai donc la ville dans quelques heures, me rendant à Genève, but de tous mes désirs et de mes espérances... Il me semble que chacun des jours que je passe sans étudier est un vol que je fais à mon avenir.

CHAPITRE V.

LETTRE A M. G., PROFESSEUR.

Départ de Marseille. — Rencontre d'un missionnaire. — Son histoire.

Lyon, 5 février 1820.

Ah ! que c'est chose monotone et fatigante qu'un long voyage en diligence, quand les voitures sont lourdes, les chemins mauvais, les relais interminables; et que j'aurais maudit l'heure où j'étais monté dans le plus lourd et le plus pesant de tous les coches, si mon bon ange ne m'avait accordé une douce compensation à tant de lenteurs et de fatigues ! Cette compensation, mon cher maître, c'est la société d'un ecclésiastique, d'un missionnaire... oui, d'un missionnaire qui s'est épris de moi, le mot n'est pas trop fort ; et que j'ai

4.

payé d'une aussi tendre sympathie. Lisez, mon ami, et vous verrez si j'exagère.

Au moment du départ de Marseille, la diligence, au grand complet, n'attendait plus pour prendre son vol qu'un voyageur, un seul, dont la place était sur le devant; déjà le postillon levait son redoutable fouet, lorsqu'une voix formidable fit entendre un : Halte! si retentissant, que la lourde machine et ses cinq chevaux, prêts à s'ébranler, demeurèrent cloués à leur place. Chacun de nous alors de regarder le retardataire; et nous vîmes arriver tout pressé, tout haletant, un homme en soutane, d'une stature colossale et si énormément gros qu'il avait peine à remuer ses jambes, trop faibles pour soutenir la masse qu'elles étaient obligées de traîner; derrière lui une vieille domestique portait un oreiller et je ne sais combien d'autres petits ustensiles de voyage.

A la vue d'un si redoutable compagnon, nous fûmes saisis d'abord de l'effroi bien naturel d'en être écrasés, puis nous partîmes d'un rire inextinguible en contemplant de plus près l'accoutrement du pauvre prêtre, entouré, caparaçonné de je ne sais combien de houppelandes que l'attentive gouvernante lui endossait l'une après l'autre, et qui venaient augmenter, à vue d'œil, la fatale rotondité de son respectable maître.

Quelque bruyante que fût notre gaieté, les éclats en redoublèrent encore lorsque la portière fut ouverte et que le bonhomme, en voyant la plénitude de l'intérieur,

demanda d'un air consterné si c'était bien là, dans cette boîte, qu'il fallait qu'il montât?

— Oui, monsieur l'abbé, répondit le conducteur.

— Mais elle est pleine, ajouta le pauvre homme, pleine à comble! Comment pouvez-vous, en conscience, appeler diligence une semblable coquille?

— Oui, c'est une horreur, une indigne tromperie, s'écria la servante.

— Une tromperie, monsieur l'abbé! reprit d'une voix aigre le contrôleur du bureau, la liste en main; mais il n'y a ici de tromperie que de votre part.

Les yeux de l'abbé lancèrent des éclairs...

— De ma part?

— Oui, morbleu! de votre part, car on doit avoir la précaution et la délicatesse de retenir trois places quand on est aussi monstrueux que vous.

— C'est bien vrai! s'écrièrent tous les voyageurs, et surtout ceux entre lesquels devait se placer le nouveau venu.

— Le contrôleur a raison, c'est scandaleux, nous ne partirons pas, nous ne laisserons pas monter cette masse qui briserait la diligence; nous avons payé nos places, c'est pour en jouir, pour être à l'aise et non pour être écrasés.

La scène devenait de plus en plus plaisante, et je riais à en mourir, surtout lorsque l'énormissime abbé vint s'accrocher à la portière, enjamba le marchepied, et s'écria d'une voix tonnante : J'ai payé, je

partirai... tandis que la servante, le retenant par ses houppelandes, le suppliait d'un accent craintif de ne pas s'exposer à un pareil voyage.

— Vous en mourrez, monsieur l'abbé, vous étoufferez, vous aurez un coup de sang !

— Laisse-moi donc, Marthe, il faut que je parte, il le faut ; on m'attend à Lyon, tu le sais bien...

Et le saint homme, dont la colère n'avait duré qu'un instant, lâcha la portière pour répondre à sa gouvernante :

— Ils m'attendent, lui répétait-il, et, si je n'arrivais pas, je ne verrais plus mon pauvre Jules !...

— Monsieur, dit-il au commis avec un accent de douceur, j'ai besoin, absolument besoin de partir ; ces messieurs sont déjà trop serrés, je le vois, mais ne pourrais-je pas monter là-haut ?

— Oui, en lapin, répondit un commis voyageur. Tudieu, quel lapin ! — Et les rires de recommencer de plus belle... Mais je ne riais plus moi !

La physionomie du vieillard avait quelque chose de si triste, ses paroles semblaient tellement venir du cœur, que le mien en fut touché.

— Monsieur l'abbé, lui dis-je, en sautant de la voiture, je ne souffrirai pas qu'un homme de votre âge monte sur l'impériale : prenez ma place dans l'intérieur, et, l'un de ces messieurs se plaçant sur le devant, vous ne serez que deux au fond.

Alors chacun de s'écrier :

— C'est arrangé, c'est arrangé.

L'abbé s'excusa d'abord, mais ses yeux se remplirent de larmes en me disant merci; et Marthe me prit la main qu'elle baisa, en répétant plusieurs fois :

— Brave jeune homme, Dieu vous bénira !

On hissa notre compagnon de voyage dans la voiture, je grimpai sur mon impériale et nous partîmes au grand contentement de tous et au mien surtout, car je ne m'étais jamais si bien trouvé dans une diligence... on respire si à l'aise quand on a fait ce qu'on doit.

Nous cheminâmes, et la nuit était fraîche, au déplaisir toujours croissant du pauvre abbé qui me demandait à chaque relais si je n'avais pas trop froid. Enfin nous parvînmes à Aix où le commis voyageur s'arrêta, retenu par ses affaires, ainsi qu'un de ses compagnons. Dès ce moment je repris place de grand cœur auprès du digne ecclésiastique qui me remerciait encore de toute son âme.

Peu à peu il s'établit entre nous une sorte d'intimité que les marques de respect et l'attention que j'apportais à ses paroles ne firent qu'augmenter; bientôt même il se sentit si à l'aise avec moi, qu'il me parla comme si nous eussions été de vieilles connaissances, d'anciens amis entre lesquels la confiance est devenue un besoin.

— Ah ! mon cher enfant, me disait-il, c'est qu'il est si rare aujourd'hui, pour nous, de trouver de la bienveil-

lance parmi la jeunesse !... Plût à Dieu que mon pauvre Jules eût vos sentiments !... qu'il eût, comme vous, assez de religion pour en respecter le culte et les ministres !... Ce pauvre enfant est le petit-fils de ma sœur, le dernier anneau qui nous attache à la vie, et il est malade... gravement malade. C'est pour lui que je suis parti de Marseille, malgré la saison et mes infirmités ; car si son corps est mal, son âme l'est bien plus encore !... L'infortuné ne veut pas entendre parler de religion, m'écrit sa pauvre grand'mère. Les mauvais livres, la mauvaise compagnie qu'il fréquente, l'ont perdu ; et il aime mieux renoncer à tout espoir de salut dans l'autre monde, que de paraître faible dans celui-ci aux yeux de ses dangereux amis. En apprenant ces tristes nouvelles, je me suis dit : Je partirai, j'irai sauver son âme !... La bonne Marthe voulait me retenir : mais n'ai-je pas été missionnaire ? lui ai-je dit ; n'ai-je point traversé les mers pour convertir à notre sainte foi les idolâtres des Indes ?... Puis-je alors laisser périr spirituellement le petit-fils de ma sœur, de cette sainte femme ? Ah ! non, cette mission sera la plus consolante de toutes celles que le Seigneur m'a confiées ; car malheur à moi si j'abandonnais mon sang !

En disant ces mots, les yeux du digne vieillard brillaient d'un feu céleste ; la charité évangélique, l'enthousiasme religieux animaient sa physionomie, et lui donnaient ce reflet d'inspiration et de béatitude que l'on trouve seulement sur les traits de ces hommes de

Dieu qui, vivant pour leur croyance, s'y dévouent et s'élèvent au-dessus d'eux-mêmes en annonçant avec zèle et autorité les paroles de Jésus-Christ.

— Vous avez été missionnaire, monsieur l'abbé? repris-je avec l'accent de l'étonnement et du plus profond respect.

— Oui, mon jeune ami; j'ai prêché pendant vingt-cinq ans le nom du Seigneur aux idolâtres des Indes orientales... Sainte et glorieuse mission que Dieu avait bénie, malgré mon indignité!... Hélas! pourquoi faut-il que j'en aie été détourné?... Mais que sa volonté s'accomplisse!

Le vieillard sembla se recueillir après m'avoir ainsi parlé; il priait, et moi, je le contemplai longtemps sans oser troubler sa pieuse méditation.

— Mon fils, me dit-il ensuite, après avoir répondu à quelques-unes de mes questions sur son séjour aux Indes, vous êtes sensible et bon, vous méritez que Dieu ait un jour pitié de vous comme il a eu pitié de moi, et qu'il vous fasse connaître les douceurs de sa loi...

— Je suis religieux, répondis-je d'un ton pénétré.

— Oui, mon enfant... religieux comme je l'étais à votre âge! Vous avez foi dans un Être suprême, vous croyez à une autre vie; mais cette foi, cette croyance que vous puisez dans votre cœur, n'est qu'une religion de sentiment qui n'offre aucune résistance ni contre l'influence de l'amour-propre et des passions, ni contre

les attaques des incrédules ; c'est un édifice sans base que le moindre souffle de l'adversité renversera... Ah ! mon jeune ami, qu'est-ce que le déisme au moment où la main du Seigneur s'appesantit sur vous ? qui l'a mieux senti que moi, mon Dieu ?

— Écoutez-moi, reprit il avec la bonté la plus touchante, et puissent mes paroles rester dans votre cœur et y germer un jour par la grâce de celui qui peut tout !

« Ce n'est point par le sacerdoce que commençai ma carrière ; mon père, chevalier de Saint-Louis, m'avait fait prendre le parti des armes ; j'embrassai cette profession avec joie, au grand regret de ma digne mère, qui, ne pouvant me mettre dans les ordres, aurait au moins désiré que j'entrasse dans la magistrature. L'état militaire, vous le savez, n'était pas alors plus qu'aujourd'hui l'école des mœurs, et j'étais vif, ardent, emporté, accessible aux bons comme aux mauvais exemples... Aussi m'abandonnai-je bientôt à la fougue de mon âge, me livrant à tous les excès auxquels la vie de régiment expose les jeunes officiers : duels, jeux,... folies que l'on tolère, que l'on excuse même dans le monde, pourvu que ce qu'il est convenu d'appeler honneur reste sauf.

« Mais la plus grande de mes erreurs n'était pas dans le débordement des passions ; car l'esprit et le cœur, quoique agités, peuvent encore rester sains au milieu de leurs orages... Il suffit parfois d'un événement malheureux, d'un avertissement du ciel, pour les épurer

et les ramener dans la bonne voie, tandis qu'ils s'endurcissent et se corrompent souvent à jamais par des lectures et les prétendues lumières de cette raison, qui n'est le plus souvent que présomption et orgueil.

« Ce fut malheureusement ce qui m'arriva en étudiant les dangereux ouvrages des philosophes du XVIIIe siècle, dont j'adoptai les principes avec toute l'inexpérience et la vanité d'une jeune tête qui croit la dignité de l'homme intéressée à ne reconnaître ni frein ni autorité en matière de religion. Voltaire, d'Alembert, et surtout Rousseau, étaient mes auteurs privilégiés. Les noms de ces écrivains, qui remplissaient alors la France de leur célébrité, étaient sans cesse sur mes lèvres; leurs maximes, leur morale, leur religion étaient les miennes; et tout le temps que me laissaient mon service et les plaisirs, était employé à lire et relire les productions nouvelles de ces audacieux philosophes. C'était à cette époque une mode, une manie, même parmi les gens comme il faut, de se faire esprit fort, de ne croire à rien et de ridiculiser la morale et la religion. Je fis comme eux, mon cher enfant, et voulant, comme en toutes choses, aller plus loin encore, je résolus, dans mon admiration pour l'auteur d'*Émile* et du *Contrat Social*, d'aller passer tout un semestre près de lui pour en recevoir des conseils et des leçons, pour jouir enfin de sa société, au lieu d'aller près de ma pieuse mère qui se sentait mourir et m'appelait près d'elle.

« La vie errante du philosophe de Genève ne me permit pas heureusement de le rencontrer... Qui sait, hélas ! ce que je serais devenu ? Je revins donc chez ma mère, dont la tendresse et la piété parurent ébranler mes idées anticatholiques. Je révérais, j'adorais ma vénérable mère, quoique sa dévotion me semblât de la bigoterie ; ses observances, ses pratiques religieuses, des minuties, des excès de scrupule qu'il fallait laisser aux femmes, aux esprits faibles, mais auxquels une intelligence supérieure ne pouvait s'astreindre.

« Que de fois cette tendre mère ne chercha-t-elle pas à me faire revenir de mes erreurs ! que de larmes elle versait ! que de prières elle adressait à Dieu pour moi !... Je l'écoutais, je la consolais, parfois même je paraissais céder ; tandis que mon orgueil me criait avec arrogance que le catholicisme ne soutenait pas l'examen, qu'il était absurde dans ses mystères, injuste dans ses peines comme dans ses récompenses, et qu'il n'était, comme tous les autres cultes, que l'œuvre des hommes... Les arguments ne me manquaient pas, hélas ! pour attaquer la croyance de mes pères... La philosophie ne nous en faisait pas faute, et le besoin de se délivrer de toute entrave, de toute obligation, corroborait en moi, comme chez tous les incrédules orgueilleux, les sophismes des esprits forts. Non que je fusse athée... non, je n'étais pas encore tombé si bas, mais je m'étais fait une religion selon mon goût, un déisme commode, dont les révélations étaient les

élans que je croyais sentir vers un Dieu tout-puissant, dont la profession de foi était celle du vicaire savoyard, et la morale, que tout ce qui ne nuit pas directement au prochain est permis, et, par conséquent, indifférent aux yeux d'une Divinité trop grande, trop au-dessus de ces misères pour s'en occuper.

« Que vous dirai-je de plus, mon jeune ami?... je me croyais un homme éclairé, tandis que je n'étais qu'un pauvre aveugle à qui le Seigneur n'avait pas encore montré sa lumière... Des mois s'étaient écoulés; j'étais retourné à ma garnison, et je marchais ainsi dans le chemin des ténèbres, lorsque j'appris que celle qui m'avait donné la vie était menacée de la perdre... Je quittai tout pour assister à ses derniers moments, et je la trouvai disposée à mourir... calme, douce, résignée, un sourire d'ange sur les lèvres!...

« — Mon fils, me dit-elle, mon fils bien-aimé, que Dieu soit béni, puisque je te vois encore! Je l'ai tant prié pour toi, ce Dieu dont tu rejettes la religion sainte!... Ah! mon enfant, ne m'accordera-t-il pas ta conversion? Sainte Monique ne l'a pas imploré pour son Augustin avec plus de ferveur que je ne l'implore pour toi... Helas! ne serai-je point exaucée?...

« Je ne pus répondre à ma mère que par mes sanglots.

« — Promets-moi, me dit-elle d'une voix suppliante, que tu viendras souvent prier sur mon tombeau!

« — Je le jure, m'écriai-je en m'agenouillant près d'elle.

« — Sois donc béni, mon fils, le Seigneur aura pitié de nous. Ses yeux se levèrent alors vers le ciel, et son âme s'envola bientôt dans le sein de son Créateur... »

Des larmes coulèrent sur les joues du vieillard ; il suspendit son récit, mais au mouvement de ses lèvres on voyait qu'il priait.

— J'ai récité l'oraison de ma mère, dit-il en jetant sur moi un regard attendri ; j'ai recommandé à son intercession son petit-fils, mon pauvre Jules.

Après quelques instants de repos, le digne prêtre reprit ainsi :

« L'impression que fit sur mon âme la mort si admirable de ma pieuse et tendre mère fut cruelle et profonde ; ses paroles si touchantes, si solennelles, retentirent longtemps encore dans mon cœur ! Je la pleurai amèrement, mais j'étais jeune, et bientôt, hélas ! le souvenir de ses derniers moments s'effaça de mon esprit au milieu des distractions du monde et des discussions philosophiques ; je la regrettais toujours profondément, mais sa fin religieuse ne se présentait plus à ma pensée sous le même aspect. Croyant à une vie future, je me disais que ma mère devait être heureuse, non parce quelle avait vécu et qu'elle était morte catholiquement, mais parce qu'elle avait toujours été bonne et vertueuse ; cela me suffisait, et j'espérais qu'un jour nous serions réunis... Déplorable illusion du déisme que je professais alors ! déisme, dont la croyance ne tarda pas à être ébranlée par les argu-

ments des matérialistes, et dont la morale devint aussi relâchée que les coupables désirs de mon cœur !

« Un an ne s'était pas écoulé depuis la perte de ma mère, que mon père fut frappé d'apoplexie et mourut loin de moi : sa perte me fut douloureuse ; il m'avait toujours tant aimé !... N'ayant qu'une sœur plus jeune que moi de dix années, je ne tardai pas à me sentir seul, isolé dans le monde, et j'avais trop besoin d'affections pour rester ainsi sans aucun lien. Accueilli, depuis quelque temps, par une famille respectable, j'y avais distingué une jeune fille, douce et bonne comme ma mère... Son esprit était cultivé, sa conversation intéressante, et son cœur animé du désir de faire le bien. Tout ce qui l'entourait était heureux, c'était une providence pour les pauvres et pour chacun des membres de sa famille.

« Bientôt, l'habitude de la voir, de l'entendre, devint un besoin pour moi ; ses paroles ramenaient le calme dans mon cœur et le rappelaient à la vertu : je l'aimai, je la demandai à ses dignes parents, qui consentirent à notre union et la fixèrent à l'expiration du deuil de mon père.

« Je n'essayerai pas de vous peindre mon bonheur, mon jeune ami ; il était tel qu'une lumière céleste semblait éclairer mon âme et mes pensées ; je commençais une autre vie !... »

En disant ces mots, les traits du vieillard s'obscurcirent, il leva les yeux au ciel et s'arrêta comme

pour reprendre courage ; puis, saisissant ma main avec force, il ajouta :

« Toute ma destinée fut brisée en un moment. Celle en qui je mettais toutes mes espérances me fut subitement enlevée par une maladie aiguë. Je faillis succomber au coup affreux qui me ravissait tout, et, tombant dans un horrible désespoir, j'accusais le sort, je reniais Dieu dont je méconnaissais la main !... J'allais même jusqu'à blasphémer ! Mon déisme m'avait abandonné, car je n'y trouvais aucune certitude, aucune consolation, aucun appui contre tant de souffrance ; tout me manquait à la fois.

« Alors je ne vis plus, dans les vicissitudes qui affligent les hommes, que le jeu d'une aveugle destinée où les bons souffrent, où les méchants triomphent. Tantôt cette vie me paraissait une amère dérision d'une divinité maligne, tantôt ce n'étaient plus que les caprices du hasard... existence d'un jour, qui devait finir avec le tombeau. C'était en vain que je cherchais à ranimer mon âme, à m'élever comme naguère vers un Être suprême... Le doute et le malheur avaient éteint le pâle flambeau de la raison et les inspirations du cœur ; je ne croyais plus qu'au néant et à l'adversité... Un profond découragement s'empara de moi, et me croyant prédestiné au malheur, la vie me devint à charge. J'avais connu ses charmes, ses prétendus plaisirs · que pouvais-je faire désormais sur la terre ?...

« Voyez, jeune homme, continua le missionnaire avec solennité, voyez jusqu'où nous pouvons tomber quand le Seigneur nous abandonne... Écoutez, écoutez encore. Fatigué de l'existence, je pris l'abominable dessein d'y mettre un terme; je me rendis dans ma ville natale pour mettre ordre aux affaires de ma jeune sœur, et là, je raisonnai mon projet, je caressai mon suicide... J'étais fou, impie, et j'applaudissais à mon courage, à ma résolution, à mon stoïcisme; j'avais la fièvre, le délire, et je me croyais de sang-froid !... Ah ! déplorable aberration de l'esprit humain! Que sommes-nous, grand Dieu, quand ta lumière nous est ravie... que sommes-nous?... ténèbres et présomption !

« Le jour et l'heure de ma mort étaient fixés; j'avais tout préparé, tout ordonné; et l'orgueil avait présidé à ces funestes apprêts, car je voulais mourir avec ostentation... Hélas ! que serais-je devenu si Dieu ne m'avait pris en pitié ?

« La veille du jour de mon suicide, je parcourus la ville et tous les lieux où s'étaient écoulées les heureuses années de mon enfance; mais ils ne parlèrent point à mon cœur, qui resta insensible. Quand vint le soir, je fis venir ma jeune sœur, pauvre enfant que j'abandonnais si lâchement, et qui, me voyant sombre et agité, me dit avec sa douce voix : Mon Dieu, mon frère, qu'as-tu donc ? pourquoi m'embrasses-tu si fort ?

« Ces accents, mon jeune ami, étaient ceux de ma

mère, dont le souvenir, dont l'image revinrent en ce moment s'emparer de ma pensée !... Je serrai ma sœur dans mes bras, sur mon cœur, et je ne pouvais que lui dire : Comme tu ressembles à notre mère !

« Quelques larmes vinrent enfin baigner ma paupière... Ma mère... ma mère !... oui, ce fut elle, sans doute, qui obtint grâce pour un pauvre insensé, car une inspiration du ciel m'était venue... Je courus sur sa tombe si longtemps délaissée ; là je m'agenouillai, là je trouvai des larmes !... Ah ! quel soulagement ce fut pour mon cœur ! quel changement s'opéra tout à coup en moi ! Les dernières paroles que ma mère m'avait dites à son lit de mort me revinrent à la mémoire ; je les entendais, je recevais sa bénédiction... et l'horrible conviction que je ne devais plus la revoir dans un meilleur monde me fit frémir d'horreur... Cette pensée me sauva ; la funeste résolution de quitter la vie m'apparut alors dans toute son impiété... Je n'osais prier encore ; mais j'implorais l'intercession de ma bienheurense mère, et celle aussi de cette jeune fille que j'avais tant aimée, et qui, tant de fois, voulut me ramener dans la bonne voie.

« Les heures s'écoulèrent ainsi dans une agitation d'esprit, dans une émotion de cœur qu'il me serait impossible de vous dépeindre : l'attendrissement, la honte, la joie, le repentir, s'emparèrent alternativement de mon cœur... Ce qu'il adviendrait de moi, je l'ignorais ; mais Dieu était là, et je sentais qu'une vie

nouvelle, qu'une vie de réparation allait commencer.

« Je passai la nuit tout entière sur la tombe de ma mère, et je ne m'en arrachai qu'à l'aube du jour. Marchant alors avec précipitation, je sortis de la ville, et Dieu sans doute guida mes pas ; car, au moment précis du lever du soleil, à ce moment que j'avais choisi pour accomplir mon crime, je me trouvai à la porte d'un couvent de bénédictins. La cloche appelait les fidèles à l'office divin... J'entrai, j'écoutai la messe avec recueillement, je demandai à Dieu d'avoir pitié de moi, j'implorai sa miséricorde, et il me l'accorda, mon enfant, en m'inspirant l'heureuse résolution de quitter le monde, et de me vouer tout entier à son service.

« Après la messe, je fis demander l'un des supérieurs du couvent ; et quelles furent ma surprise et ma joie, en reconnaissant en lui le confesseur de ma mère ! C'était la Providence qui me l'envoyait en signe d'acceptation du vœu que je venais de former. Il m'écouta avec bonté, m'exhorta à me défier d'une résolution précipitée, inspirée peut-être par l'exaltation du moment, et non par une vocation véritable ; mais tout ce que sa prudence lui suggéra fut inutile. C'est une vocation, lui répondis-je ; c'est la volonté de Dieu qui a eu pitié de moi, ainsi que ma pauvre mère me l'a promis à sa dernière heure.

« Le supérieur céda enfin à mes larmes, à mes prières, et m'admit au noviciat. Je ne vous parlerai

pas des épreuves que ce digne frère me fit subir... Elles furent longues; mais toutes me parurent faciles, tellement j'étais heureux d'avoir trouvé la vérité, et de n'être plus en proie aux doutes et aux remords. Je reconnus bientôt, par des études nouvelles et bien dirigées, que mon orgueil seul m'avait empêché de reconnaître la faiblesse et l'absurdité de tous les systèmes philosophiques que j'avais tant vantés... Je m'humiliai profondément devant Dieu, et mon esprit, ma raison, d'accord avec mon cœur, ne travaillèrent plus qu'à bénir le Seigneur, qu'à proclamer la gloire de son nom.

« J'étais régénéré, mon jeune ami; j'éprouvais les douceurs d'une âme délivrée des tourments de l'enfer pour les joies du paradis. Que sont les plaisirs du monde, comparés à ces pieuses extases!... Ah! que la religion est belle! que ses consolations sont douces, vraies, salutaires pour celui qui a reconnu le néant des choses humaines!

« De jour en jour je devenais plus humble, plus soumis, plus zélé pour le service de Dieu, et plus reconnaissant de la grâce infinie qu'il avait daigné répandre sur moi, en me rappelant à lui. Aussi, lorsque le supérieur du couvent m'annonça que l'on m'avait jugé digne d'aller prêcher le nom de notre Seigneur aux nations idolâtres, je me jetai au pied de l'autel, pour rendre grâces à notre Père céleste, qui me donnait ainsi les moyens de réparer mes erreurs premières,

par la prédication et le témoignage de son Évangile.

« C'était aux Indes orientales que je devais aller. Saint Xavier, patron des missionnaires, dont la vie m'avait fait verser tant de larmes d'attendrissement et d'admiration, devint mon modèle. C'est lui que j'invoquai, et comme lui, je me préparai longtemps à la mission difficile que l'on confiait à mes faibles forces. Il fallut étudier à fond les langues orientales et l'histoire des Indes, en même temps que je m'habituai à des privations de tous genres ; car l'esprit et le corps devaient être également préparés. Enfin la persévérance, le zèle et la grâce de Dieu me firent tout surmonter, et après deux ans de séjour à Marseille, dans le couvent des Pères de la Mission, où l'on m'avait envoyé, je m'embarquai pour Pondichéry.

« La traversée fut heureuse pour moi ; plusieurs hommes de l'équipage se convertirent... C'était le premier tribut de reconnaissance que je payais à Dieu ; c'était une preuve que ma mission serait bénie par lui, et des joies ineffables inondèrent mon âme... Ah ! mon enfant, ramener au bercail la brebis égarée, c'est la plus douce récompense pour le pasteur.

« A mon arrivée à Pondichéry, je fus soumis à de nouvelles épreuves par les Pères de la Mission, qui voulaient toujours se convaincre, par leurs yeux, si la vocation du frère arrivant d'Europe était véritable, et s'il possédait ce zèle, cette abnégation, indispensables à de tels apostolats. Ils m'en jugèrent digne, et je partis

après avoir imploré de nouvelles grâces de Dieu, plein d'espoir d'amener à la foi ces âmes ignorantes, et de mériter le martyre en rendant partout et toujours témoignage à notre divin Sauveur.

« Bien des obstacles, bien des périls m'attendaient dans cette longue mission. Souvent il m'arrivait d'être moins fort que les difficultés, d'éprouver de tristes découragements... Mais lorsque notre Seigneur Jésus-Christ, dans sa miséricorde infinie, convertissait par moi un seul de ces malheureux idolâtres, mon cœur nageait dans les délices du ciel, et reprenant, avec une nouvelle ardeur, le bâton du pèlerinage, je marchais à d'autres conquêtes, plus heureux et plus fier, ajouta le digne homme en me regardant, oui, plus heureux et plus fier que de toutes celles des Alexandre et des Napoléon. »

Ici le bon missionnaire s'arrêta comme s'il se fût repenti de ce signe de satisfaction, et qu'il craignît sans doute de s'être laissé entraîner à un léger mouvement de vanité. Je fus obligé de l'interroger plusieurs fois pour lui faire reprendre son récit, dont les détails m'entraîneraient trop loin dans cette lettre ; qu'il vous suffise, mon ami, de savoir aujourd'hui, qu'après avoir passé vingt-sept ans aux Indes, tantôt parmi les Marattes, tantôt à la cour de *Hyder-Ali* et à celle de *Tippo-Saëb*, mon digne missionnaire, malgré les guerres et les persécutions, ne vit jamais faiblir son zèle apostolique. Témoin de la longue lutte de *Tippo-*

Saëb contre les Anglais, ce ne fut qu'en 1803 qu'il quitta les Indes où il aurait fini ses jours sans regret, me disait-il, si les ministres du culte anglican n'eussent cherché, par tous les moyens possibles, à expulser les missionnaires catholiques des Indes orientales ; ce qui leur était devenu facile, depuis que les Français avaient perdu leurs possessions et leur influence dans cette partie du monde.

Le bon prêtre fut donc obligé de s'embarquer, malgré toutes ses protestations, pour revenir en Europe, lors de la paix d'Amiens. Depuis cette époque il habite Marseille dont le climat est devenu indispensable à sa santé ; l'âge et les infirmités vinrent ensuite, et le forcèrent à une vie sédentaire qui lui coûte, me disait-il, au delà de toute expression.

Eh bien ! mon cher maître, avais-je raison d'affirmer que mon compagnon de voyage, qu'un missionnaire avait compensé pour moi tous les ennuis de la route ? Je dois le voir avant de quitter Lyon, il me l'a fait promettre, et certes je n'y manquerai pas, car il a produit sur mon âme une impression qui ne s'effacera plus.

6 février.

Après avoir employé toute la journée d'hier et la matinée d'aujourd'hui à visiter les curiosités et les établissements de Lyon, depuis le grand hôpital jusqu'à

Notre-Dame de Fourvière, je me suis rendu chez mon évangélique missionnaire, où je sonnai plusieurs fois avant que l'on m'ouvrît : l'aspect de la maison indiquait un malheur ; le domestique pleurait, tout était morne et silencieux... Après quelques minutes d'attente, j'entendis les pas lourds et traînants de mon digne ami.

— C'est vous, mon cher enfant, me dit-il, je suis heureux de vous revoir...

Tandis qu'il me parlait, je voyais dans ses traits un mélange de douleur et de joie.

— Votre neveu, comment va-t-il ?

— Mal, me répondit-il en soupirant, très-mal, quant aux souffrances du corps, mais l'âme est bien... L'âme sera sauvée, ajouta-t-il d'une voix forte et en levant les mains au ciel... Mon voyage sera béni !

Et sa physionomie s'épanouissait...

— Ah ! que je fus bien inspiré !... Ce cher enfant !... c'est Dieu qui lui a parlé par ma voix... Mon empressement l'a d'abord vivement touché, et il a pleuré de reconnaissance en me voyant... Il est alors redevenu bon et calme... Pauvre Jules ! comme il souffrait ! Je lui ai parlé de sa pauvre mère qui l'attendait dans une autre vie : il m'a écouté, il s'est attendri, et Dieu a fait le reste !... Maintenant ses yeux sont ouverts à la lumière.

Une sonnette se fit entendre...

— On me rappelle, dit le bon missionnaire ; adieu,

mon jeune ami... Puisse Dieu exaucer mes prières et ne pas vous laisser attendre jusqu'aux portes du tombeau pour vous donner sa foi !

Quand il m'eut embrassé je mis un genou en terre en lui demandant sa bénédiction, puis je le quittai en pleurant comme on quitte un bon père qu'on ne doit plus revoir ! Une église s'est trouvée sur mon passage, j'y suis entré, j'ai prié pour tous les miens... Et le cœur gros de soupirs, j'ai fait mes derniers préparatifs pour monter dans la voiture qui doit me conduire hors de France.

CHAPITRE VI.

FRAGMENTS DU JOURNAL.

Tristesse en arrivant à Genève.— Projets d'études.— Aperçus sur Genève et le caractère de ses habitants. — Mort du duc de Berry.— M. Manget, M. Schaub, professeurs. — Maison de J.-J. Rousseau.

Genève, 8 février 1820.

La mélancolie, la tristesse, le découragement se sont emparés de moi, car je ne suis plus dans ma patrie, et Dieu sait quand je viendrai m'asseoir au foyer paternel ! C'est à onze heures du soir que nous sommes entrés à Genève. Je me sentais transi, l'air des montagnes m'avait glacé... Des pensées sombres m'oppressaient, et ces pensées prirent une teinte encore plus morose, lorsqu'en traversant la ville, des appartements éclairés se montrèrent à mes yeux, et des instruments se firent entendre... On dansait, on était dans la joie,

6.

et moi, inconnu, étranger à tous ces êtres heureux, je souffrais sans qu'aucun d'eux songeât à me plaindre. Alors je m'enfonçai dans la voiture pour ne plus rien voir ni rien entendre ; cette gaieté me faisait mal...

Quoique harassé de fatigue, je n'ai pu trouver de sommeil, et toute la nuit je n'ai vu que Paris, ses fêtes, ses plaisirs et ses mille enchantements !... L'imagination est si féconde, si habile à rendre de la fraîcheur et des charmes à tout ce qu'on avait d'abord rejeté par satiété !... Puis le cœur avait son tour, et ma famille et les amis que j'ai laissés derrière moi excitaient mes regrets... L'éloignement volontaire n'était plus qu'un exil... Hélas ! c'est encore sous ce même aspect qu'il m'apparaît ce matin ! Ce lac si beau que je vois là, sous mes fenêtres, est sans animation, nulle barque ne le sillonne ; les collines qui l'entourent sont couvertes de neige, le vent du nord siffle, les rues sont désertes, et mon auberge est silencieuse comme un tombeau... Ah ! cette ville est bien triste pour y passer de longues années !... Le pourrai-je ? que Dieu m'en donne le courage !

14 février.

Huit jours se sont écoulés, et me voilà provisoirement installé, tant bien que mal, chez une pauvre veuve qui aura soin de moi. J'ai monté la vie matérielle à un taux d'économie incroyable pour un ex-élégant de

Paris; mes amis du grand monde auraient peine à croire qu'on puisse se condamner à une telle médiocrité, et pourtant ce sont des privations bien faciles à supporter que celles que l'on s'impose dans ses habitudes et ses goûts, quand on est seul et qu'on a devant soi un but noble et utile : dame vanité une fois vaincue, le reste n'est rien.

La chose la plus urgente et la plus difficile désormais, c'est un plan d'études bien raisonné, bien en rapport avec mon caractère et ma capacité. Mais je me sens, hélas ! si léger d'expérience et de savoir, que je désespère de sortir seul de cet inextricable labyrinthe. En attendant que l'inspiration, les conseils et la réflexion m'aient tiré de cette perplexité, j'ai commencé, pour que chaque jour porte son fruit, à relire sérieusement l'histoire de France que je veux posséder à fond ; j'ai repris aussi mes livres de mathématiques, Bezout, Legendre, Biot, mes auteurs favoris; puis, lorsque j'ai travaillé ainsi pendant cinq ou six heures, je vais me promener, non dans la ville, dont il est facile de faire le tour en une demi-heure, mais dans les environs qui doivent être ravissants pendant l'été.

Après dîner, je passe quelques instants à parcourir les journaux qui arrivent de Paris, et je reviens finir ma soirée près de mon hôtesse, rigide protestante, et mieux que cela encore, car elle appartient à une secte surnommée par dérision les *momiers;* véritables puritains, dont le temple est à la porte de Genève. La

bonne femme est pauvre comme Job : les afflictions ont frappé sans relâche à sa porte, et cependant, quand elle revient le soir de son prêche où elle a prié et chanté des cantiques, elle est résignée, calme, contente, et répète souvent :

— Que le nom du Seigneur soit béni !... Les consolations d'en haut valent mieux, je le vois, que les consolations des hommes !

15 février.

Genève, sur sa colline, avec ses inutiles fortifications qui la resserrent, ses maisons étagées gagnant sur le ciel ce qu'elles ne peuvent prendre sur la terre, Genève, avec ses rues étroites et montueuses, ressemble beaucoup à une ruche bien organisée où chaque habitant travaille sans bruit et avec zèle à grossir le trésor commun en richesses et en sciences. Tandis, en effet, qu'un grand nombre d'entre eux s'industrient au dedans à faire fructifier leurs capitaux par la banque et l'horlogerie, ou, parcourant l'Europe en véritables abeilles butinières, s'établissent dans les principales capitales, s'y enrichissent par leur habileté financière, et reviennent ensuite rapporter leur tribut à la mère patrie ; d'autres encore s'efforcent, par de consciencieuses études, d'acquérir du savoir et d'ajouter quelques célébrités de plus à celles dont s'enorgueillit déjà le nom génevois.

Il n'est donc pas étonnant que les étrangers soient considérés dans cet industriel laboratoire, comme des intrus, des frelons qu'on ne peut y tolérer qu'à la condition, que non-seulement ils ne toucheront pas au miel amassé, mais qu'ils serviront, au contraire, à l'augmenter par les impôts de toute espèce auxquels sont soumis leur bourse et leur esprit : en peu de mots, et pour parler un langage moins figuré, tout étranger qui ne peut, à Genève, payer largement son écot, soit en écus, soit en talents, est difficilement accueilli par ce peuple calculateur, analyseur et religieux. A-t-il tort ? je n'oserais prononcer, après un aussi court séjour ; mais ce que je sais, à n'en pas douter, c'est qu'un homme de sens et de cœur peut apprendre ici à connaître le prix du temps et à utiliser sa vie, et qu'en laissant de côté le ton tant soit peu doctoral de messieurs les Génevois, l'on ne peut que gagner au milieu d'eux, parce que l'on s'est bientôt convaincu, à leur école, qu'il faut mettre en pratique cette devise qui, jusqu'aujourd'hui, n'a pas, hélas ! été la mienne... *Mieux vaut être que de paraître...*

Qu'importe, après tout, qu'ils soient, dans leurs discours comme dans leurs manières, froids, réservés, sentencieux ? Qu'importe que leur ville n'offre aux désœuvrés aucune distraction ? Ce ne sont pas des amabilités de salon ni de bruyants plaisirs que je suis venu chercher dans la cité de Calvin ; mais des exemples de travail, mais du savoir et surtout des vertus...

Voilà le but auquel il faut atteindre ! et, si Dieu permettait que la réforme morale et intellectuelle à laquelle j'aspire pût s'opérer en ces lieux, que ne devrais-je pas aux Génevois !...

16 février.

Comme toutes les républiques du monde, depuis Rome la grande et l'ancienne, jusqu'à San-Marino la petite et la moderne, Genève a ses patriciens et ses plébéiens que l'on distingue en *gens du haut* et *gens du bas;* par suite, sans doute, de l'antique usage qu'ont les familles riches d'habiter la partie élevée de la ville, tandis que les commerçants et les artisans logent presque tous dans les quartiers avoisinant le lac.

Cette hiérarchie sociale, dont nul peuple, quelque petit qu'il soit, ne saurait être exempt, a donné, comme partout ailleurs, et donne encore lieu à des jalousies et à des dissensions plus ou moins animées, suivant les temps et les circonstances; mais il en est aussi résulté un esprit d'émulation qui n'a pas peu contribué à répandre la science et les lumières parmi les positifs compatriotes de Rousseau.

Quant à l'importance que les Génevois attachent à leurs remparts et à leur gouvernement, on en rit, et moi, parfois, tout le premier; mais il suffit pourtant d'un instant de réflexion pour se convaincre que l'amour de a patrie ne se mesure pas à l'étendue du territoire,

et qu'il n'y a pas de petite nationalité aux yeux des hommes sages et des bons citoyens.

J'ai déjà dit que ce n'étaient pas la causerie française ou des gracieusetés de salon qu'il fallait chercher à Genève... Non ; tout y est encore trop soumis à la rigide et sèche influence du calvinisme et de l'esprit de calcul, pour qu'on puisse y rencontrer cette urbanité affable et cette élégance du beau dire qui caractérisaient, naguère, notre société française.

Peu galants de leur nature, les Génevois ont besoin, après journée faite, d'aller se délasser de leurs arides travaux de comptoir et de cabinet dans quelques réunions exemptes de gêne, où l'on puisse, sans beaucoup de frais, trouver en même temps de la distraction et le moyen de ne pas être encore tout à fait oisif.

C'est dans ce but, sans doute, qu'ils continuent à fréquenter assidûment des clubs dont l'origine remonte à leurs troubles politiques. Ces clubs nombreux, appelés ici cercles, sont divisés par colonies et par castes.

Rarement un étranger est introduit dans ces réunions particulières, qui diffèrent essentiellement en ce point de la société de Lecture, où tous peuvent être indistinctement admis, pourvu qu'on appartienne à une famille honnête et qu'on soit présenté par trois membres de la société. Cet établissement littéraire, dont la nombreuse bibliothèque et l'abondante collection de journaux et de brochures me sont personnel-

lement d'une si grande ressource, est certainement l'une des plus importantes et des plus utiles fondations qu'on puisse citer en ce genre.

En offrant ainsi aux étudiants comme aux hommes doctes, aux étrangers comme aux nationaux, une source inépuisable d'instruction et de lumières, les Génevois ont heureusement prouvé qu'on ne saurait admettre d'exclusiveté en fait d'intelligence, et que les œuvres de l'esprit sont et doivent être du domaine de tous... Honneur donc leur en soit rendu ! et plaise au ciel que nos grandes villes de France soient un jour dotées de semblables établissements !

17 février.

Le duc de Berry est mort... mort assassiné par un misérable, nommé Louvel... Sa fin chrétienne est admirable ! Chacun est ici en émoi, dans l'attente la plus vive, sur le parti que va prendre le gouvernement français, et sur les lois que le ministère va présenter aux chambres... Qu'en résultera-t-il ?... Dieu le sait.

25 février.

Les réactions si redoutées ne se sont pas fait attendre : des projets de lois anticonstitutionnels, contre la liberté de la presse et la liberté individuelle, viennent d'être soumis à l'approbation des députés... Les roya-

listes parlent hautement de mesures répressives, de coups d'État... Ah ! mon pauvre pays... n'es-tu donc destiné qu'à de perpétuelles révolutions !

15 mars.

Quelque irrésistible que soit l'attrait qui me porte à ne m'occuper et à ne m'entretenir uniquement que de ce qui se passe en France et dans les deux chambres, je veux le surmonter... je veux plus que jamais me clouer sur mes livres ; car, malheur à moi, si je les négligeais au moment même où je recommence sérieusement mon éducation !... le mal serait irremédiable.

Pour mieux me garantir de ma propre inconstance et pour suppléer à mes trop faibles lumières, j'ai pris le parti d'aller consulter M. Manget, professeur fort distingué, afin qu'il me dirige dans mes études et qu'il me donne des leçons. Il croit qu'il serait avantageux pour moi d'étudier l'économie politique en même temps que je continuerais mes lectures et extraits historiques ; c'est une science, dit-il, qu'il n'est plus permis désormais de laisser de côté quand on se destine à parcourir une carrière politique ; celui qui aspire à devenir membre d'une assemblée législative a surtout besoin de se livrer à ce genre d'investigations, auquel se rattachent les questions sociales les plus importantes.

M. Manget, dont l'esprit égale le savoir, parle avec facilité ; il est clair dans ses définitions, instructif et

plein d'intérêt dans ses exposés : sa méthode d'enseigner me paraît convenable pour un jeune homme de mon âge, qui a surtout besoin qu'on lui trace la route, qu'on lui assigne un but, sans néanmoins le conduire trop par les lisières. Il m'assure que l'économie politique m'intéressera beaucoup, et, ce qui est mieux encore, qu'elle me conduira peu à peu à étendre la sphère de mes connaissances, en me donnant la mesure de tout ce que je dois apprendre pour la bien connaître et la bien appliquer.

M. Manget me conseille encore d'étudier l'anglais, et le plus tôt sera le mieux, a-t-il ajouté. Qu'il soit donc fait comme il le désire... Le temps qui manquera au jour, je le prendrai sur le sommeil; j'ai tant de fois, à Paris, passé des nuits entières à vider ma bourse et ruiner ma santé, que je puis bien maintenant les employer à l'étude. Qui m'aurait dit pourtant, il y a un an à peine, que j'aurais remplacé le balcon de l'Opéra, les tapis verts, les quadrilles des salons et leurs bougies resplendissantes, par la faible lumière qui éclaire à demi une chambre plus que modeste et quelques livres sur une table vermoulue? Qui pourrait retrouver le brillant jeune homme de la capitale, l'élégant à la mode, dans cet étudiant à la mise simple, dont l'unique pensée, l'unique désir est d'acquérir des connaissances? Le contraste est si tranché et la métamorphose si subite et si complète, que j'en suis parfois effrayé!... Non que je ne me sente plus tranquille, je dirai même

plus heureux que dans le tourbillon de Paris ; mais si mon courage allait m'abandonner !... Et il en faut, je puis le dire, pour se priver, à mon âge, de tout plaisir, de toute distraction, de tout exercice... Non, je ne succomberai pas !... l'amour-propre, la honte, me soutiendraient si je faiblissais. Ici comme à la guerre, répétons : En avant !

25 mars.

Mes succès du jeune âge m'ont fait illusion, je pense, sur l'étude des mathématiques. La trigonométrie, les sections coniques, l'algèbre, la géométrie descriptive... ah ! que la tâche est rude et longue !... et si ce n'était l'habileté de l'excellent M. Schaub, mon professeur et maître, j'aurais déjà dit adieu aux a, $a \times b$... aux plans, aux sphères... et d'autant plus volontiers que mon budget en serait moins lourd. Mais comment quitter M. Schaub une fois qu'on l'a connu !... M. Schaub, cette exception, cette merveille parmi les mathématiciens presque toujours si ennuyeux.

C'est un petit homme à large face, à la physionomie riante, qui a toujours sur ses grosses lèvres le petit mot pour rire... Ses yeux armés d'une énorme paire de lunettes sont parfois vifs et brillants, parfois opaques et ternes, suivant qu'il a plus ou moins humecté son gosier ; son nez tendant au rouge violet s'harmonise parfaitement avec le carmin de ses pommettes et la

fraîcheur de son triple menton ; de plus, il est si dodu, si replet, que ses habits, qui jamais ne se boutonnent, laissent voir un protubérant abdomen ressemblant assez bien à un bélier avancé pour faire place au reste de la masse. Mettez ensuite sur son énorme chef un chapeau bolivar, puis une canne sous ses petits bras, et vous verrez traits pour traits le très-honoré et très-honorable M. Schaub, se promenant au jour tombant et s'en allant, hors ville, sabler tranquillement quelques bouteilles de vin blanc.

Du reste, et pour rendre à chacun ce qui lui appartient, je dois dire que M. Schaub est un homme d'une instruction variée, d'un esprit fin et d'un cœur franc et loyal ; j'ajouterai qu'il est estimé de tous ceux qui le connaissent, et qu'il serait difficile de lui être supérieur comme professeur de mathématiques ; si donc je ne deviens pas un habile géomètre, ce sera ma faute et non celle de sa science.

10 avril.

J'ai été visiter la maison où est né Rousseau. En voyant l'humble demeure dans laquelle s'est écoulée l'enfance de ce grand écrivain, je suis resté saisi, dominé par la pensée que le génie est la puissance la plus belle, la plus noble, la plus enviable que Dieu puisse accorder à une créature ; par cette puissance, le fils d'un simple horloger sortit de son obscurité et

sut attirer sur lui les regards du monde qu'il étonnait par ses immortels écrits ! La fortune, le pouvoir, la royauté même, pâlissaient devant la gloire de son nom ; et son berceau inspire plus d'enthousiasme que ces palais où les grands de la terre sont nés, et ont passé de générations en générations, sans laisser après eux aucune trace d'utilité.

Pourquoi faut-il, hélas ! que la vive lumière de cette haute intelligence ait été si souvent ternie par les bizarreries et les tristes écarts d'une imagination maladive et d'une orgueilleuse susceptibilité ?... Serait-ce donc, pour parler le langage de mon évangélique missionnaire, que l'Être suprême, en permettant les chutes profondes de ces maîtres de la pensée, ait voulu nous donner une preuve de plus que l'homme, fût-il doué du plus vaste génie, n'est pourtant qu'un assemblage de misères et de grandeurs, plus à plaindre peut-être encore qu'il ne doit être admiré... Que l'exemple de l'infortuné Rousseau nous serve alors de leçon !... et tout en rendant hommage à ses facultés créatrices, tout en brûlant du noble désir d'arriver comme lui, à force de travail et de persévérance, aux premiers degrés de l'échelle de l'intelligence, n'oublions pas, n'oublions jamais que la sagesse et l'élévation du cœur marchent avant la supériorité, avant les chefs-d'œuvre de l'esprit.

CHAPITRE VII.

LETTRE A MA SOEUR.

Mon budget. — La pauvre veuve protestante. — Pension fashionable de madame de Molle. — Société de Lecture.

Genève, 15 avril.

Je veux te rassurer, ma sœur, sur l'exiguïté de mes rentes. Quoique la pension que mon père veut bien m'assigner soit peu considérable pour sa fortune, je dois m'en trouver heureux ; d'abord comme une équitable compensation à mes prodigalités passées, puis ensuite parce que je suis assuré que ce modeste revenu, qui naguère n'aurait pas défrayé les dépenses d'un mois, suffira désormais pour mon année entière, grâce à mes goûts, à mes habitudes nouvelles... Tu vois donc bien que l'esprit de sagesse commence à prendre possession de mon cœur.

Mon budget bien assuré, je n'ai plus hésité à quitter le triste et sombre appartement de ma pauvre veuve ; j'y manquais d'air et de lumière, et ma santé commençait à en souffrir, malgré tous les soins dont cette digne femme m'entourait ; aussi, n'est-ce pas sans regrets que je m'en éloigne ; c'est elle qui, la première, m'accueillit dans ce pays qui n'est plus la France, quoiqu'on y parle notre langue ; c'est elle aussi, pauvre éprouvée, si frappée par le sort et pourtant si résignée, qui m'encourageait lorsque la mélancolie venait parfois encore s'emparer de mon âme !... m'enseignant ainsi que la foi et la prière peuvent seules inspirer cette sainte abnégation qui sait trouver, dans la douleur même, l'ineffable jouissance de consoler les affligés ! Je reviendrai souvent la voir pour m'affermir, à son exemple, dans l'étroite voie du devoir et de la vertu.

Du quartier bas où demeurait cette excellente femme, j'ai passé tout d'un trait aux hautes régions, et j'ai pris gîte dans l'une de ces pensions particulières qu'on trouve à Genève, plus qu'en aucun autre lieu ; elles sont tenues assez ordinairement par des dames qui, n'ayant pas assez de fortune pour vivre de leurs rentes, cherchent à y suppléer en s'aidant de la bourse de quelques commensaux.

Madame de Molle, ma nouvelle hôtesse, est une sémillante veuve de cinquante à soixante ans, qu'elle dissimule de son mieux par une toilette recherchée et

par de certains airs de jeunesse; bonne femme au demeurant, malgré ses afféteries : pleine d'obligeance, et bienveillante avec chacun, surtout avec les gros payeurs tels que les Anglais... Que le mot *gros payeur* ne t'effraye pas, car s'il est avec le ciel des accommodements, il en est aussi avec les maîtresses de maison qui donnent volontiers quelques facilités à d'honnêtes et aimables jeunes gens, destinés à passer de longs jours sous leur maternelle administration ; ai-je paru tel aux yeux indulgents de madame de Molle? mon amour-propre s'en fait gloire, et ma bourse s'en applaudit.

Avant de te donner la statistique de mon nouvel établissement, il est bon de te prévenir qu'à Genève ces sortes de pensions sont fort à la mode, et que beaucoup de personnes de très-bonne famille en tiennent sans déroger : on voit même souvent des étrangers solliciter et obtenir comme une faveur d'être admis à la table de tel ou tel professeur célèbre, de tel ou tel médecin en renom, afin de pouvoir profiter de leur conversation et d'être présenté plus facilement dans la société; c'est un honneur qu'il faut payer, il est vrai, et quelquefois jusqu'à mille francs par mois; mais ils peuvent inscrire sur leur journal les traits d'esprit, les profondes sentences qu'ils ont entendus sortir de la bouche de MM. de *Candolle le botaniste*, *Pictet le physicien*, *Delarive le fameux chimiste*, et cela marque dans le voyage... La célébrité s'escompte ici comme toute autre valeur.

Pour en revenir à la pension de la respectable madame de Molle, je te dirai qu'on y fait, comme dans toutes les autres, une assez maigre chère, malgré le nombre des repas; mais à Genève, la nourriture de l'esprit passe avant celle du corps, et de toutes les vertus domestiques, l'économie et la sobriété sont celles que l'on pratique le plus volontiers. Je te dirai encore qu'il y a un salon commun où chacun va et vient dans la journée, quand il lui plaît; et où l'on se réunit le soir pour prendre le thé, faire un peu de musique, et voir même parfois danser quelques contredanses.

Notre cosmopolite famille se compose en ce moment d'un brave Allemand, maître de guitare, que je cite le premier, parce qu'il est ici de fondation et qu'il serait difficile de trouver un original plus amusant et de meilleur aloi; puis d'un jeune ménage anglais, couple nomade qui, depuis quatre ans, parcourt sentimentalement le continent dans une petite calèche à un cheval; sans parler d'une famille protestante du midi de la France, d'un jeune prêtre irlandais, d'un officier espagnol, d'un baron bavarois et d'un célèbre naturaliste russe qui complète cette polyglotte ménagerie où l'on trouve toutes les races vivant en paix sous le paternel gouvernement de notre gardienne en chef.

Grâce à ses ingénieux arrangements, plus encore qu'au local, chacun de nous occupe un appartement commode; le mien donne sur les remparts qu'il domine

heureusement de toute la hauteur de nos trois superbes étages; je dis heureusement, car sans cette salutaire élévation je ne découvrirais ni le charmant village du Plein-Palet, qui n'attend que la chute des fortifications pour faire partie de la ville, ni Carouge, bourg plein d'avenir, ni la montagne du Salève étendant sur la gauche son arête et ses flancs dépouillés, ni même la majestueuse chaîne du Jura qui forme à droite le fond du tableau, et offre à l'œil, à ses premiers étages, de verdoyantes collines parsemées de maisons de campagne.

A propos, j'oubliais de te dire que, cédant aux continuelles instances du facétieux *mein herr Derworth*, c'est le nom du maître de guitare, je me suis décidé à reprendre la musique, à chanter même sous la direction d'une dame française et de son mari, artistes distingués, qui demeurent dans cette maison. Ce sera un délassement à mes études sérieuses auxquelles je viens encore d'ajouter celle de la langue italienne; je devrai, chaque jour, prendre une grande heure de plus sur un sommeil déjà bien court; mais il faut, n'importe à quel prix, que ce qui n'a pas été fait en son temps, le soit maintenant, et je mourrais plutôt à la peine que de ne pas me mettre, en fait de savoir, sur le pied d'une parfaite égalité avec mes très-érudits et très-dédaigneux Génevois.

Voilà les bienfaits de l'émulation! s'écrierait mon cher précepteur G*** ; voilà ce que l'on gagne à vivre

au milieu des studieux et des doctes... Il a raison, parfaitement raison, mon digne ami, et c'est pour multiplier mes contacts avec les gens d'esprit, que j'ai tout disposé pour faire partie de la société de Lecture où je n'avais d'abord été présenté que comme simple visiteur, tandis qu'à ma grande joie, j'en suis devenu membre payant, ce qui est pour moi une immense ressource, car je puis prendre à mon choix, et suivant mes besoins, tous les livres de notre riche bibliothèque et les emporter dans mon cabinet de travail. De plus, et ce n'est pas le moindre avantage à mes yeux, je suis à même de rencontrer et d'entendre journellement, dans les salons de conversation, des hommes du mérite le plus éminent, tels que *Dumont,* traducteur et collaborateur de Bentham, *Pictet, de Candolle, Rossi,* dont je serais si fier et si heureux de recevoir les conseils et de mériter l'estime.

En attendant qu'ils me fassent cet insigne honneur, je les observe, je les écoute en cherchant à mettre à profit leurs discours instructifs, soit pour rectifier mes opinions, soit pour m'affermir et me guider dans mon studieux apprentissage. Tels sont, ma sœur, les précieux avantages dont je jouis dans cette société littéraire, foyer toujours croissant d'émulation et de lumière... Tel est le scientifique sanctuaire où la jeunesse de tous les pays peut à la fois s'inculquer l'amour du travail et puiser avec fruit aux inépuisables sources de l'intelligence et du savoir. Heureuse la ville qui

peut ainsi contribuer aux progrès de la civilisation, par un établissement aussi bien entendu qu'il est hospitalier !... Adieu, que les bénédictions du ciel se répandent sur vous tous !



CHAPITRE VIII.

LETTRE A M. G., PROFESSEUR.

Régénération morale et intellectuelle.— Les Génevois sont-ils religieux? — Mérite des dames génevoises.

Genève, mai 1820.

Le touchant intérêt dont vous n'avez cessé de donner des preuves à votre ancien élève vous inspire encore aujourd'hui, mon digne ami, le désir de savoir de lui quelques détails sur ses projets à venir et sur ses études actuelles; vous voulez aussi qu'il vous parle de Genève en vous présentant en quelque sorte une statistique religieuse, morale et industrielle de cette savante république. La tâche est difficile pour un observateur aussi peu expérimenté que je le suis... j'essayerai cependant de vous satisfaire, en vous communiquant les

impressions premières que m'ont fait éprouver les usages et la manière d'être des habitants de ce pays, m'engageant d'avance à modifier ensuite mes opinions, et à rétracter mes erreurs, si le temps ou de plus justes remarques viennent me convaincre que je me suis trompé.

Avant tout, et pour en finir en peu de mots avec ce qui m'est personnel, il faut que je vous dise avec joie, j'allais presque ajouter avec orgueil, que ce retour à une vie meilleure et plus sage, cette réforme fondamentale, dont l'intention seule vous avait paru si louable et si heureuse, n'a pas été abandonnée et ne s'est pas évanouie aussitôt qu'elle fut conçue, comme tant d'autres projets de conversion... Non, mon ami, non!... l'heure de la régénération a sonné pour votre disciple, et rien ne saurait désormais le détourner de sa carrière studieuse et le replonger dans cette existence de désœuvrement et de prodigalités qui vous arrachait de si profonds soupirs, et vous faisait dire avec amertume en pensant aux jours heureux de sa joyeuse enfance : *Quantùm mutatus ab illo !...*

Il est vrai que parfois encore mon cœur est assailli par les découragements et les regrets des plaisirs passés... mais la volonté est ferme ; et plutôt que de céder aux velléités de mon inconstante nature, je serais homme, comme Alfieri, à me faire enchaîner à ma table de travail. Vous voyez donc qu'il y a progrès dans l'amélioration du moi intellectuel et moral, et que le

Labor improbus omnia vincit, en se gravant de plus en plus dans mon esprit, finira par porter ses fruits.

Ce que j'ai acquis jusqu'à présent par ce consciencieux travail semblerait peu sans doute aux yeux d'un docte tel que vous; mais ce peu est déjà quelque chose pour celui dont le bagage scientifique était, hélas ! si léger... et puis, vous le savez, mon ami, en toute œuvre c'est le commencement qui est le plus difficile. Dirai-je maintenant en quoi consiste ce commencement, et jusqu'où je suis arrivé dans l'étude des mathématiques, de l'histoire, de l'économie politique et des langues ?... Non... j'aime mieux, par pure vanité, je le confesse, attendre quelques mois encore, afin que les résultats soient plus complets et plus satisfaisants. Qu'il vous suffise de savoir aujourd'hui qu'aucune des heures, aucune des minutes de mes longues journées, ne s'écoule inutilement, et que je marche sans tâtonner dans le labyrinthe scolastique, grâce aux conseils et aux leçons de M. le professeur Manget, l'un des hommes les plus instruits et les plus distingués de Genève.

Venons maintenant à votre première question : Les Génevois sont-ils toujours aussi religieux, aussi zélés calvinistes qu'on nous les présentait, il y a quelque vingt ans? Je ne saurais le penser : les révolutions des idées et celles des empires n'ont point passé plus impunément sur eux que sur les autres peuples, et leur célèbre devise : *Post tenebras lux*, ne les a pas garantis de la fatale influence du scepticisme du dix-huitième siècle.

Bien donc que les temples et les prêches soient peut-être aussi fréquentés que du temps de Rousseau, bien que le rigorisme des observances religieuses se montre encore en maintes circonstances, et que la pépinière des jeunes pasteurs offre un aussi grand nombre de sujets qu'à aucune autre époque, je n'hésiterais pas cependant à avancer que les croyances évangéliques, jadis si vives et si profondes, se sont considérablement attiédies, et ont généralement fait place, parmi les hommes surtout, à un pur déisme dont la profession de foi du vicaire savoyard est l'unique symbole.

Il est vrai que les ministres du culte semblent lutter contre cet abandon toujours croissant de la religion révélée, et que quelques réformistes illuminés élèvent parfois encore la voix pour ranimer la ferveur de leurs frères; mais ces appels au puritanisme n'ont d'autres résultats que d'ébranler de plus en plus l'arbre déjà si chancelant du protestantisme, en formant autant de sectes nouvelles dont les fervents adeptes, loin de convertir à la foi par leur exemple les âmes tièdes ou égarées, les poussent, au contraire, à l'incrédulité par leur exagération et leur intolérance.

Genève, sous le rapport religieux, est donc en décadence, et l'on pourrait presque prédire que le temps n'est peut-être pas éloigné où la Rome protestante ne renfermera plus dans son sein que des déistes indifférents et des théologiens ergoteurs.

Il est toutefois un fait important qui semble de nature à retarder longtemps encore la dissolution religieuse de la famille de Calvin ; c'est la régularité des mœurs génevoises, régularité qu'on ne saurait leur contester sans être de mauvaise foi. La réponse à votre seconde demande est donc affirmative sur ce point, mon cher maître... Oui, l'on rencontre ici plus de vertus domestiques, plus d'union et de bonheur intérieur que dans toute autre ville de notre France ; oui, les qualités essentielles sont l'apanage des Génevoises, auxquelles on peut reprocher sans doute quelques défauts inhérents à leur nature et à leur éducation, mais qui n'en offrent pas moins d'excellents modèles d'épouses sages et dévouées, de mères de famille irréprochables.

Je sais fort bien que l'on remarque chez la plupart des dames de ce pays une prétention au bel esprit et au sentimentalisme, qui frappe l'étranger au premier abord, et lui fait regretter, quand il ne ridiculise pas, de voir le mérite réel perdre ainsi une partie de ses avantages par une puérile affectation.

Je sais aussi qu'on les accuse de tomber dans la pruderie et d'apporter parfois l'ennui avec elles, à force de vouloir se montrer sages et érudites ; mais, je le répète, quelque guindées qu'elles puissent paraître dans leur maintien et leur langage, elles méritent, et c'est beaucoup, qu'on dise d'elles : Bonnes pour l'esprit, bonnes pour le cœur, bonnes pour la vie intérieure.

Qu'importe alors qu'elles soient peu favorablement organisées pour les arts d'agrément, et qu'elles laissent à désirer du côté de la grâce et de l'affabilité ? N'ont-elles pas reçu du ciel le plus beau don que les femmes puissent désirer : celui de faire le bonheur de leurs maris et d'élever dignement leurs enfants ?...

Du reste, je reviendrai, en temps meilleur, sur les Génevoises, ainsi que sur leur instruction trop généralement répandue, peut-être, pour qu'il n'en résulte pas quelques inconvénients pour les classes ouvrières. Aujourd'hui, je me bornerai à vous dire que la grâce française jointe, dans une même femme, à l'essentialité génevoise, serait chose à souhaiter pour être, en mariage, l'heureux entre tous les heureux.

CHAPITRE IX.

FRAGMENTS DE JOURNAL.

Loi du double vote. — Économie politique. — Promenade au Salève. — Voltaire et madame de Staël. — Saint-Antoine et la Treille. — Le café Pappon et ses habitants.

---

25 mai.

Toutes mes pensées s'arrêtent sur la France : les débats auxquels la loi du double vote donne lieu dans la chambre des députés s'animent, se grandissent ; toute la France, toute l'Europe suivent avec intérêt, avec anxiété le développement de cette crise où les partis ont pris franchement position, où les idées rétrogrades sont aux prises avec les idées nouvelles, le siècle passé avec le siècle nouveau, les hommes stationnaires qui s'éteignent avec cette jeune génération qui veut briller et aller en avant. La lutte est grande et solennelle !...

toutes mes idées s'y concentrent, quelque effort que je fasse pour les en détourner... Je suis à la chambre, j'assiste aux discussions, j'écoute les orateurs et je les applaudis... Brisons là, brisons là!... tournons ailleurs nos pensées... revenons à mes livres... Mon tour viendra peut-être un jour de défendre aussi les libertés de mon pays du haut de la tribune... Que l'étude m'y conduise donc et m'en rende capable!

30 mai.

Smith, Garnier, Tracy, Say, Sismondi, Ricardo, Malthus, sont rangés, empilés, ouverts sur ma table; Smith, digne fondateur de l'économie politique que Say a mise en ordre et que tous ont développée. Que de volumes sur une science à son berceau! science dont on ignorait les premiers éléments il y a soixante ans, et dont la connaissance apportera, dit-on, des améliorations notables, soit dans l'administration intérieure de chaque pays, soit dans les rapports des nations entre elles. Cette opinion sur l'importance de l'économie politique, dont je reste chaque jour plus convaincu, est seule capable de me faire surmonter l'aridité que je rencontre souvent dans ces matières; c'est elle qui me retient sur ma chaise à lire de volumineux ouvrages, et m'empêche d'aller courir sur les montagnes, jouir de ce beau soleil, de cette douce brise qui agite mollement les feuilles!... Ah! qu'il me

faut de courage pour ne pas sortir sans but, sans dessein, errant à l'aventure dans ces vertes campagnes !... le cœur s'y dilaterait, la santé y gagnerait, l'imagination s'enrichirait d'impressions nouvelles... Au lieu de la sèche nomenclature de Say, j'aurais le grand livre de Dieu, le Mont-Blanc, le beau lac et ce ciel si pur et si bleu !... Allons ! il y a plus de poésie dans mon âme que d'analyse dans mon esprit... partons.

Je rentre fatigué. A une lieue d'ici est le Salève, montagne qui, vue du Jura, semble servir de mur et d'abri à Genève; je l'ai gravie, je suis allé me poser sur sa cime, j'y suis demeuré des heures entières en contemplation ! Ma vue embrassait à droite tout le lac jusqu'à Lausanne, jusqu'à Vevay ; devant moi, le Jura ; derrière, le Grand-Mont et ses blancs satellites ; à gauche, l'Arve et le Rhône, puis Genève à mes pieds ; j'étais en extase !... L'air est si pur, si vif sur les montagnes, que le corps même semble s'y spiritualiser. Les pages qui seraient écrites dans une telle disposition d'âme se ressentiraient de son élan vers le ciel !...

Pourquoi faut-il, hélas ! que le génie méconnaisse si souvent sa noble vocation !... Que d'écrits immoraux sont sortis de ce Ferney que j'apercevais dans le lointain !... quel compte, juste ciel ! un esprit si vaste n'a-t-il pas à rendre dans cette autre vie, où il est demandé à chacun ce qu'il a fait des dons qui lui ont été accordés... Alors, j'ai détourné les yeux pour les porter sur Coppet, dont madame de Staël a fait un lieu

si célèbre par l'auréole de sa gloire... étonnante femme qui vous attire, vous séduit, vous enlève, vous fait prendre foi à la destinée de l'homme en montrant ce qui peut jaillir de grand, de bon, d'un cœur que l'amour du vrai et du beau inspire et embrase. Pour exprimer ce qu'elle est dans ses ouvrages, pour spécifier le caractéristique de son génie, il faudrait composer un mot... et ce mot est *cœurmentalisme*, c'est-à-dire association de la sensibilité et de la finesse, de l'enthousiasme et de la raison, de la poésie et de l'analyse.

Ce n'est pas elle qui dégrade l'espèce humaine ! Son histoire, si elle eût eu le temps de nous en donner une, n'aurait point été un plaidoyer, une philippique contre la race entière, mais une leçon pour ceux qui sont appelés à la conduire.

En la lisant, je me sens fier de la comprendre, fier de sentir jusque dans les moindres nuances les pensées, les jugements, les poétiques élans d'un esprit qui est seul, et restera seul peut-être, comme une preuve éclatante que Dieu n'a pas exclu des hautes sphères intellectuelles le plus bel ouvrage de sa création.

De la cime de ma montagne, mon œil s'arrêta aussi quelques instants sur la maison qu'habita, il y a deux ans, lord Byron, dont le nom remplit toute l'Europe. Si Dieu me prête force et courage, je pourrai dans quelques mois jouir de ses poésies dans l'original ; le penchant que j'éprouve pour lui me servira de stimulant dans mon étude de la langue anglaise ; dès demain,

j'achèterai ses œuvres et je les mettrai sur ma table.

Les difficultés vaincues ont pour moi tant de charme, que de mon autorité privée, au grand effroi, au grand scandale de mon maître d'italien, je me mis à déchiffrer... quoi?... *Dante!* Les comédies de Goldoni, Métastase même, malgré le charme de sa poésie, ne stimulaient pas assez mon esprit. Mais, me dit le bon homme, c'est mettre la charrue avant les bœufs, c'est vouloir atteindre la cime du Mont-Blanc d'une seule enjambée... Il crie dans le désert, mon pauvre maître!... je vais, je travaille, j'arriverai.

LETTRE A MON AMI FERDINAND.

30 mai.

Saint-Antoine et la Treille sont les deux promenades de Genève où les oisifs, les politiques, les penseurs et les amants vont tour à tour, à différentes heures, donner carrière à leurs discussions, à leurs méditations ou à leurs rêveries amoureuses. De Saint-Antoine, on domine ce beau lac du Léman, aux ondes bleues, aux rives incertaines, à la ceinture de montagnes étagées se perdant dans les nues... perspective vaporeuse où les pensées se dilatent et s'harmonisent avec l'horizon.

De la Treille, au contraire, on promène ses regards sur les plates-bandes du nouveau jardin botanique et sur les remparts, qui, là comme ailleurs, attestent

leurs inconvénients et leur inutilité; cette vue circonscrite laisse aux promeneurs toute la possession de leurs idées. C'est là que je vais à peu près chaque jour, quand cinq heures sonnent, et c'est là que je me trouvais encore hier *au café Pappon*.

Qui peut rester à Genève vingt-quatre heures seulement sans connaître l'honnête M. Pappon et la plus chère moitié de lui-même, sa femme, qu'il comble d'attentions, qu'il adore, qu'il rend heureuse, malgré ses soixante ans à lui, et les cinquante ans à elle ?

Voulez-vous voir la jouissance du présent, l'insouciance de l'avenir, le contentement de la bonhomie, le rire de la bienveillance et d'une conscience tranquille, allez au café de la Treille, et contemplez cet homme de taille moyenne, d'embonpoint respectable, de démarche posée ; prenez-le depuis ses ailes de pigeon, que couvre une casquette à visière relevée, jusqu'aux bas blancs que laisse voir, dans tout leur beau, une culotte courte de casimir à couleur tendre, et vous aurez dans son ensemble, dans sa tenue d'hiver comme dans sa tenue d'été, l'immuable M. Pappon, qui, dans ce bas monde, est un des mortels auxquels je porte le plus d'envie. Rien ne le trouble, rien n'altère ni sa santé, ni son humeur; dès l'aube du jour jusqu'à minuit, il travaille, il fonctionne, il sourit... parlant peu, écoutant beaucoup, connaissant ce que vaut chacun de ses habitués; ce qu'il vend est bon, ce qu'il dit est juste, ce qu'il fait est toujours marqué au cachet

de la bonté, de la probité; que dirait-on de plus d'un sage?

Sa femme, objet constant de tous ses soins, mérite aussi que je lui consacre quelques lignes, car elle a de l'esprit, et cet esprit, légèrement entremêlé d'une aimable causticité, donne à sa conversation je ne sais quoi de piquant qui vous charme d'autant plus qu'on y est moins habitué en causant avec une Génevoise. Si j'ajoute que madame Pappon appartient à une bonne famille, et qu'elle est fort au courant de la chronique de la ville, il sera facile de comprendre pourquoi j'aime parfois à passer quelques minutes auprès de son comptoir, m'enquérant des *on dit* du jour, et des nombreux originaux qui fréquentent son café.

J'ai donc su d'abord, grâce à elle, qu'un grand monsieur à redingote bleue, dont la figure mâle, le regard vif et fier, la voix éclatante et le geste impérieux m'avaient frappé dès les premiers jours, n'était autre que le lieutenant général *Chastel*, ex-commandant des grenadiers à cheval de la garde impériale, et l'un des généraux de cavalerie les plus distingués de l'armée française.

— Regardez-le, me disait ma toute gracieuse cicerone, au moment où le courrier venait d'arriver, regardez-le s'emparer des journaux, s'animer en les lisant, les rejeter, puis les reprendre, pestant, jurant si haut contre tout ce qui se passe en France et en Europe, qu'il en jette le trouble parmi nos pacifiques

habitués. Suivez-le maintenant sur la Treille où il va chaque jour exhaler sa bile au milieu d'un groupe d'officiers à demi-solde qui gravitent autour de lui comme autant de satellites, et l'écoutent comme un oracle. Ce gros homme décoré, vêtu de brun, c'est le colonel Z***, dont les lèvres ne quittent le cigare que pour articuler un approbatif *c'est vrai*, à tout ce que prononce le général.

Cet autre tout voûté, avec son habit gris et sa canne à pomme d'ivoire, sort aussi des rangs de la grande armée où il avait gagné le grade de chef de bataillon : à chaque affirmation de son impératif interlocuteur, il répond oui, en souriant d'un air de conviction, quoique le bon sens dont il abonde lui commande souvent de répondre par un non... mais il a une fille, et l'espoir d'avoir pour gendre un lieutenant général est un talisman merveilleux pour lui inspirer une docilité à toute épreuve. A ses côtés marche tout d'une pièce, en s'appuyant sur ses talons, le colonel de cavalerie B***, qu'on croirait un penseur à la gravité de sa figure, si le peu de paroles qui sortent de sa bouche ne trahissaient bientôt que jamais deux idées de suite ne se sont enchaînées dans son pauvre cerveau.

Quant aux huit ou dix autres personnages que vous voyez à droite et à gauche de leur chef de file, ce sont des officiers de tous grades et de toutes armes, presque tous Savoyards, mais restés au service de France qu'ils préfèrent à celui du roi de Sardaigne.

Tel est, ajouta madame Pappon, l'état-major ordinaire du général Chastel, auquel viennent s'adjoindre, une ou deux fois par mois, quand ils se rendent à Ferney pour y toucher leur demi-solde, plusieurs autres généraux et colonels. Malheur alors à celui qui voudrait soutenir, devant ces représentants de la vieille armée, que les Bourbons resteront sur le trône ou que Napoléon est pour toujours à Sainte-Hélène, car il serait traité de fou ou d'imbécile par nos braves bonapartistes que l'on aime après tout, malgré leur brusquerie et leur intolérante manière de raisonner.

Quelques instants après, madame Pappon dirigea mon attention sur un vieillard de haute taille dont la marche paraissait si lente, et les pas si incertains, qu'on aurait pu douter qu'il atteignît jamais au bout de la promenade.

— Pourriez-vous vous imaginer, continua-t-elle, en voyant cet octogénaire qu'un souffle renverserait, qu'il fut l'un des membres de la convention, et de ce tribunal révolutionnaire dont le nom seul me faisait trembler aux jours de ma jeunesse? Rien n'est plus vrai pourtant, et vous voyez en lui le fameux *Forestier* de Moulins, que son grand âge n'a pu soustraire à l'exil.

N'allez pas croire, au moins, reprit madame Pappon, en m'entendant plaindre le sort de ce faible vieillard si durement chassé de son pays, n'allez pas croire que la vie manque à l'âme, comme elle semble manquer au corps. Mettez-le sur la politique, parlez-lui de la révo-

lution et des rois, alors ses yeux éteints se ranimeront, sa figure jaune et desséchée se colorera, et de ses lèvres violettes et pendantes sortiront d'énergiques paroles qu'un patriote du bon temps n'aurait pas reniées. Il est seul en ce moment; mais si vous restiez ici une demi-heure seulement, vous verriez arriver successivement près de lui tout ce que Genève renferme de Français exilés ou mécontents; c'est ce que M. Pappon appelle le club des républicains, tandis que le général Chastel et ses amis forment le camp des impérialistes. Un autre soir je vous ferai connaître un à un ceux de vos compatriotes que nous voyons chaque jour, et dont les noms méritent d'être cités.

L'heure était venue de retourner à mes chères études; mais je ne m'en allai pas sans remercier l'obligeante femme de ses spirituels renseignements, et sans jeter encore un regard curieux sur le groupe d'officiers où pérorait le général Chastel, ainsi que sur les personnes qui venaient d'accoster le vieux conventionnel avec lequel elles paraissaient s'entretenir très-confidentiellement.

On se lie vite et facilement quand on est sur la terre étrangère; il est donc tout simple que peu de jours m'aient suffi pour faire connaissance et me lier avec le général Chastel et l'ex-membre de la convention; accueilli par l'un, comme ayant appartenu à l'armée, considéré par l'autre, comme un jeune patriote plein d'espérances, je ne pouvais tarder d'apprécier à leur

juste valeur le caractère et le mérite de ces deux personnages, si exclusifs dans leurs opinions et leurs principes.

Considéré comme homme de guerre, le général Chastel est sans doute assez haut placé, assez expérimenté pour qu'on l'écoute avec intérêt et déférence lorsque la conversation roule sur les campagnes de Napoléon et sur la stratégie en général ; mais hors de là, il est tellement excentrique dans ses raisonnements, que mieux vaudrait discuter avec un enfant qu'avec l'ex-commandant des grenadiers à cheval de la garde. A ses yeux le régime constitutionnel n'est qu'une absurdité, la liberté qu'une chimère... Napoléon ! voilà son dieu, sa loi, son unique espérance !... prenez-le en tous sens, il ne sortira pas de ce cercle ; contrariez-le, il éclate, offrant aux yeux de ceux qui l'observent, le triste spectacle d'un esprit supérieur que la passion domine, et qu'elle a réduit à n'avoir plus qu'une seule idée, qu'un seul vouloir ; excellent homme du reste, malgré son despotisme de paroles, et fort intéressant, fort instructif, pour ceux qui, comme moi, prennent à cœur de le ramener toujours sur la science militaire où il est maître passé : *Unicuique suum.*

Quant au vieux Forestier, type unique peut-être du plus exalté jacobinisme, il s'est arrêté à la constitution de 93 comme le *nec plus ultrà* des institutions sociales. Aussi ardent dans ses opinions qu'au temps

où il siégeait sur les bancs de la Montagne, sans nul regret, sans nul remords de ce qu'il fit dans ces jours de sang, comme conventionnel et comme membre du tribunal révolutionnaire, il serait prêt, tant la haine contre les rois et l'aristocratie est invétérée dans son âme, à rétablir le régime de la terreur pour le triomphe d'une liberté imaginaire et d'une république insensée.

Hélas ! tel est l'homme et sa triste nature ! Quand les années ont glacé dans son cœur toute sensibilité et tout amour pour ses semblables, quand le soin qui le préoccupe est de prolonger sa frêle existence, si, malgré sa vieillesse, vous apercevez en lui quelque lueur d'énergie, soyez bien assuré qu'une passion haineuse en est presque toujours l'unique cause.

Politiquement et rationnellement parlant, le montagnard Forestier serait donc pour moi un être fort peu attrayant et fort peu utile ; mais comme acteur du grand drame de la révolution française, il est intéressant à entendre, et c'est pour cela que je m'astreins à marcher lentement pendant de longs quarts d'heure à ses côtés, bien certain, en le reportant sur ses souvenirs de prédilection, d'y gagner quelque chose pour la connaissance des faits, et ce qui vaut mieux encore, pour la connaissance des hommes.

Je manquerais toutefois à la stricte équité, si je ne me hâtais d'ajouter que l'ex-terroriste est dans sa vie privée aussi bon et aussi juste qu'il fut cruel et arbitraire dans ses actes publics ; donnant ainsi un

exemple de plus de ces étranges anomalies de caractère et de conduite, de ces monstrueux contrastes de principes qui frappent d'étonnement, et vous laissent souvent incrédules, parce qu'on a peine à concevoir que celui-là même, qui foulait aux pieds les lois les plus sacrées de la morale et de l'humanité, quand il avait à prononcer comme législateur ou comme magistrat sur le sort de son pays et sur celui de ses semblables, pût en observer les plus doux préceptes quand il agissait comme homme et simple citoyen ; mais qui ne sait, hélas! que les révolutions et leurs terribles péripéties enivrent, aveuglent et dénaturent momentanément les esprits les plus élevés et les cœurs les plus droits!... Indulgence donc plutôt qu'anathème pour ceux qui, entraînés de bonne foi dans la lutte des partis, ont malheureusement oublié que la morale est une en politique, comme dans toutes les actions privées de la vie.

CHAPITRE X.

A M. G., PROFESSEUR.

Une rencontre périlleuse. — Mikély.

Genève, 2 juin.

Il y a peu de jours encore, mon cher maître, que j'aurais répondu avec assurance à ceux qui auraient pu douter de ma persévérance dans la vie d'étudiant, que nulle tentation n'était capable de me rendre faible... mais aujourd'hui, je dois l'avouer avec franchise et la rougeur sur le front, aujourd'hui, j'ai moins de confiance en moi-même, car ma sagesse de jeune date a failli payer un tribut bien fatal à ma folie d'autrefois !

La cause de cette quasi-rechute est la rencontre

inattendue de madame de C***, la belle créole, aux portes de Genève... J'allais, selon mon habitude, prendre le frais vers le soir sur le bord du lac, songeant aux grandes questions qui s'agitent en ce moment en France, quand je fus tout à coup tiré de mes réflexions par une voix, hélas! trop connue pour que je n'éprouvasse pas un tressaillement involontaire... Je lève alors la tête et j'aperçois, à quelques pas de moi, un cavalier et deux dames dont la tournure avait ce je ne sais quoi d'élégant et de coquet que les Françaises savent seules posséder. J'avance alors plus vite, j'écoute de plus près... C'était bien elle! toujours vive, toujours animée dans ses discours comme dans ses gestes.

Ma première impression fut plutôt un frémissement de crainte qu'un sentiment de joie; mais l'amour-propre parle vite, et je me dis si bien qu'elle avait sans nul doute tout quitté pour me revoir, que je l'aurais abordée au même instant, si la présence des deux étrangers n'eût contenu mes transports.

Je me contentai donc de la suivre pas à pas jusqu'à son hôtel; là, je me promenai, pendant quelques minutes, dans une agitation dont je rirais maintenant si je n'avais peur et pitié de ma propre faiblesse!... Enfin, j'allais entrer pour demander à la voir, lorsque Antoine, son fidèle mulâtre, se trouva devant moi sous la porte.

— Ta maîtresse est ici? lui dis-je.

— Oui, monsieur.

— Elle est seule ?

— Non, monsieur; nous sommes à Genève depuis hier.

— Et d'où venez-vous ?

— De Paris.

— Qui vous a dit que j'étais ici ?

— Personne, monsieur, et madame l'ignore...

Je me sentis froid au cœur !...

— Comment ! elle l'ignore ?

— Oui, monsieur.

Je ne sais quelle horrible grimace me fit alors le maudit moricaud ; mais il avait un certain air d'ironie qui me mit hors de moi...

— Est-ce donc pour se désennuyer qu'elle voyage ?

A ces mots, le mulâtre se prit à rire d'une façon si étrange, qu'il fit voir ses dents blanches jusqu'à la dernière.

— Oui, oui, pour se désennuyer... ils sont quatre, entendez-vous, et madame a pour compagnon de voyage M. Charles, ce grand jeune homme, vous savez bien, monsieur ?... Nous allons en Italie...

— Que Satan vous y accompagne, race bâtarde... m'écriai-je d'abord, suffoqué par la colère... Puis laissant tout à coup échapper un bruyant éclat de rire, à la grande stupeur de maître Antoine qui jouissait si malignement de ma confusion, je le quittai brusquement sans savoir où je porterais mes pas... courant,

gesticulant, parlant haut comme un homme en délire !...

Eh ! quoi, me disais-je, c'était donc là cette douleur qui devait la conduire au tombeau ! c'est là cette constance que tant de fois elle m'avait jurée... ses larmes, son désespoir, rien n'était vrai... et moi, pauvre insensé qui résistai si longtemps aux conseils les plus sages, convaincu que j'étais de son amour... moi qui, tout à l'heure encore, étais sur le point de tout abandonner, tout compromettre, études, projets, avenir... pour m'attacher de nouveau à ses pas, pour ne plus la quitter !... femme légère et parjure !...

En exhalant ainsi les puériles fureurs de ma vanité blessée, j'arrivai, j'ignore comment, au jardin botanique où j'aurais sans doute brisé plus d'une plante, si je n'eusse été arraché à cet accès de démence par un gros rire de Derworth, mon maître de guitare : *Qu'afez-fou tonc, foulez-fou tout apimer dans le jardin?*

La figure débonnaire et facétieuse de mon bon Allemand avait quelque chose de si plaisant, que mes idées en prirent bientôt un autre cours ; je saisis son bras, et, pendant plus d'une heure, je lui débitai tant de plaisanteries, d'épigrammes sur les femmes, que le pauvre homme, qui m'écoutait la bouche béante, se demandait sans doute si je n'avais pas perdu l'esprit. Je ne l'ai point quitté de toute la soirée, tant j'avais peur d'être faible... Je voulais me distraire, éloigner

de moi tout souvenir de cette femme que je pouvais revoir, qui n'était qu'à dix minutes de moi ! Ce brave Derworth ne se doute pas du service qu'il m'a rendu !...

Le matin, après une nuit sans sommeil, prenant, comme dit Sancho, mon courage à deux mains, j'ai chassé comme un mauvais rêve la vision de la veille, et, pour plus de sûreté, j'ai sagement décidé de ne pas aller pendant quelques jours du côté du lac, car l'hôtel qu'elle habite est sur la rive. Voilà l'histoire de cette malencontreuse rencontre où j'ai été plus heureux que sage, je le confesse dans toute l'humilité de mon âme.

Pendant trois mortelles journées, j'ai lu, écrit et fait de la musique, sans oser sortir de ma chambre, tant je craignais, il m'en coûte de vous l'avouer, tant je craignais de rencontrer cette femme dont les yeux noirs, dont les regards de feu m'ont fasciné si longtemps.

Pauvres faibles humains que nous sommes ! pour regretter, pour tenter de nouveau de posséder un bien que nous avons rejeté, il suffit qu'on nous le ravisse... Mais peut-être, après tout, suis-je dans l'erreur, peut-être n'est-ce qu'un propos de valet ?... pourquoi ne pas m'en assurer ?... Telle fut la folle pensée qui me vint encore en tête, après de si longues réflexions. Vite, Mikély, en campagne; Mikély le factotum de la pension de madame de Mole. — Cours t'informer si une jeune dame, arrivée de Paris il y a trois jours, se

trouve encore à Secheron? Son domestique est un mulâtre.

— Oui, monsieur, j'y cours.

Et il partit de toute la rapidité de ses deux longues jambes torses. Je comptais les minutes; mais la course était longue, et plus d'une heure s'écoula avant que mon messager fût de retour.

— Cette dame, me dit-il tout haletant et d'un air désappointé, elle est...

— Eh bien?

— Elle est partie.

— Que Dieu en soit loué, mon brave!

A ces paroles, je vis que l'instinct de mon émissaire était en défaut... Ah!... ah!... c'est drôle, répétait-il...

— Elle est partie, repris-je... bon voyage!

— Si j'avais su que monsieur ne s'en inquiéterait pas plus que cela, je n'aurais pas tant couru.

— Tiens, voilà pour ta peine, mon pauvre Mikély.

— Oh! non, monsieur, ce sera pour ma mère.

— Eh bien, soit pour ta mère; prends encore cela, car tu m'as apporté une bonne nouvelle, et je suis tranquille maintenant.

Mikély me regardait et souriait... Je sortis enfin de ma prison, et après avoir couru tout le jour par la ville et dans la campagne, je m'endormis le soir d'un paisible sommeil pour ne plus songer, à mon réveil, qu'au bonheur que j'avais eu d'échapper aux filets de mon

impérieuse créole. Mes yeux n'étaient pas encore entièrement ouverts que Mikély entrait dans ma chambre, mais si doucement qu'à peine pouvais-je entendre le bruit de ses pas.

— Monsieur est-il remis ? me dit-il avec précaution.

— Remis, de quoi ?... je ne suis pas malade.

— Malade, non, mais monsieur n'était pas bien ces jours passés... et il mettait un doigt sur son front pour mieux m'indiquer le siége de la maladie.

— C'est donc à dire, monsieur Mikély, que la tête, à votre avis, était tant soit peu dérangée ?

— Je ne dis pas, mais monsieur me semblait si *folâtre* que je croyais... je croyais...

Et Mikély, au lieu d'achever sa phrase, se prit à sourire d'un air à la fois si compatissant et si malicieux, que je rougis d'abord, pour rire ensuite du meilleur cœur possible de l'excellente leçon que venait de me donner l'honnête créature dont les naïvetés piquantes me font chaque jour passer de si gais moments.

Ce Mikély est long, mince, droit depuis la tête jusqu'à la ceinture, tortu depuis la ceinture jusqu'aux pieds ; mais cette courbure de jambes est honorable, car Mikély a été soldat, grenadier, et c'est un boulet qui a dépareillé la moitié de sa personne ; son père est, dit-on, de haute race ; sa pauvre mère séduite, abandonnée, mit au monde ce fils qu'elle eut grande peine à élever, tant elle était misérable... mais l'enfant était bon et simple, et, quand l'âge fut venu, il s'engagea

pour la soulager; longtemps il guerroya, n'attrapant que des coups et des blessures, puis il s'en revint tout éclopé retrouver sa vieille mère qui le soigna, le guérit, et, depuis lors, ils vécurent ensemble, s'aimant, confondant leur misère, et, loin de se plaindre jamais, remerciant Dieu de leur envoyer le pain qui suffit au jour...

Cet épisode, mon cher maître, n'avait d'abord été écrit que sur le journal où je me suis promis de raconter fidèlement le bien et le mal de chacun de mes jours; mais j'ai voulu que vous connussiez à quel faible fil tiennent les belles résolutions de votre élève... Lisez donc le récit de sa triste aventure et grondez-le paternellement, afin qu'il apprenne de vous que nul n'est plus près de faillir que celui qui répète avec assurance à chaque instant du jour : Je suis sûr d'être prudent et sage, parce que j'en ai la ferme volonté.

CHAPITRE XI.

FRAGMENTS DU JOURNAL.

Crise parlementaire en France. — L'éléphant échappé. — Buonarotti, l'exilé. — Son portrait et son caractère.

---

3 juin.

La crise parlementaire est à son comble... Pourquoi mon sang bouillonne-t-il ainsi? pourquoi suis-je possédé du désir de partir pour Paris? C'est que j'aime mon pays, c'est que je deviens patriote par la tête, comme je l'étais par le cœur, et que de cette bataille parlementaire, je le sens, je le devine, dépend le sort de ma génération. La lutte est vigoureusement engagée, la discussion de la chambre est palpitante d'intérêt, tout y est dramatique, tout y est solennel! Le terrain est défendu pied à pied par les membres de l'opposi-

tion... leurs discours sont pleins de raison, de patriotisme et de dignité; c'est un beau spectacle, une grande leçon pour la France, une leçon qui ne doit pas être perdue.

5 juin.

Ma sœur exige ma promesse de ne point quitter Genève en ce moment... Pressentant l'irrésistible tentation à laquelle je suis en proie d'arriver au plus vite au grand foyer des événements, elle prend l'avance, et me supplie, au nom de ma famille, de ne pas sortir de ma retraite, de ne pas les livrer tous aux inquiétudes que ferait naître ma témérité si j'étais à Paris... J'obéirai! mais qu'il m'en coûte!

Quelqu'inapérçu, quelque peu important que puisse être dans la foule un individu de bonne volonté, quelqu'infime que soit le poids qu'il ajoute à la résistance générale, il remplit cependant un devoir sacré envers son pays, quand il fait acte de présence au moment de ces grandes crises politiques, d'où peut dépendre le sort de la société. J'obéirai, je le répète; mais cette obéissance ne me rendra pas le calme... Loin de là! j'attendrai avec anxiété le dénoûment d'un drame dont les péripéties doivent faire battre le cœur de tout citoyen qui aime son pays, et qui a foi dans son avenir. La vie studieuse, en élargissant la sphère des idées, inspire à l'homme des sentiments plus grands, plus

nobles et plus généreux; l'individualité disparaît... On plane sur le monde de toute la hauteur d'une intelligence émancipée et d'un cœur que les intrigues et les corruptions n'ont pas encore flétri.

7 juin.

Malgré la vigoureuse défense de la gauche, la loi du double vote a passé. Paris est dans l'agitation; les députés de l'opposition sont accueillis par des acclamations; les cris de : Vive la charte! sont opposés aux cris de : Vive le roi !... La population commence à s'agiter, l'émeute est menaçante... Que va-t-il en résulter, grand Dieu!... et je suis ici enchaîné par ma promesse !

17 juin.

Les journaux sont remplis des relations des troubles de Paris... Des citoyens paisibles chargés par des cuirassiers, des femmes, des enfants, sabrés, renversés... Ah ! j'en frémis d'horreur et d'indignation!... Ce qu'il me faut de courage et d'efforts pour rester ici, nul ne pourrait le comprendre !

18 juin.

L'orage s'apaise, le gouvernement triomphe, et ce

drame politique qui tenait en émoi l'Europe entière, aura été terminé par le procès et l'exécution de Louvel... de ce misérable à qui tout bon Français doit souhaiter une éternité de peines pour le mal qu'il a fait à notre pays et à la cause constitutionnelle.

20 juin.

La tête encore remplie des rassemblements, des charges de cavalerie, des cris du peuple, je crus un instant, ce matin, en entendant une rumeur extraordinaire dans la ville, que les pacifiques Génevois s'étaient ameutés contre leur paternel gouvernement; je me lève à la hâte, je descends, je cours, guidé par la clameur... et je trouve toute une population en fermentation, toute une garnison sous les armes pour guerroyer contre un éléphant furieux qui avait parcouru la ville en brisant fenêtres et boutiques, et qui s'était finalement laissé claquemurer dans une enceinte attenante à la caserne et aux remparts.

Le noble animal, ainsi resserré, déchargea d'abord sa colère sur des affûts de canon qui se trouvaient là; il les enlaçait de sa trompe, les secouait, les jetait au loin, puis les quittait pour prendre et lancer, un à un, les nombreux boulets entassés auprès des affûts; sa force, sa beauté, le fracas qu'il faisait autour de lui, la crainte qu'il inspirait, le désespoir de celle à laquelle il appartenait, l'agitation des groupes, l'at-

tente qui se peignait sur toutes les figures, pendant que les pesants projectiles retentissaient sur les murs et sur les toits, la retraite souvent précipitée des spectateurs les plus rapprochés, lorsque les pas de l'éléphant se faisaient entendre près de la muraille où les artilleurs avaient percé un trou pour pointer leur canon, tout donnait à cette scène un je ne sais quoi d'étrange et d'attrayant qui captivait l'attention et l'intérêt.

La pauvre maîtresse de l'éléphant l'appelait, tout en larmes, d'une voix douce et caressante, et lui donnait en vain les noms les plus tendres.

— Ce sera le second que je perdrai depuis six mois, disait-elle au syndic de la garde, car je le vois, il faudra finir par le tuer comme celui de Venise... il ne s'apaisera pas !

— Rien ne presse, madame, répondit avec bonté le magistrat; il est en sûreté, vous le voyez, il ne peut plus nuire à personne.

— Ah ! monsieur, il brisera tout, il nous ruinera... il faut le tuer, il faut le tuer...

Puis, se repentant tout à coup de sa détermination, elle collait sa figure à l'ouverture pratiquée dans la muraille et appelait de nouveau son favori, son pauvre petit dont la rage semblait croître à chaque minute.

Enfin, après bien des hésitations et des tentatives, on braqua le canon qui fut tiré au moment même où l'éléphant s'était tout à fait rapproché de l'ouverture ;

le boulet, en lui traversant la tête, l'étendit roide mort, à la grande joie de tous les assistants. Pour moi, en contemplant de près ce monstrueux cadavre que j'avais vu la veille encore plein de vie et d'intelligence, je plaignis le sort du noble animal qu'on avait enlevé à ses vastes forêts, à son brûlant soleil, pour l'exposer dans une étroite cage aux rigueurs de notre climat d'Europe, et aux importunités des curieux.

5 juillet.

Il est à Genève un vieillard qui, depuis longtemps, excite ma curiosité ; dès les premiers moments que je le rencontrai, sa tournure, sa mise, sa démarche, me frappèrent : un chapeau à larges bords couvre sa blanche chevelure; son front est large et bombé, ses yeux, surmontés de sourcils touffus, sont vifs et brillent souvent au milieu des larges verres de ses lunettes de fer; sa figure caractérisée lui donne un aspect vénérable, et quoique sa tête soit inclinée sur sa poitrine, et que ses épaules soient voûtées, on voit à son cou nerveux, à sa charpente osseuse, que la vigueur et la force furent un jour l'apanage de cet homme que les traverses de la vie doivent avoir plus usé que l'âge.

Été comme hiver, il porte le même habit, le même gilet à la Robespierre, les mêmes culottes noires que ne joignent pas tout à fait ses demi-bottes à l'écuyère;

costume assez étrange par lui-même, et qui suffirait seul pour le faire remarquer, si quelque chose de fier et d'original ne vous forçait à jeter les yeux sur ce sexagénaire qui vous croise à chaque instant dans les rues étroites de Genève, un livre de musique sous le bras, en passant près de vous d'un air grave, préoccupé et mystérieux.

—C'est *Buonarotti*, avait répondu madame Pappon à ma première demande : Buonarotti le républicain, le descendant direct de Michel-Ange, qui donne ici des leçons de chant et d'italien pour gagner sa vie. Ce qu'il a fait, ajouta-t-elle, et ce qu'il était avant son arrivée à Genève, d'autres vous en instruiront mieux que moi sans doute ; mais ce que je puis vous assurer, c'est que, mettant à part l'exagération de ses principes politiques, il est peu d'hommes, malgré son air sombre et bourru, qui aient un cœur aussi généreux et aussi charitable que le sien..

Ce peu de mots ne firent qu'augmenter le désir que j'avais de lier connaissance avec ce singulier personnage dont le nom, les manières et l'existence aventureuse parlaient si fortement à mon imagination ; j'eus donc le soin, pour y parvenir, d'aborder le vieux conventionnel Forestier, chaque fois que j'apercevais Buonarotti près de lui, à la promenade ; mais ce dernier ne s'y arrêtait que peu de minutes, et, quelqu'avance que je lui fisse, jamais il ne m'avait adressé une de ses rares paroles. Piqué, formalisé même de

ce dédaigneux silence que j'attribuais plus encore à l'orgueil qu'à la bizarrerie, je résolus de ne plus faire aucune attention à lui.

Un soir, pourtant, où nous nous trouvions ensemble dans le cabinet de lecture du libraire Paschoud, il tourna vers moi des regards satisfaits en m'entendant parler avec feu des événements de Naples ; puis, me tendant la main, il me dit :

— C'est bien, jeune homme !...

Dès lors il devint plus communicatif, et m'ayant rencontré quelques jours après, il m'arrêta pour m'annoncer que la révolution de Naples était accomplie. Sa figure, toujours si sombre, était radieuse ; sa tête s'était redressée, et dans ses yeux brillait une superbe joie lorsqu'il s'écria :

— *Italia mia! Italia mia!...* l'heure de ton affranchissement serait-elle donc enfin sonnée ?

L'enthousiasme de Buonarotti pour la cause de l'Italie m'a gagné le cœur ; depuis ce moment, je m'intéresse davantage aux destinées de ce beau pays, j'en étudie la langue avec un nouveau zèle, et pour que mes progrès deviennent plus rapides, j'ai pris pour maître d'italien le descendant de Michel-Ange. C'est demain que nous commencerons nos leçons.

CHAPITRE XII.

LETTRE A MA SOEUR.

La jeune veuve et l'éducation génevoise. — Vertus des femmes de Genève.

Genève, 20 août.

Commences-tu, enfin, à aimer cette vie d'étude et de méditation, si peu compatible avec ton caractère et tes habitudes passées? me demandes-tu, ma sœur, dans ta dernière lettre. A tout autre que toi, je répondrais par un oui triomphant; mais, avec une sœur, l'amour-propre doit se taire et la vérité seule peut se faire entendre.

Quelque profonde que soit ma conviction, qu'il n'est pour moi d'autre voie de salut que celle que j'ai embrassée, quelqu'immuable que soit ma résolution

d'y persister avec courage, il m'arrive souvent encore de trouver de l'aridité dans mes occupations, de la monotonie et même de l'ennui dans mon existence nouvelle... Alors le moindre incident suffit pour me distraire, alors je redeviens ce jeune désœuvré d'autrefois dont l'esprit était ouvert aux vaines pensées et le cœur aux dangereux désirs !... Qu'une occasion de retomber dans l'ancienne ornière, qu'une tentation se présente dans un de ces jours mauvais où l'âme est en proie aux langueurs et aux regrets, et le philosophe en herbe, si fier de ses premiers pas dans la route du bien, si sûr de lui la veille, se laissera séduire et agira tout aussi étourdiment qu'au temps de ses folles oisivetés !... Ce fut et ce sera l'histoire de beaucoup de gens ; c'est la mienne aujourd'hui : en voici l'irrécusable preuve.

Madame de Mole, mon hôtesse, dont la bruyante pension offre trop de sujets de distractions pour que la prudence me permette d'y rester, reçoit chaque jour, dans son salon, des femmes jeunes et aimables, plus attrayantes pour un étudiant, il faut en convenir, que tous les livres du monde.

Parmi ces femmes, il en est une qui semblait à mes yeux plus jolie et, par conséquent, plus aimable que les autres ; elle est brune, grande, svelte, élégante ; ses yeux sont noirs, ses cils longs et soyeux, son regard tendre ; ses dents, qu'un fin sourire laisse entrevoir, sont blanches et belles ; enfin elle est char-

mante!... et, de plus, elle est veuve!... Le moyen, après cela, de ne pas la trouver ravissante, de ne pas le lui dire, de ne pas chercher à ce qu'elle en fût touchée?

Elle m'écoutait, semblait flattée de mes attentions, ne refusait aucune occasion de se trouver avec moi... j'avais même la présomption de croire qu'elle les recherchait. Des parties de campagne furent faites par notre société, et j'étais dans le même char que la jolie veuve, lui donnant le bras quand nous étions arrivés au but de la promenade... De jour en jour, le langage devenait plus expressif et le cœur plus épris, les causeries plus fréquentes et plus animées... J'allais, j'agissais, j'espérais comme à Paris!... Malheureusement j'étais à Genève; je ne m'en aperçus que trop vite.

Un soir, où l'on attendait la charmante femme, elle ne vint pas... j'en fus triste, contrarié. Le lendemain elle ne parut pas davantage; on la disait indisposée, malade... j'étais sur des épines! Aller à sa porte s'informer de sa santé, n'eût été, à Paris, que la chose la plus naturelle; mais à Genève! autant eût-il valu chercher à s'introduire dans le *Sanctus sanctorum* de Salomon.

Un troisième jour s'écoula encore sans que ma jolie Génevoise daignât se montrer dans notre salon... Ah! pour le coup, je n'y tins plus... je pris la plume, j'écrivis; et jugeant que la lettre était bien, qu'elle

peignait merveilleusement l'agitation de mon âme, je l'envoyai sur-le-champ par le simple mais discret Mikély, dont j'attendais le retour en comptant toutes les minutes. A peine ses pas résonnaient-ils sur l'escalier que je m'y élançai :

— M'apportes-tu la réponse ? lui criai-je avant qu'il fût près de moi.

— Oui, monsieur, répondit-il mystérieusement en se plaçant par habitude au port d'arme, une main à son bonnet, et me présentant, de l'autre, le billet qu'il avait délicatement tiré de sa poche.

Mon cœur palpitait de joie et d'impatience !... Mais Dieu puissant ! quels furent mon désappointement et ma stupeur quand je vis, dès les premiers mots, que cette réponse si attendue, si désirée, était écrite par une tante !... très-digne femme à laquelle l'infortuné Mikély, dans son ingénuité, avait remis mon amoureuse missive !... Elle m'y témoignait, en termes durs et secs, tout son étonnement, toute son indignation d'une semblable démarche, qu'un Français seul, ajoutait-elle, pouvait jamais se permettre. Elle disait avoir remarqué, ainsi que sa famille, les soins que j'adressais à sa nièce, mais qu'elle avait été convaincue que ces attentions n'avaient qu'un but honorable, ainsi que doit agir tout homme qui a des mœurs et qui se respecte ; que jamais elle n'aurait eu la pensée qu'on pût être assez hardi, assez corrompu de cœur pour compromettre une pauvre jeune femme, trop vertueuse,

trop candide pour soupçonner le mal !... qu'elle s'étonnait surtout que mon séjour à Genève depuis plusieurs mois n'eût pas suffi pour me donner une juste idée de la vertu des Génevoises et changer mes habitudes parisiennes... Enfin elle m'accablait.

Qui eut la tête basse et resta confondu? Tu le devines ! C'était le renard pris au piége. Je fus tellement étourdi de la mésaventure que je restai pendant tout un grand jour enfermé chez moi, tempêtant, fulminant d'abord contre la pruderie génevoise, pour revenir ensuite à des idées plus saines et reconnaître, en mettant toute fausse honte de côté, que la candeur et l'innocence ont quelquefois, en apparence et dans leur naïveté, autant d'abandon et d'inconséquence que la plus fine coquetterie.

Tout pénétré de la leçon, je me promis d'avoir à l'avenir plus de retenue, plus de prudence, et surtout de ne pas me méprendre sur le maintien et les manières des femmes de ce pays. Tu vois, ma sœur, que le pauvre étudiant est loin encore d'avoir revêtu la robe de sagesse pour ne la plus quitter... C'est qu'hélas ! il n'est pas aussi facile à l'homme de changer ses habitudes qu'au serpent de changer sa peau !

Puisque nous sommes sur le chapitre des femmes, parlons de leurs usages dans cette ville où les mœurs et les coutumes participent également de l'Angleterre et de l'Allemagne. L'éducation des demoiselles diffère essentiellement de celle qu'on leur donne en France.

Elles jouissent de plus de liberté, et sont moins assujetties à cette réserve qu'on fait observer strictement aux jeunes filles, avant leur mariage, non-seulement à Paris, mais plus encore dans nos villes de province. Aussi n'ai-je pas été peu surpris, dès les premiers temps de mon arrivée à Genève, de rencontrer seules, à la promenade et dans la ville, des jeunes personnes appartenant aux meilleures familles; mon étonnement s'accrut encore en apprenant qu'elles avaient leurs réunions à part où leurs parents n'assistent jamais, et dans lesquelles sont exclusivement admis les jeunes gens du même âge qu'elles : c'est ce que l'on appelle ici sociétés du dimanche.

J'exprimai d'abord, quoi qu'on pût me dire, des doutes et même des craintes sur les dangers de ces réunions privées de la surveillance d'un père ou d'une mère; mais j'ai dû me convaincre bientôt qu'il ne naissait aucun inconvénient de cette intimité qui pourrait être si dangereuse ailleurs : il me semble même, au contraire, que les jeunes filles, en apprenant ainsi à connaître leurs jeunes contemporains, en vivant familièrement avec eux, acquièrent plus de sagacité, plus d'expérience dans le choix de leurs maris, et qu'elles n'en sont ensuite que meilleures épouses et meilleures mères de famille. Les bons ménages, il faut le dire, sont ici bien moins rares qu'en France.

Dès qu'un jeune homme semble rechercher l'une des demoiselles de sa société, dès qu'il lui parle plus

souvent qu'à toute autre, il en résulte une sorte de fiançailles tacites qui prend chaque jour plus de consistance, et que ni l'un ni l'autre ne peut rompre sans un motif grave, ou sans encourir la réprobation générale. La fréquence des relations, la liberté qui s'y établit, deviennent ainsi des garanties pour l'avenir, parce que chacun sait ce qu'il fait, ce qu'il épouse en contractant, après des années d'épreuves et d'intimité, un mariage où la fortune est rarement comptée pour quelque chose.

Ce ne sont pas là les seuls avantages qui résultent, pour la morale et le bien public, de ces sociétés du dimanche, véritables agrégations de familles, où la mutuelle surveillance et la constante émulation exercent, dans toutes les circonstances de la vie, une influence si salutaire sur la conduite et les succès de ceux qui en font partie; car tel enfant qui n'aurait été qu'un homme ordinaire devient un homme supérieur, grâce aux exemples et aux encouragements de ses fidèles compagnons, tandis que tel autre qui aurait pu commettre les plus graves erreurs se contient et s'amende, dans la crainte de perdre leur estime et d'être exclu d'une société sur laquelle se fondent toutes les espérances et toutes les joies de son avenir.

Pour revenir à ma veuve, qui a donné lieu à cette digression, à ma veuve, dis-je, dont le mari mourut très-peu de jours après celui de ses noces, elle a conservé ses allures de jeune fille, et c'est là ce qui m'a

trompé... Je la traitais en veuve de Paris ; passe-moi, pour cette fois encore, ce langage peu séant, et elle n'était, malgré son mariage, qu'une enfant sans art et sans malice, agissant avec moi comme avec l'un des jeunes gens de son âge et de sa société du dimanche ; elle me jugeait favorablement, tandis que je la jugeais mal... A elle donc l'éloge, à moi le blâme, et félicitations au pays...

Cette lettre est déjà si longue que je devrais peut-être la terminer ici, en promettant de cœur de ne plus me laisser prendre aux piéges de mon amour-propre ; mais il est mieux, je pense, que je te fasse participer dès aujourd'hui à toutes mes observations sur les Génevoises, dans la crainte qu'une circonstance imprévue, venant à détourner mon esprit de cet intéressant sujet, ne me fasse oublier le résultat de mes observations.

Je ne te parlerai ni de leur beauté ni de leur tournure : je t'ai déjà dit, je crois, qu'elles n'ont de ce côté rien de bien remarquable, et les mois qui se sont écoulés depuis que je m'exprimais ainsi n'ont apporté aucune modification à cette opinion ; comme alors, elles me semblent généralement dépourvues de ce goût, de cette élégance de mise et de manières qui donnent tant de charmes à nos femmes de France. Ce n'est donc ni dans une assemblée d'apparat, ni au bal, ni même à la promenade, qu'il faut voir les Génevoises pour les juger et les apprécier à leur juste valeur ; car on se tromperait certainement en s'en tenant à ce jugement

des yeux. C'est là le sort de la plupart des voyageurs, et c'eût été sans doute aussi le mien, si je ne fusse resté que quelques semaines à Genève; mais, en y prolongeant mon séjour, j'ai dû revenir sur cette défavorable prévention, et me convaincre que les formes sont peu de chose lorsque le fond est aussi essentiellement bon.

Dès que vous êtes parvenu, en effet, si ce n'est à vous lier intimement avec les dames de ce pays, ce qui est fort difficile pour un étranger, mais du moins à vous entretenir familièrement avec elles dans les salons particuliers, vous oubliez bientôt la prétention au bel esprit et la sensiblerie de langage dont on les accuse, avec raison peut-être, pour ne plus remarquer que la sûreté de leurs principes et la solidité de leur instruction. Il est peu, ou plutôt il n'est point, à Genève, de femmes de la société avec lesquelles vous ne puissiez mettre la conversation sur la religion, l'histoire, la littérature française et étrangère, sans rester frappé de la variété de leurs connaissances et de la justesse de leurs observations.

Toujours graves, toujours sensées dans leurs causeries, elles plaisent moins sans doute que nos spirituelles Parisiennes, mais elles intéressent davantage; et il est bien rare, quand on s'est entretenu avec elles, qu'on ne se sente pas disposé à tout faire pour devenir meilleur ou plus instruit.

C'est assurément à cette salutaire influence qu'il faut attribuer, je le répète, la supériorité morale et intel-

lectuelle du peuple génevois ; car les femmes sont ici plus capables que partout ailleurs de donner à leurs enfants cette éducation première de laquelle dépend presque toujours l'heureux développement des facultés de l'esprit et des qualités du cœur : mères tendres et éclairées, épouses chastes et fidèles, amies dévouées, elles répandent autour d'elles ce parfum de sagesse et de légitimes affections qui pénètre les âmes et les porte irrésistiblement à aimer ce qui est vrai, ce qui est juste, ce qui est bon !... N'est-ce pas plus qu'il n'en faut pour racheter, aux yeux de l'homme sage, ce qui leur manque en imagination et en grâces ?

Heureux donc celui qui peut être appelé comme moi à se régénérer à pareille école ! Ne me répondras-tu pas, ma sœur, par un *amen* plein de consolations et d'espérances ? et ne diras-tu pas aussi qu'il est heureux, bien heureux pour Genève, que la révolution française, en faisant perdre à ses riches familles la plus grande partie de leurs capitaux, les ait ainsi forcément arrachées à des habitudes d'opulence et de luxe dont la fatale influence avait eu pour résultat un relâchement presque général dans les mœurs, pour les ramener, par l'ordre et l'économie, à cette vie simple et patriarcale, sans laquelle il ne saurait y avoir ni stabilité dans la chose publique, ni félicité intérieure ?

CHAPITRE XIII.

FRAGMENTS DE JOURNAL.

Les carbonari. — Ferney. — Naissance du duc de Bordeaux.

---

5 septembre.

D'où vient donc l'irrésistible empire que ce Buonarotti exerce sur mon cœur et sur mon imagination? D'où vient que je le regarde, que je l'écoute avec un profond respect, et que la joie inonde mon âme quand il me dit dans son bel idiome florentin : *Tu sei un bravo giovine*, tu es un brave jeune homme?

C'est qu'il y a quelque chose d'imposant et de digne dans ce vieillard qui lutte avec tant de courage contre les vicissitudes de sa destinée! C'est qu'une volonté immuable et énergique, un désintéressement à toute

épreuve, un constant sacrifice au succès d'une cause et au triomphe d'une opinion, nous frappent d'étonnement, excitent notre admiration, quand celui qui nous en donne le merveilleux exemple est arrivé à cet âge où le besoin du repos et l'amour de la vie sont les seuls ressorts qui jouent encore dans le cœur de l'homme.

Et puis, je l'avouerai, le fier et rude langage du descendant de Michel-Ange, ses brèves sentences si pleines de portée, ses étranges révélations, tantôt claires et précises comme s'il était acteur dans les événements actuels, tantôt mystérieuses comme les oracles de la sibylle, font une telle impression sur mon esprit, que je le considère souvent comme une puissance occulte dont les ténébreuses ramifications s'étendent et agissent sur une partie de l'Europe. Hier encore, il s'est interrompu au milieu de notre leçon d'italien pour me dire que la révolution de Naples, qu'on croit être le résultat d'une insurrection militaire, n'est que l'œuvre des sociétés secrètes et le fruit des efforts des carbonari... Ah! *figliuol mio*, ajouta-t-il, un jour viendra où je pourrai peut-être soulever à tes yeux un coin du voile qui couvre les patriotiques travaux des amis de la liberté!...

Je tressaillis alors, et, croyant qu'il allait enfin s'ouvrir à moi, je lui demandai quelles étaient ces sociétés secrètes dont l'influence paraissait si puissante... Mais il reprit notre leçon après quelques ré-

ponses évasives, et me quitta bientôt en me laissant plus que jamais livré aux conjectures et aux tourments d'une incessante curiosité... Ah ! Buonarotti, Buonarotti ! mon sommeil ne sera pas tranquille aussi longtemps qne je n'aurai pas pénétré les mystères de ton existence.

10 septembre.

Je me suis laissé entraîner à Ferney : mon premier coup d'œil a été pour la chapelle que Voltaire a fait construire, et sur le frontispice de laquelle il avait inscrit ces mots : *Deo erexit Voltaire !* J'ai souri de pitié en songeant que le même homme qui faisait graver cette présomptueuse et ridicule dédicace sur la pierre de son mesquin édifice, avait travaillé toute sa vie, et dans chacun de ses ouvrages, à détruire la religion de ses pères et toute croyance en Dieu.

Nous entrâmes d'abord dans un jardin fort peu étendu, assez mal tenu, et encore plus mal dessiné : des allées droites, de hautes charmilles qui vous masquent la vue du lac et des montagnes, quelques grands arbres et deux ou trois petits boulingrins, tel est le triste parc de Ferney où tant de gens, dans le siècle dernier, tenaient à honneur d'avoir vu, d'avoir entretenu le roi des lettres, ce monsieur de Voltaire qu'on venait admirer de tous les coins de l'Europe. Je ne sais si je m'abuse, mais il me semble qu'un homme qui aurait eu autre chose que de l'esprit, quelque transcendant

qu'il fût, ne se serait point ainsi volontairement privé des beautés sublimes que la nature offre ici à nos regards, et qu'il aurait disposé son terrain de manière à jouir de la vue du lac et des Alpes; mais, pour rechercher de semblables jouissances, il faut ce qu'il manquait à l'auteur de *Candide*... une sensibilité vraie, une imagination pure, et un cœur religieux!...

Le tour du parc et des allées fut fait en quelques minutes; de là nous pénétrâmes dans le château de médiocre apparence, et dans l'étroit appartement du fameux poëte... J'y restai froid! aucun regret ne s'éleva en mon âme, et rien ne me fit dire que j'aurais été heureux d'assister à quelques-uns de ces entretiens si petillants d'esprit dans lesquels se complaisait tant l'ami du grand Frédéric. Je regardai sans aucun intérêt les meubles dont il s'était servi, le lit où il avait dormi; et, lorsque le concierge m'offrit de couper un petit morceau du rideau que les Anglais ont déjà si plaisamment écourté, je le remerciai : ce n'est pas là le saint dont je voudrais avoir des reliques.

Jamais je n'ai sympathisé avec cet homme dont la vaniteuse philanthropie n'est à mes yeux qu'une vertu de théâtre; tout en admirant sa prodigieuse fécondité, son génie universel, jamais aucun de ses écrits ne m'a fait battre le cœur et ne m'a forcé de m'écrier dans un noble enthousiasme : Que d'années d'existence ne donnerais-je pas pour avoir fait un semblable chef-d'œuvre!... — C'est qu'il n'y a, selon moi, de véri-

table gloire littéraire, de gloire qu'on doive réellement ambitionner, que celle qui repose sur la grandeur des idées, jointe à la moralité de l'œuvre.

Nous quittâmes donc Ferney sans qu'aucun de nous eût éprouvé la moindre émotion, le moindre besoin de se recueillir pour rendre hommage au plus productif des écrivains, en s'identifiant par souvenir, soit à sa vie, soit à quelques-uns de ses ouvrages.

Le lendemain, tout plein encore des réflexions profondes que m'avait suggérées ma visite au château de Voltaire, et fatigué de la gaieté bruyante que j'entendais autour de moi, je pris un livre pour m'y soustraire et je fus m'asseoir à l'embranchement du Rhône et de l'Arve, en face de ces rochers qui semblent avoir été fendus par la foudre pour donner passage aux flots impétueux du fleuve. Là, je regardai longtemps en silence ces rivières qui coulent depuis la création, ces roches aussi vieilles que la terre ; et la durée des œuvres de Dieu, dont j'avais sous les yeux une si imposante image, se plaça dans mon esprit à côté de la caducité des ouvrages des hommes !... Alors j'ouvris mon livre, c'étaient *les Ruines* de Volney, et, à l'abri d'un saule qui me garantissait des rayons du soleil, je relus ces pages éloquentes où la pensée, en planant sur la chute des empires et les débris des cités, s'élève à des considérations tellement sublimes, que l'âme, un instant contristée par l'idée accablante de la fragilité des choses d'ici-bas, reprend bientôt l'essor et puise, dans la

12.

grandeur même des images, la conviction de sa divine essence et de son immortalité!... Oui! l'homme est grand par son intelligence, plus grand que ces monts sourcilleux dont les cimes neigeuses bordent l'horizon en étage jusqu'au sommet du Mont-Blanc... Oui, il est grand, et seulement grand, lorsqu'il emploie les hautes facultés qui lui sont départies par le ciel à servir ses semblables et la société, et qu'il peut prendre pour devise, dans son désir de célébrité, ces mots de la préface de Volney : « Quand le songe de la vie sera terminé, à quoi auront servi ses agitations, si elles ne laissent les traces de l'utilité ? »

Mais peut-on assez déplorer, mon Dieu! qu'après nous avoir peint, sous des traits si saillants et si odieux, les horribles abus de l'intolérance et du fanatisme; qu'après avoir ainsi démasqué les fourbes et les imposteurs qui, de tous temps, ont élevé le monstrueux édifice de leur théocratique puissance sur la crédulité et la superstition de l'espèce humaine, Volney n'ait rien réédifié, et qu'il nous laisse incertains et pleurant sur les ruines des croyances et des cultes comme il pleurait lui-même sur les ruines des nations!... Abattre, toujours abattre! c'est là le lot des hommes; d'en haut seulement vient la reconstruction!

2 octobre.

La duchesse de Berry est accouchée d'un fils... les

partisans des Bourbons sont au comble de leurs vœux, ils exultent et rendent grâces au ciel de la naissance de l'enfant du miracle qu'ils appellent Dieudonné. Je conçois leurs espérances et leur ivresse, mais cette ivresse les perdra... Dieu a parlé pour nous, disent-ils; notre cause est sa cause, et ce rejeton inespéré de l'antique race de nos rois est un don, un gage de sa protection... Dès ce moment donc, plus de concessions aux principes subversifs de la révolution... plus d'institutions constitutionnelles, plus de charte... que le trône et l'autel soient enfin relevés comme autrefois, dans toute leur puissance et leur splendeur... guerre aux innovations et retour au passé, tel est notre but, telle est notre devise.

Que de vicissitudes, que de secousses, hélas! une telle réaction ne prépare-t-elle pas à la France! Car plus je pense, et plus je reste convaincu que les ressources légales, telles que les élections, la tribune et la presse, sont insuffisantes désormais pour défendre nos libertés: c'est à la force qu'on va en appeler... c'est au terrible jeu des révolutions qu'il faut encore remettre les destinées de ma patrie!... Préparons-nous donc et veillons.

CHAPITRE XIV.

LETTRE A M. G., PROFESSEUR.

Madame Metton. — La chambre d'étudiant. — Satisfaction intérieure.

---

25 octobre.

Qui veut la fin veut les moyens, est un adage aussi vieux que sage, et c'était pour m'y conformer, mon très-cher maître, que je ne cessais de me répéter, depuis des jours et des semaines, qu'il me serait impossible de me livrer jamais entièrement et avec fruit à la vie studieuse, tant que je resterais exposé aux distractions de tous genres dont abondent en général les *boarding-house*, pensions génevoises, et plus encore celle de madame de Mole ; mais j'ajournais sans cesse, suivant ma louable coutume,... jusqu'à ce qu'enfin

étourdi du tapage et des éclats de gaieté qui retentissaient autour de moi, j'ai pris mon grand courage pour donner congé à mon aimable hôtesse, et me suis mis ensuite en quête d'un logement, chose difficile à Genève où tout est occupé depuis le grenier jusqu'à la cave.

Une seule chambre, simplement meublée, formait toute mon ambition; et pourtant une journée, puis une autre, avaient été vainement employées à trouver ce modeste gîte; j'en désespérais même, lorsque mon cher Mikély me dit en confidence qu'il connaissait une brave femme, une dame Metton, qui me céderait volontiers l'une de ses chambres.

Aussitôt dit, aussitôt fait; nous nous rendîmes à sa boutique, car madame Metton vend des gâteaux, du sucre d'orge, des allumettes, etc.

A notre arrivée elle se leva, tout enchantée, toute prévenante, remerciant Mikély, me saluant, et disant :

— Monsieur ne trouvera peut-être pas l'appartement digne de lui ? Il est propre, mais l'escalier est bien obscur, et pour quelqu'un qui, comme monsieur...

Madame Metton, tout en m'adressant ces mots, rajustait tantôt son tablier, tantôt sa coiffure, et appelait d'une voix aiguë M. Metton son mari :

— Reste à la boutique, lui dit-elle, pendant que je vais montrer mon logement au monsieur.

Nous grimpâmes à sa suite un escalier tortueux et

noir… une porte s'ouvrit au premier, puis une seconde, et nous entrâmes dans une pièce des plus sombres, malgré ses trois fenêtres à petits carreaux.

— Miséricorde ! m'écriai-je, mais c'est une prison que cette chambre, on n'y voit rien en plein midi.

— Pardon, monsieur, c'est que le temps est couvert, reprit madame Metton ; le jour y est superbe.

Et, tout en parlant ainsi, la bonne femme tirait et retirait les rideaux de serge verte qui ornent les fenêtres et font pendant et vis-à-vis à un énorme lit à baldaquin qui se trouve dans une alcôve et ne ressemble pas mal à un catafalque.

— Voyez plutôt, monsieur, maintenant que les rideaux sont tirés… et puis ce n'est que le premier moment, les yeux s'y font. Pour le lit, je puis assurer à monsieur qu'il n'y en a pas un meilleur dans tout Genève.

En une minute, madame Metton me fit voir et toucher matelas, traversins, couvertures.

— N'est-ce pas, Mikély ?

Et le cher Mikély sourit d'un air d'assentiment

— Un fameux lit ! répéta-t-il, un fameux lit !

On aurait dit qu'il y avait couché pendant dix ans.

— La cheminée est-elle bonne ?

— Si elle est bonne, monsieur? divine Providence !… un méchant fagot y fait plus de profit que des bûches dans bien d'autres ; mais que monsieur prenne donc la peine de s'asseoir dans ces fauteuils, et

il verra !... C'est qu'ils sortent d'une bonne maison ! ma pauvre maîtresse me les a donnés quand je me suis mariée.

Je ne m'étonnai plus dès lors du langage à la troisième personne de madame Metton.

— Monsieur s'y trouve bien à son aise, n'est-ce pas ?

— A merveille, lui dis-je.

Madame Metton battit des mains.

— Les chaises, les deux tables, tout cela est propre et bon ; si monsieur le veut, j'aurai soin de son ménage, je ferai son déjeuner ; je le soignerai s'il vient à être indisposé.

Que ne voulait-elle pas faire pour moi la brave dame ? Enfin elle m'en dit tapt et me parut d'une si bonne pâte, que je me décidai à faire accord avec elle pour l'énorme somme de vingt-cinq francs par mois.

— Voyez, ami, quelle économie pour mon budget !

Les choses ainsi convenues, je fixai le jour pour faire mon déménagement, aidé du fidèle Mikély qui continuera près de moi *son service de valet de chambre.*

Le lendemain, en effet, je fis mes adieux à madame de Mole et à mon maître de guitare, le bon Derworth, la meilleure nature d'homme que Dieu ait jamais créé... Le pauvre diable ne pouvait se consoler de mon éloignement.

— *Foyez*, me disait-il quelques instants avant mon départ, *le soleil il est si peau, la bersbective si chôli! il n'y a pas un aussi pon logement dans tout Chenève, fous tevriez rester*...

Puis il me prenait les mains avec les yeux pleins de larmes.

Jamais, je crois, cette chambre ne m'avait paru aussi charmante, la vue aussi étendue, l'horizon aussi magnifique!... Il me fallut de la raison, de la force même, pour résister aux prières du bon Allemand et à mes propres regrets... Je partis néanmoins d'un air ferme; mais hélas! à peine fus-je arrivé dans mon nouveau gîte que le contraste avec celui que je quittais m'oppressa le cœur!

Au lieu de la lumière éclatante que je venais de laisser, je n'avais plus qu'un crépuscule... Au lieu d'un vaste horizon, à huit pas de mes fenêtres une maison noire, haute de cinq étages, dans une rue étroite où jamais les rayons du soleil ne peuvent pénétrer... plus d'arbres, plus de ciel, plus d'air pur!... Rien pour reposer doucement mes yeux fatigués par le travail.

Vainement madame Metton cherchait-elle à m'égayer, toutes mes pensées était sombres, et mes yeux erraient tristement sur mon obscure cellule, que la bonne femme avait ornée de fleurs.

— Ah! que cela me fait de mal, de voir monsieur ainsi, s'écria-t-elle en s'essuyant les yeux... Moi qui me réjouissais tant de le voir si bien installé!

Et elle me montrait du doigt les draps de lit blancs comme neige, les flambeaux tout luisants, la glace bien polie, les meubles brillants de propreté, et les pots de fleurs qui embellissaient mes croisées.

— Je serai fort bien ici, dis-je alors à ma pauvre hôtesse en lui serrant affectueusement la main ; je suis sensible à vos attentions ; allons, bannissons la mélancolie.

— Oui, c'est ça, c'est ça, bannissons la mélancolie, répéta l'excellente femme en me baisant les mains ; Metton, Metton, viens donc saluer monsieur.

A cette impérative injonction, M. Metton quitta son atelier de menuiserie, et vint me donner la bienvenue en tournant son bonnet entre ses doigts. Il y avait sur la physionomie du pacifique mari un tel air de soumission et de déférence, que je ne pus m'empêcher de sourire et de reconnaître avec Mikély, que madame Metton portait dans son ménage les insignes du pouvoir conjugal. Après que la maîtresse dame eut fait ratifier par autant de signes de tête, et de *oui, femme, oui*, toutes ses promesses et toutes ses joies de m'avoir pour locataire, les époux s'en furent, et mes idées prirent bientôt un autre cours.

En songeant à la solitude parfaite dans laquelle j'allais vivre désormais, je me disais que j'aurais moins de distractions, et que, ma bête domptée et bridée, pour me servir de l'ingénieuse expression de M. de Maistre, laisserait enfin mon âme libre et maîtresse

d'elle-même ; ma résolution me paraissait alors sage et méritoire ; je m'en applaudissais, et mon humeur en redevint riante, car j'étais content de moi.

Depuis lors, mon cher maître, je suis calme, je suis heureux ; j'envisage l'avenir avec espoir, avec assurance même, et nul ne serait plus parfaitement content que je ne le suis, si je n'étais éloigné de toutes mes affections, et si les destinées de la France n'étaient malheureusement pas si exposées à des phases prochaines de bouleversement et de révolutions.

P. S. Mon nouveau genre de vie me permettant de faire de très-notables économies sur mon très-modique budget, j'ai pris pour maître de chant Buonarotti Michel-Ange, qui déjà m'enseignait l'italien. Je le vois donc chaque jour et à mon grand avantage, car c'est un homme bien rare que Michel-Angelo Buonarotti ; rien ne lui est étranger : sciences, histoire, littérature, tout cela vient à flots dans ses discours, quand on peut l'arracher à son idée fixe, la république de 93 ;... et l'on se demande, en l'écoutant parler ainsi avec éloquence, si c'est bien le même vieillard qu'on voit, pendant des heures et des journées entières, sauvage et taciturne comme le plus rustre des ignorants.

Mais pour connaître Buonarotti dans tout son beau, toute sa puissance, il faut le mettre sur l'inépuisable chapitre des rois absolus et de la souveraineté du peuple : alors sa tête se redresse, ses yeux s'enflam-

ment, et tout son être électrisé semble, comme le coursier du Cantique de Job, s'animer, se grandir, et se repaître de catastrophes et de combats. Les souverains assemblés à Troppau, me disait-il hier d'un air prophétique, sont consternés des événements d'Espagne, de Portugal et de Naples, et ce n'est là, *per Dio!* que les premiers fleurons de la glorieuse couronne des révolutions que l'avenir leur réserve... Ils veulent, les insensés, réprimer l'élan des nations vers l'indépendance et les libertés ; mais leurs efforts seront vains, car l'esprit humain est en marche et il n'y a sur terre aucune puissance capable de lui dire ce que Dieu dit à l'Océan : « Ce sont là tes limites, tu n'iras pas plus loin. » Que la Sainte-Alliance lance donc ses décrets contre les peuples qui ont secoué le joug de l'absolutisme, qu'elle arme contre eux ses innombrables bataillons, je ne saurais m'en alarmer, parce que j'ai trop de foi dans l'avenir du monde pour craindre que les répressions et les triomphes éphémères des rois puissent comprimer ou anéantir à jamais le grand œuvre de la civilisation.

Quant à nous, fidèles champions de la cause sacrée de l'indépendance, nous devons, *figliuol mio*, nous armer de patience, de volonté ferme et de courage pour réagir incessamment contre l'oppression impie des maîtres de la terre... c'est là notre tâche, et ce doit être notre plus saint devoir,... comme notre cri de ralliement doit être aussi : Guerre, guerre éternelle,

guerre à mort contre les *orgueilleux oints du Seigneur* !

Ce langage exalté, fanatique même, pourra vous effrayer peut-être, mon cher maître ; mais il suffit de penser à tous les sacrifices que Buonarotti n'a cessé de faire à sa cause pour expliquer l'exagération de ses principes. Quant à moi, bien que je sois loin de partager ses idées ultra-républicaines, je l'estime, car il a préféré gagner son pain en donnant des leçons de musique plutôt que de renoncer à son indépendance en acceptant les offres brillantes de Napoléon ;... et c'est bien quelque chose, au temps où nous vivons, qu'une pareille constance jointe à tant de désintéressement.

CHAPITRE XV.

AU MÊME.

Le salon de madame Pictet. — Son dévouement et son malheur.

—

15 novembre.

Vous savez, mon cher maître, qu'il y a presque toujours dans chaque ville importante un ou plusieurs salons privilégiés, où les hommes supérieurs et les femmes de distinction se réunissent sous la douce influence d'une aimable maîtresse de maison. Le premier soin de l'étranger désireux de s'instruire et de contracter des relations utiles et agréables, doit donc être de chercher à se faire introduire dans ces heureux sanctuaires du goût et de l'intelligence. C'est aussi ce que je me suis empressé de faire ici, où plus qu'ailleurs

abondent les gens de mérite et les illustrations de tout genre.

Grâce à l'obligeance d'un officier français, j'ai été tout d'abord présenté et gracieusement accueilli chez madame *Pictet Menet*, jeune veuve aussi aimable qu'intéressante, qui réunit chaque mardi dans son salon l'élite de la société génevoise : c'est là que j'ai appris à connaître des hommes tels que *Dumont*, traducteur et collaborateur de Bentham, *Auguste Pictet*, célèbre professeur de physique, *de Candolle*, premier botaniste de l'Europe, *de La Rive*, fameux chimiste, *Butigny*, médecin, sans parler des *Bonstetten* et des *Rossi*, qui tous deux font honneur à leur patrie adoptive. C'est là que je vois aussi et que j'écoute avec un intérêt toujours croissant une cousine de madame de Staël, madame *Necker Saussure*, à laquelle il ne manque qu'un peu plus d'ambition pour acquérir peut-être autant de gloire que l'immortelle auteur de *Corinne*.

Si vous joignez à tous ces noms illustres celui de *Sismondi* qui n'est pas à Genève en ce moment, vous aurez, mon ami, une belle couronne de célébrités pour une ville de vingt-cinq mille âmes. Elle est si riche, cette couronne, qu'il faut remonter aux temps de la réforme et suivre le développement moral et intellectuel qui en fut la suite, pour s'expliquer comment un aussi petit peuple a pu, depuis un siècle, donner le jour à tant de sommités scientifiques et littéraires. En

se trouvant au milieu des successeurs et des émules des *J.-J. Rousseau, Tronchin, Delormes, Hubert, Saussure*, etc., on pardonne aisément aux Génevois d'être si fiers de leur patrie, et l'on est disposé à sourire avec plus d'indulgence à leurs manières doctorales et aux épithètes louangeuses dont se qualifient mutuellement les savants, et jusqu'aux simples citoyens de la cité de Calvin.

Quant à votre élève, mon docte maître, il est bien petit, sans doute, à côté de ces géants du savoir, mais il sent au moins, en se mêlant modestement à leurs profonds entretiens, qu'il n'est sur terre aucune supériorité, aucune grandeur plus désirable que celle de l'esprit. C'est un pas important sur la route du perfectionnement et du mérite... Le temps et la persévérance feront le reste, je l'espère.

Si la société des hommes éminents est d'un avantage inappréciable pour les progrès intellectuels d'un jeune étudiant, celle des femmes vertueuses et spirituelles l'est beaucoup plus encore pour l'épuration de son cœur; car il apprend, au milieu d'elles, que le premier bien, comme le premier bonheur, est le contentement intérieur que donne la conscience des heureux que l'on fait et des maux que l'on soulage ! Nulle association chrétienne ne saurait présenter, je puis le dire, de plus nombreux et de plus touchants exemples de philanthropie et de charité, que les amies et les compagnes de madame Pictet Menet, qui se consacrent à

l'envi, sous sa direction, à des œuvres de bienfaisance. Que d'infortunes sont chaque jour adoucies par elles! que de malheureux détenus sont arrachés par leurs soins et leurs exhortations aux dangers et aux vices de la prison! que de jeunes enfants ne sauvent-elles pas de la misère et de la corruption dans ces hospices d'orphelins qu'elles ont fondés à leurs frais et qu'elles dirigent avec une sagesse toute maternelle!... Ah! que la charité est belle et convaincante, mon Dieu! quand celles qui nous en donnent de si angéliques preuves, unissent à l'attrait de la beauté la supériorité de l'esprit!

Mais, parmi toutes ces consolatrices des affligés, celle qui m'intéresse le plus, est certainement la jeuue et gracieuse veuve dont les vêtements de deuil sont là pour annoncer qu'une grande douleur a pesé et pèse encore sur son âme! Sa modestie, sa bienveillance, sa mélancolique bonté si doucement empreinte sur sa physionomie, vous attirent, vous touchent et vous portent à désirer de connaître les événements de sa vie pour s'associer à ses tristesses comme elle s'identifie elle-même aux peines des infortunés!

Fiancée en 1812, je crois, à M. Pictet Menet, son cousin, alors major des dragons de la garde, elle devait l'épouser aussitôt qu'il y aurait quelque interruption à la guerre, quelque repos après tant de fatigues et d'alarmes. Mais la campagne de Leipzig, bientôt suivie de celle de France, retarda leur union,

et, malheureusement pour le cœur tendre et dévoué de mademoiselle P******, les combats se succédaient coup sur coup pour cette garde impériale qui, presque seule alors, soutenait l'invasion étrangère.

Nos mères et nos sœurs n'ont, hélas! que trop connu cette terrible attente, cette anxiété mortelle qui serrait tous les cœurs, alors que chaque nouvelle bataille était l'annonce de tant de deuils nouveaux! Mademoiselle P****** tremblait à chacun des bulletins qui arrivaient du théâtre de la guerre... Plus son cousin se distinguait, plus ses appréhensions devenaient vives et poignantes, plus elle frémissait d'apprendre qu'il avait succombé : ces craintes ne furent que trop tôt justifiées!...

Des jours et des semaines s'écoulèrent sans qu'elle reçût aucune nouvelle, et l'on apprit enfin que le major Pictet, mortellement blessé, avait été transporté à Langres. Alors, sans balancer un instant, mademoiselle P****** partit pour aller rejoindre son fiancé, celui auquel sa vie était consacrée... Quelles angoisses pendant ce cruel voyage! Arriverait-elle assez à temps encore pour recevoir ses derniers soupirs?... Dieu ne lui avait pas réservé cette horrible douleur; elle retrouva son cousin, s'installa près de lui, le veilla, le soigna; grâce à de si tendres soins, il revint à la vie, et près d'elle, après de longs jours de souffrance, faible encore, mais sauvé, il regagna lentement sa patrie, que les événements venaient de déta-

cher de la France, et dont on avait fait un canton suisse.

Ils se marièrent alors !... Ce dut être une touchante union que celle où l'on voyait le fiancé, faible encore de ses blessures, s'appuyant sur la bien-aimée de son cœur, sur celle dont les soins dévoués l'avaient rappelé du tombeau ! Ils s'aimaient tant ! disait-on ; ils devaient être désormais si heureux !... mais l'inexorable mort n'avait pas abandonné sa proie... le major était pâle, il souffrait, il languissait malgré l'amour de sa pauvre jeune femme et ses empressements. Attaqué dans les organes de la vie par de profondes blessures, chaque jour on le voyait dépérir, et celle qui avait adressé à Dieu de si ferventes actions de grâces, n'eut bientôt plus à lui demander que le courage et la résignation... Son mari mourut dans ses bras, regretté de tous, pleuré par ses amis inconsolables !

L'infortunée jeune femme, que sa douleur conduisit aux portes du tombeau, eût peut-être été moins à plaindre s'il fût resté sur le champ de bataille ! Ne l'avait-elle pas perdu deux fois ?... Mais elle ne l'aurait pas sauvé ! s'écrierait un cœur de femme ; elle n'eût point été à lui devant Dieu et devant les hommes ; et ce cri du cœur serait plus vrai, plus senti que mon égoïste réflexion !

Depuis cette irréparable perte, la vie est close pour madame Pictet, et les seules fleurs qu'elle puisse y cueillir désormais sont celles de la bienfaisance. Par-

fois, en écoutant tout ce que l'on raconte de ses évangéliques vertus, je me surprends au cœur un immense désir d'avoir quelques années de plus pour pouvoir aspirer à sa main : puis je me dis, pour calmer mes regrets, qu'une créature si noble et si éprouvée ne doit plus appartenir qu'à Dieu !...

Mon maître, mon bon maître, le contact fréquent d'une société d'élite, telle que celle de madame Pictet Menet, est d'un heureux augure pour votre pauvre enfant prodigue qui a tant de fois rougi des plaisirs insensés qu'il recherchait si avidement dans les futiles salons de Paris.

CHAPITRE XVI.

LETTRE A MA SOEUR.

Le bal. — Morand le maître de danse. — Madame Récamier et madame de Staël à Coppet.

Genève, 15 décembre.

Je m'étais bien promis de n'accepter aucune invitation, de n'aller à aucune soirée, à aucun bal; c'était beau et sage, n'est-ce pas?... Mais le moyen de s'entendre dire, sans en être séduit : Venez donc à la fête que M. B*** donne à la Redoute; elle sera charmante et vous y verrez réunie, dans de fort beaux salons, toute la société génevoise et étrangère. Le moyen, dis-je, de ne pas céder au désir de contempler en même temps et d'un seul coup d'œil toutes les beautés de la ville? ayant surtout la certitude que mes études du lendemain ne pouvaient en souffrir, vu l'or-

donnance municipale qui interdit, après minuit, les divertissements et la danse dans les maisons particulières comme dans les établissements publics.

J'avais d'abord souri de ce rigorisme puritain, je m'étais même égayé, à l'exemple de tant d'autres étrangers sur ces *sauteries-cendrillons* finissant juste à l'heure où les bals de Paris commencent à s'animer; mais il m'a suffi de quelques instants d'entretien avec un homme sage du pays, pour comprendre qu'il était prudent, indispensable pour le bien de tous et de chacun, de prescrire le terme de ces réunions qui se renouvellent chaque jour depuis le mois d'octobre jusqu'au mois de mai.

S'il en était autrement, me disait-il, nos femmes et nos filles n'y résisteraient pas; leur santé serait bientôt altérée par les veilles; les devoirs de famille, les soins du ménage, les études en souffriraient, et ces réunions amicales, aussi simples que peu coûteuses, ne tarderaient pas à devenir de fastueuses assemblées où l'amour-propre et les passions se donneraient carrière, au grand préjudice de la morale publique et de la fortune des pères et des maris: d'ailleurs, en nous réunissant de meilleure heure qu'on ne le fait à Paris, nous restons le même temps ensemble et nous y gagnons de nous lever le lendemain matin la tête plus saine et l'esprit plus dispos au travail et aux affaires. Tout cela était trop judicieux pour que je n'y donnasse pas mon assentiment, reconnaissant, avec mon respectable Géne-

vois, qu'il faut toujours user d'une grande circonspection avant de blâmer et de critiquer les lois et les usages d'un peuple grave et sensé.

Pour arriver, et il en est temps, au grand bal de la Redoute, où je figurai non sans quelque succès, voyez la vanité ! — je dois te dire, pour être franc, qu'il fut loin de répondre à tout ce qu'on m'avait annoncé de superbe et de pompeux. Soit que les salons fussent mal éclairés, ou que les dames laissassent à désirer par la fraîcheur et l'élégance de leurs toilettes, tout me parut terne et froid, comme une assemblée du Marais... La musique et les quadrilles n'étaient pas de nature à donner vie et gaieté à cette silencieuse fête, car les Génevoises manquent d'abandon et de cette grâce sans laquelle la danse n'est plus qu'un monotone balancement. Aussi, le bal resta-t-il roide et compassé, malgré les comiques efforts d'un petit maître de danse, ordonnateur des quadrilles, qui s'épuisait vainement pour donner de l'entrain à ses nombreuses écolières. A minuit les violons se turent, chacun se retira, et je rentrai chez moi, me disant que les dames de Genève ne brillaient pas, il est vrai, par la beauté, ni par les arts d'agrément, mais qu'elles avaient, ce qui vaut mieux sans doute, les qualités du cœur et les douces vertus dont l'heureuse influence fait le bonheur de chaque jour et de toute la vie.

Tel n'était pas l'avis du petit maître de danse que je rencontrai le lendemain au café Pappon.

— Ah ! monsieur, s'écria-t-il en m'abordant, comme si nous eussions été de vieilles connaissances, que vous avez dû souffrir hier à la Redoute, vous dont un seul pas pourrait suffire pour faire reconnaître la belle école des Vestris et des Baupré, mes anciens compagnons à l'Opéra ! Figurez-vous donc, monsieur, quelles sont les tribulations d'un artiste dans un pays comme celui-ci et avec de semblables élèves ! Que de fatigues inutiles ! Depuis trente ans que j'y végète, je serais mort cent fois d'ennui et de découragement, si je n'avais eu, de temps à autre, le bonheur de danser avec quelques-unes de vos belles compatriotes, et surtout avec une femme dont le souvenir vivra toujours dans ma mémoire... une femme qui réunissait en elle la grâce, la légèreté, la souplesse et l'aplomb... enfin la Terpsichore des salons du bon ton, avec madame Récamier, monsieur !...

En prononçant ce nom, le petit homme se grandissait d'un pied.

— Vous la connaissez, sans doute, cette femme admirable ? ajouta-t-il d'un air triomphant.

— Qui n'a pas entendu parler de la belle madame Récamier, lui répondis-je, qui n'a pas admiré ses portraits si séduisants ?

— Eh bien, monsieur, j'ai eu l'honneur de danser la gavotte avec elle... C'était là qu'il fallait la voir !... et qui plus est, monsieur, c'est que cette gavotte fut dansée à Coppet, sous les yeux de madame de Staël

dont j'avais le bonheur d'être le voisin... Elle y était alors, cette délicieuse madame Récamier, belle et blanche comme un ange des cieux, car elle s'est, dit-on, vouée au blanc, l'aimable femme...

Un jour donc que j'avais l'insigne honneur de me trouver au château de Coppet, madame de Staël, qui se mourait d'envie de voir danser cette gavotte dans laquelle madame Récamier était ravissante, me pria... quel excès de bonté!... me pria, moi Morand, de lui servir de cavalier... Ah! monsieur, quelle adorable créature! quel abandon, que de laisser aller, que de décence dans chacun de ses mouvements et dans ses pas si gracieux!... C'était à en perdre la tête! Aussi me surpassai-je; Vestris lui-même n'aurait pas mieux dansé que je ne le fis!... Madame de Staël ravie embrassa, dans son transport, sa charmante amie, et s'écria: Bravo, Morand!

Un bravo de madame de Staël, monsieur!... cela valait pour moi une salve d'applaudissements de toute la salle de l'Opéra... Ah! ce fut un beau jour, le plus beau de ma vie peut-être!... un véritable antidote contre les fastidieuses et ingrates leçons que je suis condamné à donner dans ce pays, où les jointures des hommes et des femmes ne semblent pas faites pour plier. Je m'en plaignais souvent à madame de Staël en me promenant avec elle dans son parc de Coppet. Vous viendrez m'y voir, monsieur; je vous ferai visiter le château, où j'ai mes entrées; vous verrez le salon dans

lequel j'ai dansé la gavotte avec l'incomparable madame Récamier ; puis, je vous conduirai dans cet endroit du parc où le célèbre auteur de *Corinne* me disait : Ami Morand, c'est par le goût des arts qu'on perfectionne la civilisation : ne perdez donc pas courage ! donnez aux Génevoises la grâce du corps ; je me charge, moi, de l'imagination... C'est une rude tâche ; mais la danse et la poésie réunies ont quelquefois accompli de plus grands miracles.

Je l'entends encore, cette admirable femme, qui eût réuni toutes les perfections, si elle avait su danser comme madame Récamier ; mais elle laissait à désirer pour les formes... N'importe... c'était un incomparable génie ! Quand vous viendrez à Coppet, nous en parlerons, mon cher monsieur, nous en parlerons, et si vous voulez, même, nous danserons ensemble, cela me rafraîchira les pas.

Ces derniers mots étaient à peine prononcés, qu'il était déjà loin, courant et sautillant comme un zéphyr de l'Opéra, tant le souvenir de sa fameuse gavotte l'avait électrisé.

CHAPITRE XVII.

LETTRE A M. G., PROFESSEUR.

La réforme et le catholicisme. — Buonarotti. — Une fièvre ardente.

Genève, 25 janvier 1821.

En voyant l'estime et l'admiration toujours croissantes que je vous exprime sur l'instruction, les bonnes mœurs, la philanthropie et l'esprit de patriotisme des Génevois, vous craignez, mon cher maître, que je n'en attribue exclusivement la cause à la religion réformée, et que je me laisse enfin séduire par les arguments captieux de quelque habile pasteur protestant; pour prévenir une si grande erreur, vous me priez instamment d'éviter toute dissertation théologique qui ne saurait être qu'intempestive, en raison de mon peu

de savoir en matières religieuses, et vous me recommandez surtout de me défier de la facilité de mon caractère à adopter les opinions de ceux que je préfère et que je crois devoir admirer.

Rassurez-vous, ami bien cher... quel que soit l'enthousiasme que j'éprouve pour tout ce qui me paraît bon et vertueux, il ne saurait pourtant me faire oublier qu'on ne change pas de religion comme on change de modes, et je ne suis pas homme, pour parler comme notre Montaigne, à troquer mon vin vieux pour du vin nouveau, sans l'avoir préalablement goûté et regoûté.

J'avoue que le protestantisme a des attraits pour moi, parce qu'il n'admet d'autre autorité que celle de la raison, tandis que l'Église catholique, en nous imposant ses dogmes et son culte, nous fait courber la tête, fermer les yeux, et nous dit : Croyez... Je ne nierai pas non plus que j'ai du penchant pour la religion réformée, parce qu'elle semble s'allier mieux avec les libertés et le bonheur des peuples ; témoin ceux qui l'ont embrassée, et dont les institutions et les mœurs sont généralement bien autrement libérales, bien autrement pures que celles des nations catholiques ; mais il ne s'ensuit pas de là que cette préférence, qui est loin d'être encore une conviction raisonnée, me fasse reconnaître et accepter la foi protestante comme seule vraie et seule soutenable, par le fait qu'il en est résulté au seizième siècle des redressements d'abus et

une sorte de régénération sociale. Non, il n'en est pas ainsi, et quelque peu versé que l'on soit dans l'histoire moderne, quelque superficiellement qu'on ait examiné les questions religieuses qui s'y rattachent, il est facile de se convaincre que les développements intellectuels et les améliorations morales ont eu d'autres causes que les modifications introduites par les réformateurs du catholicisme.

Si l'esprit d'examen qui fut la conséquence des protestations de Luther contre le scandale des indulgences et les excès du clergé ne s'était pas étendu du spirituel au temporel, si les partisans de cette réforme n'avaient pas attaqué les droits divins des rois et le pouvoir des princes après avoir contesté et rejeté l'infaillibilité du pape et la suprématie de l'Église, il est bien certain que l'influence du protestantisme n'aurait été que de courte durée ; mais la double lutte que les adhérents de la religion nouvelle eurent si longtemps à soutenir contre les puissants de la terre et la cour de Rome, en les tenant continuellement en haleine, les força, pour leur salut, à travailler incessamment à la circoncision du cœur comme à l'émancipation des esprits.

Que serait, en effet, devenue la république de Genève si la réforme s'y fût établie sans de rudes combats, et si elle n'avait pas eu à conquérir et à défendre son indépendance, d'abord contre les évêques, puis contre les ducs de Savoie? N'est-il pas probable que les mœurs au lieu de s'amender, auraient continué à être

aussi relâchées que par le passé, et que l'ignorance, cette plaie des peuples engourdis dans le repos et la sécurité, aurait régné longtemps encore parmi les fils de Calvin? Mais il leur fallait être sans cesse sur la brèche, soit pour faire triompher leur profession de foi dans les arènes théologiques, soit pour repousser les agressions réitérées de leurs anciens maîtres; de là, leurs profondes études, de là, les vertus civiques et les constants sacrifices pour sauver leur chère patrie, de là enfin, la supériorité de lumières et l'influence universelle qui ont mérité à Genève, si peu importante par sa population, le titre de métropole du protestantisme.

Ces observations, bien imparfaites sans doute, pourront vous prouver cependant, mon cher maître, que je sais faire la part des circonstances quand il s'agit d'apprécier le bien moral résultant de la réforme : si nous ajoutons à ces considérations celles bien plus significatives encore des changements successifs adoptés dans les articles de foi du calvinisme depuis sa fondation, nous pourrons en conclure ensemble qu'on *peut et doit douter* de l'immuable vérité d'une croyance soumise dès son origine à tant de variations, et grandie, propagée, sous des auspices et par des moyens purement humains.

N'êtes-vous pas alors complétement rassuré sur les dangers que mon catholicisme pourrait courir à Genève, et dois-je vous dire encore qu'il suffirait, pour me tenir en garde contre le protestantisme, de songer,

un instant, aux dissidences religieuses existant aujourd'hui même parmi les pasteurs calvinistes ; dissidences telles, que les uns maintiennent et les autres rejettent la divinité de Jésus-Christ, abandonnant ainsi la révélation pour tomber dans le simple déisme.

Maintenant, mon digne ami, je suis bien sûr que vous m'entendrez à l'avenir louer avec effusion les vertus vraiment chrétiennes des dames génevoises, sans appréhender de ma part l'apparence d'une abjuration. Du reste, il faut le dire, l'esprit du dix-huitième siècle, en passant sur Genève, a semé parmi les hommes le doute et l'incrédulité... On va encore au temple, on y écoute même avec recueillement les paroles de l'Évangile, mais la foi reste tiède, et ceux qui en sont animés se livrent trop au mysticisme et aux arguties de la controverse, pour convertir les cœurs — et le mien est du nombre — dont la religion et le culte consistent dans les bonnes œuvres.

FRAGMENTS DE JOURNAL.

20 février.

Ce matin, à l'occasion du congrès de Laybach et des affaires de Naples qui préoccupent tant les esprits, Buonarotti, qui sait tout, m'a donné à entendre qu'un

événement important, décisif même, viendrait dans peu de jours mettre le comble aux espérances des partisans de l'indépendance italienne. Quel peut être cet événement?... C'est inutilement que je l'ai supplié de me le faire connaître. — Quand donc cessera-t-il de me parler ainsi par énigmes?... Je crois en vérité qu'il me fait subir un noviciat avant de m'accorder sa confiance, car l'autre jour, entrant chez moi avant neuf heures, et me voyant manger de grand appétit un morceau de pain sec, il s'écria :

— C'est là ton déjeuner!... A merveille! ajouta-t-il en me prenant la main; c'est comme cela qu'on devient bon à quelque chose. Tu as quitté la riche table de ton père, tu te fais sobre, pauvre, studieux, sans besoins, tu es un homme!... Moi aussi, j'ai laissé jadis à Florence une existence large et brillante, quoique le grand-duc Léopold voulût me retenir, mais il fallait que je vécusse libre, et j'abandonnai tout, plutôt que de faiblir dans mes principes... Depuis ce moment je n'ai jamais varié; et l'aurais-je pu si j'eusse conservé des besoins?

Buonarotti se tut après ces mots, et me quitta pour aller donner ses leçons : il y a dans cet homme une admirable persévérance!

25 février.

Les Autrichiens marcheront-ils sur Naples? La con-

stitution des cortès triomphera-t-elle des attaques de la Sainte-Alliance et des dissensions intérieures? Voilà l'unique sujet de toutes les conversations, voilà ce qui nous agite, nous autres enfants du siècle qui voulons le succès des institutions nouvelles; voilà ce qui me tient dans l'anxiété, moi pauvre étudiant qui me suis pris d'une passion si vive pour le divin pays *dove il si, si parla.*

Ces Napolitains qui parlent si haut se battront-ils, ou lâcheront-ils pied, comme aux temps de Championnet et de Murat?...

Le général Chastel et ses amis prétendent qu'il en sera ainsi, tandis que le vieux conventionnel Forestier et ses fidèles soutiennent, au contraire, que l'amour de la liberté retrempera leur courage... Que Dieu le veuille!... mais j'y compte peu. En attendant, mes études sont interrompues. Quelques heures seulement sont employées à des lectures, et quelles lectures!... rien n'en reste : à chaque instant on frappe à ma porte, on entre, on tient conseil sur ces maudites affaires d'Italie : tantôt c'est Buonarotti avec d'autres patriotes de sa couleur, tantôt ce sont les officiers à demi-solde de Ferney et de la Savoie, venant chercher des nouvelles à Genève, et qui, n'ayant pas de domicile, s'établissent chez moi pour parler, fumer, politiquer... Il semble que le génie des révolutions ait soufflé l'agitation dans toutes les têtes. Plusieurs d'entre eux annoncent des mouvements en France; on les a, disent-ils, avertis

de se tenir prêts... Enfin chacun est dans l'attente. Peut-être ce sera-t-il *Mons parturiens mus,* la montagne accouchant d'une souris... Ce qui est certain, c'est que tout cela me tourmente, m'obsède parfois, quand à la fin du jour je n'ai rien fait, rien lu, rien appris.

8 mars.

Buonarotti est venu pour me donner ma leçon, mais je souffrais et je n'ai pu la prendre. — Les choses marchent, m'a-t-il dit, dans peu de jours tu sauras du nouveau... Puis il est sorti, sans vouloir ajouter un mot. Toutes ces réticences m'impatientent; ma tête est lourde, embarrassée. Soit l'effet du printemps ou par suite d'un travail trop assidu, je ne puis lire un quart d'heure, la promenade même m'est difficile : je veux écrire, et mes idées ne sont pas nettes... il faut me mettre au lit... Si j'allais être malade... seul, sans une main amie, et dans un pareil moment!... quand d'un jour à l'autre je puis être appelé à prendre part aux événements!...

9 mars.

La nuit a été mauvaise, j'avais la fièvre, j'ai fait appeler un médecin. Madame Metton, pauvre chère femme, me soigne avec un zèle touchant; j'ai rêvé, me dit-elle, de batailles, d'Italie, de Napolitains... —

J'ai voulu quitter mon lit, mais, je le sens, il faut céder au mal ! J'ai écrit à mes chers parents, et madame Metton, qui vient d'entrer, me gronde d'avoir écrit, d'écrire encore...

CHAPITRE XVIII.

LETTRE A MA SOEUR.

Révolutions de Naples et de Piémont.

Genève, 18 avril 1821.

Mes lettres ne te donnent pas toute sécurité, tu doutes encore, ma sœur, tu crains que je ne sois malade, que je ne vous cache à tous mon véritable état; tu veux, pour te rassurer, une longue causerie bien détaillée, bien sincère surtout... que ta volonté soit faite !

Le peu de lignes que je t'écrivis le 9 mars te disaient que j'étais au lit avec un peu de fièvre... il faut bien t'avouer maintenant qu'elle devint de jour en jour plus forte et plus inquiétante, si bien qu'un soir, en me réveillant d'un long assoupissement qui avait succédé à

l'agitation d'un violent accès, je crus, en entendant la jeune fille de madame Metton lire à son père, comme elle le fait chaque soir, quelques chapitres de l'Évangile, d'une voix douce et accentuée, je crus, dis-je, qu'on lisait pour moi les prières des agonisants... Ce ne fut que peu à peu que je parvins à distinguer les paroles et le sens de cette pieuse lecture... Jamais plus doux accents n'avaient flatté mon oreille... Elle lisait, cette candide enfant, le discours de Jésus à ses disciples, dans l'Évangile de saint Jean : *Aimez-vous les uns les autres, afin que le monde sache que vous venez de moi.*

J'écoutais !... Les saintes paroles pénétraient jusqu'à mon cœur ; j'étais ému !... Il me semblait que c'était la première fois que j'entendais ce divin langage et que la religion et l'Évangile m'étaient révélés !... J'appelai, je demandai que la jeune fille vînt près de mon lit achever sa lecture ; mais madame Metton, interposant son autorité de garde-malade, me renfonça dans mon lit en s'écriant : Le docteur n'a-t-il pas défendu que personne vînt parler à monsieur... Et, pour plus de sûreté, elle se planta à mon chevet jusqu'à ce que son mari et sa fille fussent endormis. Le mal allait alternativement par hausse et par baisse : j'écrivis à l'un ou à l'autre de vous quelques lignes par intervalles, puis la lettre partait au grand chagrin de mon hôtesse ; mais que devenait-elle, lorsque des importuns, des cœurs durs, comme elle les appelait, venaient savoir de mes

nouvelles, entraient malgré sa défense et ne cessaient de causer et de fatiguer son pauvre malade? C'est en vain que je l'assurais que j'étais mieux, que ces conversations me servaient de distractions; elle n'en croyait rien, l'excellente femme! Le général Chastel avec sa voix perçante, et Buonarotti avec son air sombre, lui étaient tous deux antipathiques : — De vrais bavards qui agitent ce cher monsieur, disait-elle en soupirant,... de vrais trouble-cervelle pour un pauvre fiévreux... Mais que viennent-ils faire ici? répétait-elle vingt fois le jour...

Ce que je ne lui ai pas dit, je vais te le confier à toi, ma sœur : — Naples et sa révolution, son parlement, son vieux roi, ses armées, le congrès, l'Autriche et ses troupes marchant contre les Napolitains, étaient et devaient être la pâture des esprits remuants, la toile sur laquelle brodaient les imaginations, le phare sur lequel se portaient tous les regards. Dans le succès de la révolution de Naples reposait, suivant nous, le destin de l'Italie,... que dis-je! celui des institutions libérales de toute l'Europe.

Ces conjectures étant admises, les moindres bruits, les nouvelles les plus hasardées servaient de texte à d'interminables commentaires... on attendait,... les uns debout et bien portants, moi gisant dans mon lit. — Buonarotti venait chaque jour pour me donner quelques mots d'espoir ou quelques démentis aux bruits sinistres qui commençaient à circuler sur les

désastres des Napolitains. Le 14 mars il entre, les joues colorées, les yeux brillants, exhalant la joie par tous les pores...

— La constitution des cortès a été proclamée le 12 à Turin, me dit-il; Victor-Emmanuel est détrôné, Carignan accepte la régence,... les troupes sont pleines d'enthousiasme; je te l'avais bien dit, les Autrichiens vont être pris entre deux feux.

Et déjà il me quittait.

— Un instant, lui dis-je en m'efforçant de me lever; qui vous a donné cette importante nouvelle? est-ce bien la vérité?

— La vérité? répéta-t-il avec chaleur,... crois-tu donc, jeune homme, que je sois d'âge et de nature à me laisser prendre à des on dit!... Cela est positif, crois-moi.

— Voilà, m'écriai-je, le meilleur de tous les fébrifuges qu'on pouvait m'administrer; je ne saurais rester sous mes couvertures.

— Mon Dieu! miséricorde! cria d'une voix lamentable madame Metton qui arrivait, une tasse de tisane à la main. Monsieur hors de son lit! y a-t-il de la raison? Laissez en paix ce bon jeune homme, dit-elle à Buonarotti, laissez-le guérir, vous voulez donc le tuer? — Cela disant, elle me fit remonter sur mon baldaquin, m'administra mon breuvage, et congédia du geste et de l'œil l'impassible Buonarotti.

La révolution du Piémont se confirma, et ma santé

se rétablit à vue d'œil. Dans la crainte d'encourir tes reproches, j'aurais bien grande envie de terminer là mon récit en ajoutant seulement que bientôt je fus sur pied, frais et dispos comme avant de tomber malade... Mais tu devineras que je te cache quelque chose. Il faut donc, ainsi que le dit le proverbe allemand : *Verser tout le vin et le verser pur*.

L'ancien ordre de choses était renversé en Piémont en même temps que la constitution des cortès y fut proclamée. Mais tout en détruisant, il fallait maintenir et consolider le nouveau système, qui, sans aucun doute, allait être combattu par la Sainte-Alliance, comme l'était celui de Naples. On avait donc besoin de baïonnettes et non pas de négociations... Rien d'étonnant alors que ceux qui portèrent l'épée sous l'empire pensassent à offrir aussitôt leurs services au gouvernement de Turin. On s'aboucha dès le 15 mars, on s'échauffa, on s'enthousiasma, on parla de départ immédiat, mais on convint pourtant, avant tout, qu'on enverrait demander au gouvernement du Piémont si les services seraient agréés, et à quelles conditions. Cette mesure sage fut rejetée par plusieurs, tandis que les plus expérimentés en faisaient une condition *sine quâ non*, ne pouvant, disaient-ils, risquer leur position militaire, leurs grades dans l'armée française, sans être certains préalablement du sort qui leur était réservé en Piémont.

Les événements ne tardèrent pas à justifier cette pru-

dence; de toutes parts on apprenait les revers des Napolitains, leur triste défense et le triomphe des Autrichiens; et ce n'était pas tout !... la discorde éclatait en Piémont, le parti royaliste, loin d'être vaincu, avait encore des troupes qui tenaient pour lui, et le prince de Carignan venait d'abandonner les rênes de l'État, tandis que le général Bubna s'avançait, disait-on, sur Navarre. On nous assurait, il est vrai, d'un autre côté, que l'armée piémontaise se recrutait, qu'elle était pleine d'enthousiasme !... on alla même jusqu'à nous affirmer que l'avant-garde piémontaise venait d'entrer à Milan, à la grande joie de ses habitants.

Mais à quoi servaient ces espérances contre la triste vérité... Bientôt tout fut connu et il ne nous resta plus que le regret de n'avoir pu tirer l'épée pour une si belle cause!...

Voilà, ma sœur, tout ce qui s'est passé et ce que j'ai senti : Indulgence pour moi ; ne me fais aucun de ces reproches de mère, qui m'iraient au cœur!... Pouvais-je entendre retentir le bruit des armes, l'appel d'un peuple qui se lève pour conquérir ses libertés, sans m'émouvoir et désirer de marcher dans ses rangs?... Non, c'était impossible ! Et puis, tu connais mon faible pour cette Italie que j'ai toujours aimée! Enfant, je lisais l'histoire de la vieille Rome, et je me passionnais pour ses fiers citoyens, ses soldats, ses héros ; plus tard, j'admirai les chefs-d'œuvre que nos armées avaient enlevés, et j'appelai sur la patrie

des Raphaël et des Michel-Ange la liberté et le bonheur ! Maintenant, que je la connais mieux, cette pauvre Italie, que je sais ce qu'elle a souffert, ce qu'elle est, ce qu'elle pourrait devenir si ses destinées étaient libres, je m'associe à son sort ! j'aurais voulu combattre pour elle, et je pleure sur ses malheurs !... heureux, si jamais je puis contribuer à son indépendance !

Aujourd'hui que tout est consommé, vous pouvez tous être en paix sur moi... Je retourne à mes livres, à mes chères études qui vont être reprises avec une nouvelle ardeur, car nulle trace n'est restée de ma dernière maladie.

CHAPITRE XIX.

FRAGMENTS DE JOURNAL.

Promenade sur la montagne. — Rencontre d'un proscrit piémontais. — Histoire de Giacomo C***.

Genève, 1er mai.

Jour de soleil, jour rare par sa chaleur : *glorious day*, comme disent les Anglais. Pour en jouir, j'ai quitté mon obscur réduit, j'ai marché sans but, à l'aventure, vers le Salève, ma montagne de prédilection ; j'avais besoin de l'air vif et pur qu'on respire à sa cime, je voulais un vaste horizon... Ma pensée franchissait les monts, je voyais l'Italie et ses plaines fertiles. Les immortelles campagnes de Napoléon, Lodi, Arcole, Marengo, passaient rapidement dans mon souvenir... Les promesses du général républicain, les grands mots

du premier consul et les décrets de l'empereur, tout se croisait dans mon esprit et je plaignais ce beau pays !... mais bien plus encore celui qui seul pouvait le replacer au rang des grandes nations et qui s'est privé, en ne le voulant pas, d'un de ses plus beaux titres de gloire.

Arrivé devant la maison du loyal Sismondi, je m'arrêtai comme pour rendre hommage à l'écrivain généreux dont la voix s'éleva toujours en faveur des opprimés contre leurs oppresseurs, à cet homme dont j'entendais vanter chaque jour la bienfaisance et les rares vertus... Alors, les pensées que m'avaient inspirées les hauts faits et les fautes du conquérant, cédèrent à celles plus douces, plus consolantes, que faisaient naître en mon esprit les utiles travaux de l'historien consciencieux ; de cet ami des peuples qui, remplissant sans bruit et sans ostentation, sa pacifique tâche, sa libérale mission, dote le monde des fruits de sa sagesse !

Après être resté pendant quelques minutes à la grille de son jardin dans l'espoir de l'apercevoir, je traversai rapidement le village de Chênes, et ne tardai pas à me trouver au pied de la montagne. J'y montai lentement, m'arrêtant souvent pour mieux jouir des accroissements successifs de l'horizon, et me sentant, à mesure que je gravissais les hauteurs, plus léger, plus intellectuel, meilleur ; tant la solitude et la grandeur de la nature nous dégagent des misères du monde !

Sans suivre aucun sentier battu, j'avançais toujours et j'approchais du sommet ; l'immense panorama que

j'y contemplerais devait être ma récompense... Déjà j'avais touché la cime, déjà mes regards plongeaient sur toutes les beautés, toutes les richesses que le Créateur des mondes étale dans ces lieux avec tant de magnificence, lorsqu'une voix douce, articulant quelques paroles françaises avec l'accent étranger, me tira de mon extase en me demandant quel était le chemin pour aller à Genève.

Je me retournai rapidement, et je vis devant moi un jeune homme venu jusque-là par l'autre versant de la montagne, beaucoup moins rapide que celui que je venais de gravir. Sa taille était moyenne et bien prise, et quoique sa mise fût grossière et peu soignée, comme celle d'un habitant des campagnes, il était cependant facile de reconnaître à l'élégance de sa tournure que ce n'était point là son costume habituel. Appuyé sur un bâton noueux, il semblait harassé de fatigue ; mais à peine lui eus-je dit que nous étions fort près de Genève et sur le territoire suisse, que la joie se peignit sur sa figure, et qu'il s'écria : *Dio sia benedetto !* Que Dieu soit béni !

— Monsieur est Piémontais ? ce me semble, repris-je alors.

Ces mots, prononcés en italien, causèrent d'abord une sorte d'effroi à mon pauvre étranger ; mais lorsque j'eus ajouté qu'il n'avait rien à craindre et que j'étais prêt à lui servir de guide pour aller à Genève, il me prit la main avec tous les signes de la confiance et de

la satisfaction, en s'écriant : *Ed io mi fido di lei.* Et moi, je me fie à vous.

— Venez, lui dis-je, en continuant de lui parler dans sa langue, nous entrerons ensemble à Genève, et nous éviterons ainsi toute demande et toute inspection ; mais, avant tout, n'avez-vous pas besoin de prendre un peu de repos ou quelque nourriture? car vous avez encore deux lieues jusqu'à la ville, et n'étant plus ici sur le territoire piémontais, nous pouvons nous arrêter sans nul inconvénient dans la cabane que vous voyez là-bas.

— Non, non, allons plus loin, me répondit-il aussitôt, nous serons bien mieux au bas de la montagne.

Nous descendîmes donc lestement, et bientôt j'eus le plaisir de voir mon jeune Italien bien restauré, bien reposé, prendre avec moi la route de la ville. Tout en cheminant, je lui appris que beaucoup de ses compatriotes étaient déjà passés par Genève, que quelques-uns dont je lui citai les noms s'y trouvaient encore, que la police les tolérait, surtout quand ils fixaient leur séjour dans les environs ; qu'il n'y avait donc nul danger d'extradition à redouter, mais qu'il était probable que les puissances, et surtout le Piémont, exigeraient bientôt que les réfugiés italiens s'éloignassent de la Suisse.

Jeunes tous deux, nous sentions de la sympathie l'un pour l'autre. Il était proscrit; moi, j'aimais sa cause, je parlais sa langue. Comment la confiance ne

se serait-elle pas bientôt établie entre nous ? Quel est l'exilé qui n'éprouverait une douce émotion, une consolation profonde, en entendant sortir des lèvres d'un inconnu l'idiome de sa chère patrie ?... N'est-ce pas pour lui une sorte de compatriotisme, un présage favorable, un gage de bon accueil ? Aussi nous n'avions pas encore gagné la ville que déjà Giacomo C*** me confiait ses malheurs... L'histoire en est trop simple et trop touchante pour que je ne la rapporte pas ici.

« Novare est ma patrie, me dit-il; ma mère resta veuve jeune encore, et n'eut que moi d'enfant. Plein d'ardeur et d'enthousiasme pour le gouvernement constitutionnel, je quittai l'université lors des premiers mouvements du Piémont, et me joignis aux braves jeunes gens qui marchèrent d'Alexandrie sur Turin. Voué comme eux à la noble cause de la liberté, j'aurais donné mes biens et ma vie pour la voir triompher... Le danger était à la frontière, nous y courûmes.

« Vers cette frontière était Novare... Novare, où ma pauvre mère pleurait mon absence et gémissait sur moi !... Craignant ses larmes et ses prières, je m'étais promis de ne pas la revoir ; mais elle était si tendre, si seule et si affligée, cette bonne mère, que je n'y pus résister !... J'y allai donc... Elle pleura, la digne femme, en me conjurant à genoux de ne pas exposer mes jours, de ne pas affronter de si grands dangers... Je n'ai que toi, me disait-elle ; si tu me quittes, si je te perds, ah ! mon fils, je mourrai aussi... La cause

pour laquelle tu veux combattre, elle est perdue, mon enfant ! Tu dis que c'est la bonne, que c'est celle de l'honneur et de la liberté... Je le veux bien ; mais ma cause, à moi, c'est ta conservation !... Quitte tes compagnons, mon Giacomo... vous périrez tous ! Les troupes du roi et les Autrichiens vont tomber sur vous... Prends pitié de ta mère !

« Malgré ses prières et ses larmes, je suivis mon drapeau et mes frères d'armes ; nous nous battîmes comme des braves !... Mais que pouvions-nous contre le nombre ? Il fallut donc songer à notre salut ; plusieurs se mirent en route pour la Suisse, et je les aurais suivis si la pensée de ma mère n'était venue m'arrêter : elle ignorait mon sort, elle devait craindre pour mes jours, pauvre femme !... C'était assez pour la mettre au tombeau... Alors je revins sur mes pas, je marchai la nuit, et Dieu me protégea dans cette route périlleuse, car je pus rentrer sans malheur à Novare au jour tombant.

« J'allais frapper à la maison paternelle, lorsque la porte s'ouvrit et qu'il en sortit un officier autrichien... *Dio mio !* tout mon sang se retira vers le cœur en pensant à ma mère !... Vingt fois je voulus lever le marteau, et vingt fois je retirai la main... La cruelle pensée d'être arrêté sous ses yeux me glaçait le sang, et je fus près de repartir sans la voir, pour lui épargner cette horrible douleur !... Ah ! mon cher monsieur, ajouta Giacomo en fixant sur moi ses beaux yeux noirs,

tout voilés de regrets et de tendresse, quelle poignante incertitude !... Mon Dieu ! mon Dieu ! prends pitié de nous... Tel était le cri de mon âme... Il fut entendu sans doute, car tout à coup, sans hésiter plus longtemps, je frappai... Les battements de mon cœur n'auraient point été aussi forts pour marcher au supplice.

« On vint ouvrir la porte : c'était la servante, la bonne Ghitta, qui poussa un cri en me reconnaissant.

« — Chut ! lui dis-je à voix basse, et lui mettant la main sur la bouche... Ma mère, où est-elle ? Sommes-nous seuls ? N'y a-t-il pas d'Autrichiens ?

« — Pas en ce moment, signor ; la mamma est là-haut, dans sa chambre.

« — Est-elle couchée ?

« — Non, signor... *piange !* elle pleure !

« Je m'élançai pour aller près d'elle.

« — Ghitta, lui dis-je en m'arrêtant tout à coup, va la prévenir doucement, ma vue subite la tuerait.

« Ghitta allait m'obéir, quand le marteau retentit violemment... La pauvre fille fut tellement effrayée qu'elle en laissa tomber sa lumière...

« — Ah ! madonna ! les voilà qui rentrent tous, me dit-elle... et il y en a partout ! chaque chambre de la maison en est pleine ; il n'y a que celle de madame...

« Les coups redoublaient de plus en plus...

« — Va leur ouvrir, Ghitta...

« Et, sans faire le moindre bruit, je gagnai l'appartement de ma mère... je l'entr'ouvris doucement d'abord

pour qu'elle ne s'alarmât pas... Pauvre mère! elle était en prières!

« Au bruit que fit la porte en s'ouvrant, à celui de mes pas, elle tourna légèrement la tête.

« — Giacomo! Giacomo! s'écria-t-elle avec le délire de la joie, en s'efforçant de se relever, et en m'attirant dans ses bras... Giacomo! mon fils bien-aimé!

« Je m'étais précipité vers elle...

« — Silence! silence! ma mère... Ils sont là!

« Tout le danger de notre position se présenta alors à sa pensée...

« — Malheureux enfant! qu'as-tu fait?

« Puis, se dégageant de mes bras avec la légèreté d'une femme de vingt ans, elle courut à la porte, la ferma, écouta, revint vers moi, m'entraîna dans une partie de l'appartement où l'on ne pouvait être vu...

« — Reste là, Giacomo, me dit-elle à voix basse... Que le saint nom de Dieu soit loué! il ne t'aurait pas rendu à ta mère pour te faire périr sous ses yeux!

« Pendant qu'elle prononçait ces mots, nous entendions les lourdes bottes des officiers autrichiens résonner sur les dalles du corridor... Ma mère me couvrait, me cachait de son corps; sa main était sur ma bouche; elle ne se troublait pas, la pauvre femme... elle ne se troublait pas! Son amour maternel la soutenait; elle m'eût défendu contre vingt hommes!

« Enfin les portes se refermèrent une à une, le

silence se rétablit : ma mère, dont les yeux étaient restés fixés sur la porte, les abaissa alors vers moi, et me serrant dans ses bras, elle se mit à fondre en larmes.

« — Giacomo, Giacomo, disait-elle d'une voix étouffée, pourquoi es-tu revenu ?

« — Pour vous rassurer sur mon sort, pour calmer votre inquiétude, essuyer vos larmes !...

« — Ah ! mon fils ! mon fils ! que Dieu te pardonne et qu'il te bénisse ! Il a eu pitié de moi !... J'en serais morte, mon Giacomo !

« Je vis alors combien ma pauvre mère était changée, souffrante ; l'énergie du moment fit place à la faiblesse ; elle s'évanouit... je la portai sur son lit, où bientôt elle ouvrit les yeux.

« — Et moi, dit-elle en se relevant, moi qui oublie que tu dois avoir faim !... je vais appeler Ghitta... Mais non !... miséricorde divine, faut-il donc que mon pauvre enfant se cache pour manger du pain dans la maison de ses pères !... Laisse-moi aller, mon fils, je suis mieux... éloigne-toi de cette porte, ne bouge pas !...

« Puis elle tourna la clef sans bruit, ouvrit, fit quelques pas dans le corridor où la bonne Ghitta était déjà en sentinelle, munie de provisions qu'elle remit à ma mère, et tout cela sans échanger une parole, sans oser se faire un signe, tant était grande leur frayeur !... Dieu de bonté ! quels regrets n'avais-je pas au cœur d'avoir ainsi détruit la tranquillité de

celle qui m'était si chère et si précieuse!... était-ce ainsi qu'elle devait me revoir... pour qu'elle tremblât dans sa maison, et qu'elle y fût réduite à marcher, à agir comme celui qui médite furtivement une mauvaise action?... Ah! que je m'en voulais de mon imprudence! et je pleurais quand elle revint près de moi.

« — Mange, mange, mon Giacomo, sèche tes larmes!... ne fais pas de bruit surtout!... la sainte Vierge veille sur toi!

« —Hélas! mon cher monsieur, dit le pauvre jeune homme, en s'arrêtant et cherchant à me dérober une larme qui coulait sur sa joue, ils furent bien douloureux les moments que je passai ainsi auprès de mon infortunée mère!... Je la voyais sans cesse pleurer, trembler, s'efforcer de sourire, et sans qu'un reproche sortît jamais de sa bouche!... Tant de bonté me déchirait le cœur! Toujours nous parlions bas, et cette précaution indispensable a quelque chose de si pénible, de si poignant lorsque le cœur est plein et qu'il a besoin de s'épancher, que je ne crois pas qu'il y ait au monde une souffrance morale plus accablante que celle-là!

« Une telle situation ne pouvait durer; il fallait s'éloigner, partir... Ma pauvre mère ne le savait que trop: dès le lendemain il fut convenu que le mari de Ghitta viendrait me prendre le soir pour m'accompagner et me guider par des chemins détournés; mais que de terreurs, que d'angoisses jusque là!

« Ma mère s'était dite malade et restait au lit ; souvent les officiers autrichiens s'arrêtaient devant sa porte et demandaient de ses nouvelles ; l'un d'eux plus hardi, en voyant entrer Ghitta dans la chambre, voulut absolument l'y suivre... Celle-ci se défendait, mais que faire?... Ma mère me fit signe de venir auprès d'elle, d'entrer dans son immense lit... Hélas ! comme elle tremblait !... Le maudit Autrichien passa la tête dans la porte entr'ouverte et demanda, en mauvais italien, des nouvelles de sa santé ; puis il se retira de suite en riant de ce gros rire dont les Allemands sont seuls capables.

« J'aurais sauté par la fenêtre plutôt que d'exposer ma mère plus longtemps à ces violentes secousses... La nuit vint, le mari de Ghitta fut exact au rendez-vous.

« Le moment fatal arrivé, il fallut se séparer !... Ce souvenir seul déchire mon cœur !... Ma mère, mon angélique mère rassembla tout son courage, étouffa ses sanglots, et me serrant sur son cœur, elle me disait : — Va, mon enfant ! pars !... conserve la crainte de Dieu et le souvenir de ta mère !... Puis elle me couvrait de baisers et reprenait encore : Mon Giacomo, mon seul bien en ce monde... Non, non, pas d'attendrissement, pas de faiblesses... Implorons la grâce du Tout-Puissant, mettons-nous sous sa protection ; il ne nous abandonnera pas, mon fils, si nous le prions bien ! Prends cette *Imitation de Jésus-Christ*,

elle me vient de ma mère qui l'avait reçue de la sienne; elle a consolé bien des cœurs affligés!... elle te consolera aussi, mon Giacomo, si tu lis avec piété! »

En prononçant ces paroles, le bon Giacomo tira de sa poche un petit livre usé à force d'être lu, et le porta religieusement à ses lèvres... puis il se tut pendant quelques instants.

« — Que vous dirai-je? reprit-il; après cette pieuse pause... je reçus la bénédiction de ma mère, je m'arrachai de ses bras!...

« Grâce à mon brave guide, je traversai sans accident une partie du Piémont; jeune et robuste, la fatigue ne m'effrayait pas; je fus souvent obligé de prendre de longs détours, de marcher la nuit, de vivre de pain et de lait; mais la Providence avait exaucé les prières de ma pauvre mère, et j'en ai reçu la plus douce preuve aujourd'hui, puisqu'elle m'a fait rencontrer, au terme de mes traverses, un homme dont l'accueil bon et sensible adoucit pour moi les premières amertumes de l'exil. »

Giacomo me tendit la main en finissant ces mots, et nous nous embrassâmes tendrement.

CHAPITRE XX.

FRAGMENTS DE JOURNAL.

Inépuisable dévouement de Sismondi pour les réfugiés italiens. — Je lui suis présenté. — Camille Jordan et son amie.

5 mai.

Giacomo, après être resté quatre jours à Genève, s'est décidé à suivre mes conseils et à se fixer momentanément dans le canton de Vaud.

Je n'ai jamais rencontré créature plus franche, plus confiante, meilleure enfin que ce jeune homme. Je l'ai vu s'éloigner avec regret, et en nous quittant nous avons mutuellement senti que nous ne pouvions plus être désormais étrangers l'un à l'autre. Toutes les douleurs sont expansives quand on y compatit; elles nous portent à ouvrir notre âme, à aimer ceux qui, pleurant avec nous, cherchent à adoucir nos souf-

frances ; mais la douleur de l'exil est plus que toute autre, peut-être, sensible au baume d'une douce et prévenante compassion, parce que l'isolement et l'abandon d'un exilé sont presque toujours plus complets que ceux qui entourent les autres infortunes, et qu'espérant moins des étrangers au milieu desquels le sort l'a jeté tout à coup, il n'en est que plus touché de l'intérêt qu'on lui témoigne.

C'est sans doute à cette triste cause, autant qu'au caractère national, qu'il faut attribuer le cordial laisser aller et la facilité à se lier que je remarque chez presque tous les réfugiés italiens ; cette manière d'être tout en dehors, qui va si bien à mon caractère, tranche singulièrement avec la réserve et la froideur des Genevois. Du reste, chacun ici leur montre une bienveillance affectueuse, et quoique le gouvernement ne les tolère qu'avec une sorte d'inquiétude, ils ne peuvent cependant que se louer de l'hospitalité qui leur est accordée dans cette ville.

Mais celui qui, plus que tous, est leur ami, leur protecteur, c'est M. de Sismondi : rien ne l'arrête, rien ne lui coûte pour les aider, pour les produire ; il semble se multiplier avec leurs besoins, et, laissant de côté ses intéressants travaux, ne s'occuper uniquement que de ces pauvres exilés qui chaque jour arrivent ici en plus grand nombre, et qui tous trouvent en lui secours, accueil et consolations... Aussi son nom est-il sans cesse sur leurs lèvres et toujours accompagné de bénédictions.

Désormais ce digne homme me devient cher et vénérable par son dévouement et sa générosité : on peut bien analyser, bien composer, bien écrire ; mais bien agir, mais mettre en pratique les préceptes qui coulent si facilement de la plume, est un mérite plus rare encore, un mérite qui vous gagne le cœur, tandis que celui de l'écrivain ne parle ordinairement qu'à l'esprit et à l'imagination.

Un autre encore accueille les malheureux réfugiés et travaille pour eux... C'est Buonarotti, que rien n'émeut, que rien n'abat... Buonarotti, le Procida de nos jours, qui pourrait prendre pour devise une digue à moitié faite, renversée par la mer, avec ces mots : Recommençons.

A toute heure du jour et de la nuit, il est à leur disposition, les reçoit, les encourage, les rallie autour de lui... Son dernier sou, son dernier morceau de pain est pour ceux qui en manquent : ses modiques économies, amassées à la sueur de son front, il les prodigue, il s'en dépouille... et je l'ai vu déjà plus d'une fois se contenter de soupe et de pain à son dîner, pour secourir ses malheureux compatriotes. Vainement sa pauvre vieille femme proteste et se débat contre cette ruineuse hospitalité, il lui répond : — Quand nous étions dans l'infortune, on nous a secourus... C'est un prêt qu'on nous a fait, je suis trop heureux de pouvoir le rendre.

Étrange caractère ! où l'on trouve réunies toutes

les vertus d'un sage de la Grèce, avec toutes les exagérations d'un jacobin de 93.

20 mai.

— Qui a procuré un passe-port à cet Italien, disait-on hier soir à la société de Lecture?

— C'est Sismondi.

— Qui a fait des démarches pour que ce Piémontais pût rester à Genève?

— C'est Sismondi.

— Et le malheureux qui était arrivé sans aucune ressource, qui l'a mis en état de continuer sa route?

— C'est Sismondi... toujours Sismondi, dont la bienfaisance est inépuisable, et qu'à tout prix je voulais connaître. J'allai donc chez M. Schaub, mon digne maître de mathématiques, pour lui demander de me présenter le jour même à l'illustre écrivain.

— De grand cœur, me répondit-il; à deux heures, si rien n'y met obstacle, nous partirons pour sa campagne.

Au moment convenu, nous nous mîmes en route à pied, à la Jean-Jacques, comme disait mon spirituel professeur, dont la joyeuse humeur ne tarit pas un seul instant pendant cette longue course, qui devait à juste titre, répétait-il, lui être comptée comme un des travaux d'Hercule, vu la rotondité de sa chère personne. Enfin, après vingt pauses et autant de facé-

tieux récits, nous aperçûmes la maison de M. de Sismondi, située à une demi-lieue de Genève, sur la rive gauche du lac, non loin d'un village appelé Chênes.

A l'aspect de l'habitation de l'homme de bien, M. Schaub fit trêve à ses calembours pour entonner les louanges de son compatriote, qu'il mettait à la tête de toutes les célébrités dont Genève s'enorgueillit. Notre Sismondi, ajoutait-il, est le premier historien de l'époque.

— De Genève, voulez-vous dire ?

— Non, monsieur, non, de l'époque ; son *Histoire des républiques italiennes du moyen âge* est un monument littéraire de la plus haute portée ; les Français n'ont rien qui vaille cela ; il n'y a que Müller, l'historien de notre Suisse, qu'on puisse lui comparer.

Je me gardai bien de contrarier mon excellent guide, car il était homme à se planter debout au milieu du chemin, malgré le soleil et la poussière, et à y discuter une heure, s'il le fallait, pour me prouver sa thèse. Nous continuâmes donc paisiblement notre route, et peu de minutes après nous étions arrivés à la porte de l'habitation de M. de Sismondi.

La maison, de fort peu d'apparence et de construction irrégulière, est séparée de la route par un petit jardin anglais, clos d'une haie aussi poudreuse que l'étroite pelouse au milieu de laquelle passent les voitures pour gagner la principale entrée. Derrière et à côté des bâtiments est un verger, puis une ceinture

de prairies plantées de peupliers au-dessus desquels se montrent, dans l'éloignement, les premiers monts de la chaîne des Alpes. Telle est la rustique retraite du célèbre historien que je venais chercher avec tant d'empressement.

A peine eûmes-nous franchi le seuil de sa demeure, que nous nous trouvâmes, au rez-de-chaussée, dans une vaste bibliothèque; c'est là qu'il travaillait. A notre entrée, il déposa sa plume, et s'empressa de venir au-devant de nous; je n'avais pas, je crois, assez de mes deux yeux pour juger tout d'abord s'il répondait à l'idée que je m'étais faite de l'auteur de tant d'ouvrages célèbres... et il faut bien le dire, je restai désappointé autant que l'a jamais été tout jeune cœur qui s'est créé, sur le nom d'une femme, un type de grâce et de beauté, et qui, la voyant pour la première fois, ne trouve qu'une figure ordinaire, sans charme et sans expression. Ce n'était plus là le Sismondi dont je m'étais tracé un si noble portrait... son embarras, sa timidité me frappèrent, et le peu de mots qu'il balbutia dès les premiers moments n'étaient pas d'ailleurs assez saillants pour me faire revenir de ma première surprise; mais au moment où, laissant de côté les hésitations et les monosyllabes, il redevint lui-même en traitant la question de l'Italie et des institutions constitutionnelles, il fut éloquent, persuasif, entraînant; sa physionomie s'anima, s'ennoblit, et j'y vis un cachet de générosité et d'élévation que le génie seul peut apposer.

Notre conversation dura longtemps, trop longtemps peut-être pour une visite d'introduction : mais j'écoutais avidement, et ma sympathie pour le grand écrivain devenait plus vive à mesure que je l'entendais épancher son cœur et verser les trésors de son esprit; et lorsqu'en me congédiant il ajouta : J'espère que nous nous reverrons,... je lui serrai la main en lui disant un : Oui, monsieur, qui valait à lui seul toutes les protestations imaginables. Que Dieu le récompense de cet accueil bienveillant et affectueux !... Qui sait quelle influence il peut avoir sur tout mon avenir ?... Heureux, bien heureux le jeune étudiant qui peut obtenir les conseils et l'amitié d'un homme tel que lui !

26 mai.

La mort de Camille Jordan vient de priver le parti libéral d'un loyal défenseur, et la France d'un vertueux citoyen. A la tristesse qui s'est emparée de mon âme à cette fatale nouvelle, j'ai senti, j'ose le dire, que j'étais digne de le comprendre et d'aspirer un jour à son amitié. C'était un homme de conscience et de cœur, dont toute la carrière ne tendit qu'à un but, celui de doter sa patrie d'institutions sages et modérées, qu'il croyait les plus aptes à assurer à la fois ses libertés et son bonheur.

Ce n'est pas ainsi, je le sais, que le jugent les bonapartistes et les ultra-libéraux ; mais leurs opinions ne

sont pas toujours, il s'en faut bien, d'accord avec les miennes, et l'influence qu'elles auraient pu, d'ailleurs, exercer sur mon esprit en cette circonstance est plus que contre-balancée par celle d'une femme que j'estime et que je révère, d'une femme qui m'a fait connaître le digne Camille Jordan, dont elle était l'amie.

Cette femme si remarquable, dont j'ai été assez heureux pour faire la connaissance il y a quelques jours, c'est madame V***, Française, habitant la Franche-Comté. Mère d'une fille de dix-huit ans sur laquelle se sont reversés tous les soins et la tendresse qu'elle prodiguait à une autre fille morte à l'âge de douze ans, elle s'est entièrement consacrée à son éducation; et grâce à ce dévouement maternel, qui est de tous le plus constant et le plus éclairé, elle en a fait une personne aimable et simple dans ses manières, gracieuse et sensée dans tout ce qu'elle dit, dans tout ce qu'elle fait. En voyant, en écoutant son intéressante Adèle, on envie le sort de celui qui obtiendra sa main, car il y aura par elle et près d'elle toute une vie de douce et suave félicité.

Peu de visites suffirent pour me confirmer dans la haute opinion que j'avais d'abord conçue de madame V***; et du fond de mon âme, que son touchant accueil pénétrait de reconnaissance, je fis vœu de justifier ses bienveillantes prévisions en devenant digne de son amitié par mes actions et par le savoir... Oui, sa pensée m'est toujours présente; et puisqu'elle a daigné

m'honorer de son estime, je prouverai qu'elle avait bien jugé celui dont toute l'ambition, et elle est grande ! eût été de lui donner le doux nom de mère... ! Mais, hélas ! sa fille bien-aimée est fiancée... Pourquoi cette aimable famille ne réside-t-elle pas constamment à Genève ! Combien j'y gagnerais !

CHAPITRE XXI.

FRAGMENTS DE JOURNAL.

Excursion à Lausanne. — Le sergent suisse.— Tableau d'une bonne et heureuse famille.—Rochers des Druides.

Genève, 15 juin 1821.

Il y a quatre jours, je m'éveillai la tête lourde, appesantie ; c'était en vain que je voulus étudier. Nulle idée ne venait clairement dans mon esprit se lier à une autre idée, la musique même n'avait aucun charme pour moi. Encore malade !... pensais-je avec chagrin... Non, de par tous les saints, il n'en sera pas ainsi ; partons lestement et de suite pour Lausanne, allons voir mon cher ami, ce bon Lainé qui m'a tant de fois et si affectueusement invité à lui donner quelques jours, et que j'ai refusé jusqu'ici par amour pour l'étude. Sa

campagne est, dit-on, charmante, sa famille plus charmante encore;... en avant donc !

En quatre minutes mon léger bagage fut prêt, en dix je cheminais déjà sur la route de Coppey, longeant pédestrement le beau lac aux eaux limpides, aux rives riches et fleuries. L'ardeur du soleil était tempérée par la brise, une douce pluie avait pendant la nuit abattu la poussière des chemins, les prés étaient fleuris, la campagne parée d'abondantes moissons; les arbres, tout humides encore, scintillaient des gouttes de rosée; partout la nature brillait de jeunesse et de vie... Comment n'en aurais-je pas ressenti la bienfaisante influence?... En moins d'un quart d'heure mon engourdissement disparut, ma tête se dégagea, mes idées redevinrent fraîches et variées comme le tableau ravissant qui se déroulait sous mes yeux. Ah! que l'existence est belle quand, plein de force et de vie, on s'abandonne en paix aux jouissances de l'imagination et à la délicieuse contemplation des beautés toujours nouvelles de ces hautes montagnes, et des eaux qui semblent baigner leur pied !

Déjà j'étais à Noyon que je me croyais à peine à quelques quarts de lieue de Genève, tant les heures avaient passé vite dans mes poétiques rêveries. Pousser en avant sans toucher barre eût été un parti peu sage, et contre lequel mon estomac aurait protesté; je m'arrêtai donc prudemment dans une auberge modeste, située sur le bord du lac, que l'on voyait de la salle

à manger, où l'on me servit un déjeuner réconfortant. Près de moi, assis à une autre table, un voyageur achevait paisiblement une pinte de bière : quoique sa figure, aussi mâle que régulière, portât l'empreinte d'une sombre mélancolie, j'eus bientôt cependant lié conversation avec lui, et je sus en peu de mots qu'il venait de Chambéry et s'en allait dans les environs de Lausanne, ce qui pouvait nous procurer à tous deux le plaisir de cheminer ensemble : j'en fis la proposition, qui fut aussitôt acceptée, et nous nous remîmes en route.

Mon compagnon était un homme d'une quarantaine d'années, d'une taille haute, droite, et tellement symétrique dans ses allures, que je n'eus pas de peine à deviner qu'il avait été soldat.

— Vous avez servi ? lui demandai-je après avoir fait quelques pas.

—Oui, monsieur, et je sers encore comme sergent dans l'un des régiments suisses au service de France ; je suis venu en congé pour revoir mon pays, dont j'étais absent depuis fort longtemps.

— Vous devez avoir eu bien de la joie en y rentrant ?

—Ah ! monsieur !...

Et le mélancolique sergent s'arrêta comme si quelque triste pensée eût tout à coup frappé son cœur...

—Pourquoi suis-je revenu ! reprit-il ; quand on n'a plus de famille, on n'a plus de patrie.

Pour toute réponse je lui tendis la main, puis nous continuâmes à marcher en silence.

Il y a dans le cœur de l'homme malheureux un besoin d'épanchement, en même temps qu'un instinct admirable pour connaître celui qui est digne de prendre part à ses peines. Ma discrétion fut comprise par le pauvre Vaudois, qui avait deviné que j'écouterais avec intérêt le récit de ses infortunes ; il commença donc sans préambule, comme s'il racontait les événements de sa vie à un ami qu'il avait retrouvé.

« Nous étions cinq enfants, mon cher monsieur, deux filles et trois garçons. Samuel était l'aîné, Marthe venait ensuite, puis Jean, mon second frère, et Marie, qui n'avait qu'un an de plus que moi. Nos bons parents nous aimaient également, et nous les aimions aussi de tout notre cœur, car ils ne travaillaient que pour leurs enfants. Le pain ne manquait jamais à la maison ; nous étions bien vêtus, bien couchés, et Dieu sait pourtant quelle peine ma pauvre mère avait à nous entretenir quand nous étions petits ! Jamais un quart d'heure de repos ; tandis que mon père était aux champs, elle filait, et quand il revenait, tout se trouvait en ordre et si propre que ça faisait plaisir à voir. Après souper, mon père nous rassemblait autour de lui pour nous lire dans sa Bible, puis l'on faisait la prière et l'on allait se coucher ; mais ma mère filait encore, la chère femme ! et quand elle avait fini, elle venait nous embrasser tous dans notre lit... Il me semble que je la vois encore !

« A mesure que nous grandissions, mon père nous apprenait à lire dans un gros livre qui lui venait de son père, et dans lequel il avait aussi appris la lecture; mes frères furent bientôt assez grands pour soulager mes parents : c'étaient de bons sujets; mais le travail était rare alors pour la quantité de gens qui en demandaient : nous étions donc souvent réduits à ne manger que du pain; puis il fallut marier ma sœur Marthe, bonne et belle fille qui avait pour bon ami un garçon du pays plus à son aise que nous... Elle était trop pauvre pour lui, disaient ses parents... Ça faisait mal à mes frères de la voir ainsi méprisée... Alors ils allèrent, un beau jour, dire à notre vieux père qu'ils voulaient entrer dans les Suisses au service de France; et ils le pouvaient, car ça faisait de beaux grenadiers : cinq pieds dix pouces tous les deux !

« Le père ne voulut pas d'abord, le pauvre homme ! mais il céda pourtant à la fin en pleurant... C'était en 1788. Samuel et Jean s'engagèrent donc.

« — Tiens, dirent-ils à Marthe, prends cet argent-là... les parents de ton bon ami ne feront plus les fiers à présent.

« Marthe ne savait que leur dire, ni ma mère non plus; cette bonne chère femme, qui voyait ainsi partir ses aînés, ne pouvait que pleurer jusqu'au jour du départ; nous allâmes tous leur faire la conduite... Hélas ! mon Dieu, je m'en souviens comme si c'était aujourd'hui !... Mon père et ma mère sanglotaient que

ça fendait le cœur ! Marthe et son futur pleuraient aussi, et mes pauvres frères, eux... ils nous faisaient courage !

« — Nous reviendrons, disaient-ils à ma mère. Et la digne femme, en s'arrêtant à chaque moment pour les embrasser, ne pouvait que répondre : Dieu le veuille, mes enfants !

« Arrivés à une auberge qui est là-haut dans les montagnes (et le soldat m'indiquait de la main la direction du Jura), nous n'allâmes pas plus loin... Nous pleurions tous en silence ; de la salle où nous étions, on voit encore notre canton : — Tiens, demandai-je à Samuel, regarde donc, frère, n'est-ce pas notre village qu'on aperçoit là-bas ?... Et Samuel me dit que oui... Pauvre garçon ! qui lui eût dit que c'était pour la dernière fois qu'il le voyait ?

« On devenait trop triste ; on n'entendait plus que les sanglots de ma mère :

« — Femme, lui dit alors mon père avec sa voix grave, le bon Dieu aura soin de nos enfants... Avant de nous séparer d'eux, prions-le de nous les ramener.

« Toute la famille se mit à genoux ; mon père dit à haute voix la prière, et quand elle fut finie, il nous donna sa bénédiction... Une bénédiction comme celle-là n'aurait-elle pas dû porter bonheur ?

« Après nous être embrassés plus de vingt fois, nous nous en retournâmes à notre village, et mes deux frères suivirent la route de France. »

Des souvenirs douloureux semblèrent alors se raviver tellement dans la mémoire du soldat, qu'il se tut quelques instants avant de pouvoir continuer.

« C'étaient de beaux hommes que mes frères, reprit-il, de bons soldats ! Nous ne parlions que d'eux pour consoler ma mère. Sœur Marthe se maria bientôt, et nous aurions tous été bien heureux si les deux aînés n'avaient pas été si loin de nous, à Paris, dans la garde du roi Louis XVI. Le bon Dieu ne voulut pas que notre joie durât longtemps... La révolution française ne tarda pas à tout brouiller; les Suisses étaient plus exposés que les autres, nous le savions bien chez nous; aussi ma mère écrivait-elle à ses fils de s'en revenir... Pauvre femme ! elle croyait qu'on casse comme ça son engagement ! Mes frères étaient braves; le 10 août arriva, et ils se firent tuer, mon cher monsieur... tuer à leur poste sans broncher d'une ligne ! Alors tous les malheurs tombèrent sur nous : ma mère fut si frappée de la mort de mes frères, qu'elle en fit une maladie dont elle ne guérit plus; au bout d'un an elle avait fini de vivre, ma pauvre mère ! »

La figure de mon compagnon devint si triste en prononçant ces mots, que je m'écriai : Brave homme !

« Elle a prié pour nous jusqu'à sa dernière heure, mon cher monsieur! Depuis ce temps mon vieux père ne fit plus que languir; nous le soignions ma sœur Marie et moi, nous n'épargnions rien pour le soulager; mais le mal était au cœur, comme disait le médecin, et le mal

empira encore davantage après qu'il eut vu mourir ma sœur Marthe et son enfant de la petite vérole.

« — Oh ! Seigneur, Seigneur ! s'écriait-il, m'ôterez-vous donc tous mes enfants ?...

« Et il pleurait tout le jour et toute la nuit ! Comment aurait-il pu résister à une pareille vie ?... Il n'y avait pas trois ans que nous avions enterré ma pauvre mère, qu'il mourut aussi, lui... le brave homme, qui n'avait jamais fait de mal à un enfant ! Ah ! c'est que c'était un honnête homme, celui-là, mon bon monsieur, ajouta le soldat en me fixant avec un air de tristesse et d'orgueil... C'est que j'en étais fier de mon père, comme pas un général n'est fier du sien !... Aussi, je puis le dire, je lui ai tenu parole, et quand je le retrouverai là-haut, je ne rougirai pas devant lui.

« De cinq que nous avions été, nous ne restions que deux, Marie et moi. Mon père m'avait dit :

« — Simon, mon garçon, il faudra prendre femme ; la fille de notre voisin, l'aimes-tu ?

« — Oui, mon père, lui avais-je répondu.

« — Eh bien ! si on te l'accorde, épouse-la, mon fils.

« Il me parlait comme ça deux mois avant sa mort ; mais comment aurais-je pu songer à me marier en le voyant si malade ? Et pourtant il y avait déjà du temps que nous nous parlions avec Jeanne : ce ne fut donc que deux ans après la mort de mon père que notre mariage fut arrêté.

« Jeanne !... Ah ! cher monsieur, Jeanne, c'était la meilleure fille du village, la plus sage, la plus économe, la plus avenante ; elle était douce, monsieur, douce comme ma mère, et travaillait comme elle en servant le bon Dieu de tout son cœur. »

Les forces du pauvre soldat semblaient ne pouvoir résister au déchirant souvenir qui l'assiégeait ; nous nous assîmes à l'ombre d'un arbre... Là il tint sa tête dans ses mains et pleura... Jamais, je crois, je n'avais vu couler de larmes qui m'allassent plus au cœur...

— Mon pauvre Simon, lui dis-je, en lui frappant sur l'épaule, Simon, je vous plains !

Le pauvre homme me regardait avec reconnaissance, et me l'exprima en s'écriant :

— Puisse Dieu vous donner pour femme une jeune fille bonne et vertueuse comme l'était Jeanne !...

Puis il continua :

« Tous les accords étant faits, on fixa le jour des fiançailles ; c'était une joie... une joie ! ma sœur Marie en perdait la tête, car elle aimait Jeanne comme si déjà elle eût été ma femme ; depuis plus de trois mois elle avait travaillé, travaillé, pour arranger notre maisonnette tant négligée depuis la mort de mon père. Il n'y manquait plus rien que la ménagère ; ma pauvre mère n'aurait pas mieux fait.

« C'était un lundi, au mois de juin, il y a vingt-trois ans; tout le village était sur pied, en habits de fête; Jeanne était si aimée ! Ce que j'avais dans le cœur, je

ne pourrais plus le dire aujourd'hui, j'ai trop souffert !... Mais si, dans ce moment-là, Dieu m'eût rendu mes pauvres parents, j'aurais connu le paradis... Ce Bonaparte dont on parlait tant alors, je n'aurais pas changé ma place contre la sienne, car il n'y a pas de victoires, pas de richesses, qui donnent cette joie-là... C'était trop bon pour que ça pût durer; oui, c'était trop bon.

« Chez nous, mon cher monsieur, on a pour usage d'aller le jour des fiançailles en pèlerinage sur le sommet d'une haute montagne, à une demi-lieue du pays ; les amis de la fiancée, les amis du jeune homme, toute la noce s'y rend avec les instruments et les tambours : c'est du bonheur qu'on y va chercher, dit-on... Mon Dieu ! qu'est-ce donc que j'y ai trouvé, moi ?

« Nous montions joyeusement le sentier de la montagne, Jeanne s'appuyant sur mon bras, la belle fille !... elle était leste comme un chamois pourtant !... elle me parlait de notre petite maison, du mariage de Marie que nous ferions bientôt, et elle riait à chaque fois que quelqu'un de la noce glissait sur la montagne ; puis elle s'échappait de moi pour montrer combien son pied était sûr, car la croyance du pays dit qu'en grimpant le sentier, chaque faux pas, chaque malheur ici-bas.

« Jeanne et moi nous n'en avions pas fait un seul quand nous arrivâmes au sommet, et nous nous prîmes la main pour nous le dire : un bon présage fait tant de bien au cœur ! Les autres gens de la noce arrivaient



après nous, la musique au milieu, le ministre à la fin ;... ils avaient tous l'air si heureux !... Au bout de quelques instants, nous nous rangeâmes autour de notre pasteur.

« — Mes enfants, nous dit-il, rendons grâcès à Dieu. (Chacun de nous pria, et la prière venait du cœur.) Mes enfants, vous savez que c'est sur cette montagne que vos pères se réfugièrent aux temps des persécutions ; ils y ont beaucoup souffert, mais ils y ont conservé leur foi : imitez-les, mes chers enfants ;... que ceux qui naîtront de vous puissent dire à leur tour ce que vous dites de vos ancêtres, et venir ici comme vous implorer la grâce de Dieu et le remercier de ses bienfaits. Du haut de cette montagne, vous avez sous les yeux une image de la vie : à droite, au pied de ces collines, des champs couverts de moissons, des vignes, des prés semés de fleurs ;... ce sont les biens et les joies que Dieu accorde aux hommes pendant leur courte vie... De l'autre côté, des précipices affreux, des rochers arides, et, plus haut, des neiges sans fin ;... ce sont les maux et les misères que nous devons supporter... Mais au-dessus de nous est le ciel bleu et clair, emblème du séjour céleste où rien ne change, où tout est constamment serein, et où nous attend notre Père, ce Dieu de bonté qui nous a donné son fils pour qu'il nous enseigne à souffrir et à prier... Prions-le donc, mes très-chers enfants, prions-le encore, pour qu'il vous bénisse comme je vous bénis !

« Nous pleurions tous, continua le soldat en essuyant ses larmes, mais alors c'était de joie! et quand notre digne ministre étendit les mains pour nous bénir, nous étions si attendris, Jeanne et moi, que nous restâmes longtemps muets à ses genoux. Plus de larmes! plus de larmes! s'écria notre bon pasteur; ne songeons à présent qu'à la joie, que la musique commence... Et la musique commença, et la gaieté revint avec elle. »

Dans cet instant, le pauvre Simon s'arrêta : ses yeux devinrent fixes, ses veines se gonflèrent... Non, je ne puis... Et il appuya sa tête sur mon épaule, sans pleurer; il souffrait trop pour cela... Jeanne!... murmura-t-il, Jeanne!...

— Eh bien, Jeanne, lui dis-je avec l'accent le plus doux que mon émotion put m'inspirer...

« Elle se promenait avec moi, reprit-il d'une voix entrecoupée; sa main était dans la mienne, et nous marchions doucement sans nous parler; puis elle se mettait à courir comme un chevreau sur le plateau de la montagne, pour se mêler à ses compagnes;... pas une ne semblait aussi légère; bientôt je la retrouvais, et la joie de Dieu était avec nous!... Quelquefois nous nous séparions des autres pour parler de notre bonheur... Nous nous aimions tant! Viens de ce côté, me dit-elle, vers le ravin, nous y serons plus seuls, viens... Et moi, malheureux, je la suivais sans crainte, j'étais si sûr de son pied. De temps en temps, elle avançait

la tête au-dessus du précipice, et, tout effrayée, elle se jetait dans mes bras... Moi, je la laissais faire; c'était si doux! Dans l'un de ces moments, nous n'étions qu'à deux pas du précipice, au-dessus du torrent; elle s'avance... Ah! mon Dieu! mon Dieu!... oui, elle s'avance;... son pied glisse; elle tombe, jette un cri;... je saisis son bras, son poids m'entraîne, et nous roulons dans l'abîme!... »

En prononçant ces dernières paroles, la figure de l'infortuné Simon se couvrit d'une pâleur mortelle... Il ne respira plus jusqu'au moment où les larmes se frayèrent enfin un passage. Vainement le priai-je de ne pas continuer... Non, me répondit-il, non... Vous savez m'écouter, vous! C'est un soulagement si grand!

« Un buisson d'épines sauvages se rencontra dans notre chute, à cinquante pieds au-dessous du bord; les vêtements de ma pauvre Jeanne s'y déchirèrent, mais les miens étaient plus forts, et j'y restai suspendu, meurtri, sans connaissance... Mes amis risquèrent leur vie pour me remonter... Hélas! mon Dieu! pourquoi m'ont-ils sauvé!

« Le corps de ma Jeanne fut retrouvé mutilé... Oui, mon cher monsieur, mutilé, brisé, méconnaissable... pendant que j'en revins, moi, au bout de quelque temps, pour aller la pleurer au cimetière... J'étais au désespoir, et le ciel sait ce qui serait arrivé sans notre bon pasteur et ma pauvre sœur Marie. Au bout de quelques mois, mon pays me devint odieux...

Ils disaient que nous étions abandonnés de Dieu dans notre famille, et l'amoureux de ma sœur ne voulait plus d'elle... Ma pauvre Marie ! je lui donnai tout ce que nous avions pour qu'elle se mariât, et je partis pour m'enrôler en France ; Marie m'accompagna ; et quand nous fûmes arrivés à l'auberge dans laquelle nous avions fait, dix ans auparavant, la conduite à nos frères, dans cette même salle où mon père nous avait bénis, nos cœurs se fondirent, mon cher monsieur, et nous pleurâmes comme deux pauvres orphelins !

« Je m'en allai à la guerre, et ma sœur se maria : je ne fus pas tué, pas même blessé,... et Marie mourut au bout de trois ans de mariage, laissant deux petits enfants ; ils me l'écrivirent du pays, quand j'étais en Allemagne ; mais je ne voulais plus revenir ; ce n'est qu'en 1814 que je pris un congé. En arrivant ici, j'appris que la fille de Marie était morte six mois auparavant. Il ne me restait plus qu'un neveu, mais la main de Dieu était aussi sur lui ;... il avait quitté le pays pour aller chez un oncle de son père, à Chambéry, et voilà deux mois que l'on m'a écrit qu'il s'y est noyé.

« — Seigneur, mon Dieu, s'écria le pauvre soldat, pourquoi ne m'as-tu pas pris à sa place !...

« Ils m'ont appelé à Chambéry pour des intérêts, disent-ils ; comme s'il y avait des intérêts pour moi maintenant !... J'y suis venu parce que mon régiment

est à Lyon, et que j'ai voulu voir encore le village et le lieu où ils reposent tous... Après cela, je partirai pour ne plus revenir... Je n'ai plus de pays, moi! Qui est-ce qui est là pour m'aimer?... »

Après un silence de quelques instants, Simon se leva brusquement, et nous continuâmes notre chemin... Je respectais la douleur dont son cœur était rempli, et le mien était trop ému pour essayer de lui dire des paroles consolantes.

Ce fut avec un véritable regret que je me séparai de ce brave homme après quelques heures de route; et lorsque nous nous quittâmes pour ne plus nous revoir sans doute, nous sentîmes qu'il n'est pas d'hospitalité, pas de pain partagé, pas de coupe épuisée ensemble, qui unissent plus vite et plus étroitement les cœurs que les sympathiques larmes de la douleur qui s'épanche et de la tendre compassion qui console.

Plusieurs fois après l'avoir quitté je me retournai pour voir encore mon pauvre soldat, et je me disais : Quel est le philosophe, quel est le sage qui ne rendrait hommage à la chrétienne résignation de cet infortuné? — Avant de nous perdre de vue, nous nous adressâmes un dernier adieu de la main... Pauvre éprouvé! puisse-t-il être bientôt réuni aux chers objets de ses amours et de ses regrets.

Deux heures après, j'arrivai chez mon ami, dont la délicieuse villa, située à un quart de lieue de Lausanne, jouit de la vue du lac, de celle du Valais et de

la grande chaîne des Alpes. Père, mère, enfants m'accueillirent avec cette franchise, cette cordialité toutes françaises qui m'allèrent d'autant plus au cœur, que j'y suis moins habitué depuis mon séjour à Genève. C'était à qui, dans la famille, me comblerait de prévenances et de soins; bientôt, ma gravité tant soit peu scolastique fit place à l'enjouement, à l'abandon; heureux comme un écolier en vacances, je redevins enfant, aussi enfant que les trois petits démons qui, me lutinant dès le matin, me donnaient à peine trêve aux heures des repas.

Oh! mon Dieu! que la gaieté fait de bien au cœur!... Puis venaient les conversations sérieuses, intéressantes, avec le père de ces charmants enfants, ce bon et si loyal Lainé, dont l'esprit est aussi éclairé que l'âme est grande et généreuse; minéralogiste distingué, il s'est fixé en Suisse parce qu'on y est plus libre, et que les Alpes offrent un champ plus vaste à ses études géologiques; chéri des siens, dont il fait la félicité, ne laissant jamais vide la main du pauvre qui l'implore, il passe ainsi des jours tranquilles dans un pays et dans une habitation où l'on voudrait toujours rester quand une fois on a eu le bonheur d'y venir.

Après quatre jours d'une *vita beata*, je dus me faire violence pour quitter mes bons amis, dont je ne pus me séparer qu'en leur promettant de revenir bientôt et pour longtemps au milieu d'eux. Une lettre de mon père, que madame Metton m'a remise, à mon arrivée à

Genève, m'a sauvé de la tristesse profonde qu'on ne peut manquer d'éprouver quand on vient de participer aux joies intimes d'une tendre famille, et qu'on se retrouve seul au logis sans qu'une bouche amie vous dise : Sois le bienvenu, mon fils ! sois le bien arrivé, mon frère !

4 juillet.

La journée a été bonne ! je la marquerai par une croix blanche ! Dieu m'a donné la joie de sauver un homme... un homme qui se noyait !

A quelques cents pas dans le lac, non loin du port, se trouvent deux pierres énormes, deux rochers, anciens autels où les druides célébraient, dit-on, leurs mystères : de leur sommet, les nageurs sautent et plongent dans le lac, profond en cet endroit.

— Venez-vous au rocher ? me dit M. Derworth, le guitariste, que je trouvai au bord de l'eau, lui troisième, prêt à partir dans un léger bateau.

— Volontiers, lui répondis-je, car je m'y rendais aussi... Et nous voilà voguant.

— Êtes-vous bon nageur, *mein herr* Derworth ?

— *Der teufel*... diable ! comme un *boisson*.

— *Bravissimo !* nous allons donc donner des têtes superbes du haut des pierres.

— Des têtes ?... qu'est-ce que cela ?

— Vous l'allez voir.

— Ah ! que ce sera *geôli*, disait mon Allemand, en achevant de se déshabiller.

Déjà nous touchions au second rocher, où nous jetâmes l'ancre pour y grimper ; la besogne était rude, surtout pour notre Allemand, qui ne s'y hissa qu'à grand'peine ; déjà ses compagnons, fort peu habiles, au demeurant, dans la natation, étaient dans l'eau ; déjà j'avais plongé une et deux fois, que Derworth hésitait encore ; se lancer n'était pas son fait, glisser lui paraissait plus sage ; il glissa donc... et tout fier de se tenir à flot, il poussa uu cri guttural et perçant qui aurait fait honneur à la conque d'un triton. Peu à peu il s'enhardit, prit ses ébats, s'éloigna du bateau, y revint, s'en éloigna encore... il triomphait ! Mais que la chute touche de près au triomphe !... Notre homme, encouragé par les premiers succès, s'aventure de plus en plus, s'écarte de nous qui n'y prenions garde, et nage... nage... jusqu'à ce que, se rapprochant du port, il sent un courant qui l'entraîne ; des cris perçants se font entendre alors : — *Zum hülfe*... Au secours ! au secours !... *Pâteau ! pâteau !*....

Le téméraire Derworth se noyait.

Je m'élance de son côté, je m'escrime de brassées et de coupes, je redouble d'efforts, et j'arrive au moment où le pauvre diable allait disparaître.

— Courage, lui dis-je, et ne me touchez pas...

Mais il hurlait, comme un désespéré, *Pâteau !... pâteau !* en étendant les mains.

— Ne me touchez pas, répétai-je, ou je vous noie...

Puis, passant mon bras gauche sous sa poitrine, je le soutins sur l'eau, en m'efforçant de le ramener vers le bateau, qui ne bougeait, tant était grande la stupéfaction des amis du bon Allemand. Enfin, après avoir ainsi traîné plus de deux cents pas mon homme, qui ne remuait ni pieds ni bras, la barque tant appelée nous rejoignit : quelques toises de plus, et nous y restions tous deux.

Tandis que nous regagnions le rivage et que les compagnons de Derworth le frictionnaient à l'écorcher, il murmurait en allemand : — Maudits drôles ! que serait-il arrivé de moi sans ce brave monsieur?... *Danke*... *Danke*... Merci... merci... me répétait-il en me prenant les mains... *Danke*...

Une fois débarqués, nous allions le reconduire chez lui, quand il fut recueilli par une jeune dame anglaise, son écolière, qui passait en voiture.

— N'avais-je pas raison de dire tout à l'heure que la journée avait été bonne?... Et, s'il faut tout avouer, peut-être l'a-t-elle été encore davantage, par la pensée que cette Anglaise, divinement belle, connaîtrait ce que j'ai fait pour son maître de guitare.

CHAPITRE XXII.

LETTRE A M. G., PROFESSEUR.

Mon dimanche à Genève. — Le prêche. — Calvin jugé comme réformateur des mœurs et des lois. — Pierre Fatio. — L'amour maternel fait d'une noble dame un habile professeur. Promenade sur le lac. — Chants des proscrits.

Dimanche, 6 juillet.

Lorsqu'à votre grande désolation, je passais un à un tous les jours de la semaine dans la dissipation, l'oisiveté et les folies du monde, le lundi valait le jeudi, le mardi valait le dimanche; c'est-à-dire, pour parler juste et comme vous, mon cher maître, que toutes ces précieuses journées, si misérablement employées, n'étaient, hélas! dans leur bruyant désordre, qu'une monotone série d'ennuis, de dégoûts et de cuisants regrets... Maintenant, et Dieu en soit loué! chacun de mes jours, consacré au travail depuis l'aube jusque

bien avant dans la nuit, s'écoule avec rapidité en me laissant au cœur une satisfaction toujours nouvelle, et me donne le droit et le besoin de *faire le dimanche* en goûtant les délices du repos après des labeurs assidus.

Non que je m'abandonne *al dolce far niente*... le ciel m'en garde! mais je varie mes plaisirs en variant mes occupations, et la lecture des poëtes, la musique, les visites intéressantes, les longues promenades, remplissent et charment tour à tour mes heures. Aujourd'hui donc, pour mieux savourer les douceurs de ma dominicale vacance, j'avais prié le bon Giacomo, dont je vous ai raconté la touchante histoire, de venir près de moi. A huit heures il était dans ma chambrette, écoutant avec une attention profonde la lecture de quelques-unes des belles pages du *Génie du Christianisme*, où le poétique écrivain soutient avec tant d'éloquence que la religion catholique, loin d'arrêter l'essor de l'imagination, loin d'être prosaïque, était celle, au contraire, qui, par la nature même de ses sublimes mystères et les pompes de son culte, devait le mieux inspirer le génie.

Longtemps nous discourûmes sur les magnificences que l'Église déploie dans ses cérémonies; nous rappelant tous deux la profonde impression que ses imposantes solennités produisaient sur nos jeunes cœurs, et nous disant que ceux-là peuvent avoir raison, qui soutiennent qu'il faut, quand il s'agit des masses, parler aux sens pour arriver à l'âme.. Conduits bientôt par l'en-

chaînement des idées à comparer la sévère simplicité de la religion réformée aux attrayantes somptuosités du catholicisme, Giacomo prétendit — et sans doute vous serez de son avis — que le calvinisme, en abolissant tout culte extérieur, en traitant d'idolâtrie l'invocation à la Vierge et aux saints, en supprimant la bénédiction et les fêtes, et réduisant les sacrements au baptême et à la Cène, avait jeté une teinte lugubre sur les objets sublimes vers lesquels l'homme a besoin de pouvoir élever son âme avec affection et confiance... bien différent du culte de Jésus-Christ et de sa divine mère, de ce culte d'amour, qui nous promet au delà du tombeau une éternelle félicité, embellit par les plus douces vertus les fugitifs moments de notre existence, soutient l'affligé, conforte les mourants, et répand des fleurs immortelles sur le berceau et la tombe des hommes !...

Laissant bientôt de côté les spéculations purement théoriques, nous voulûmes juger, par nos propres yeux, de la différence matérielle des deux cultes, en nous rendant au prêche qui devait avoir lieu à cette heure même. En un instant nous gagnâmes Saint-Pierre, ancienne cathédrale de la ville : frappé, en y entrant, de la nudité de ce temple où il pénétrait pour la première fois, le pauvre Giacomo s'écria : Mais où est donc l'autel ? où sont les prêtres avec leurs ornements, et les fleurs et l'encens ?... Quelle triste austérité, *Dio mio !* et pourtant, c'est aujourd'hui une fête qu'on

célèbre dans nos églises avec la plus grande solennité...

— Chut, chut, lui dis-je, ne troublons pas cette pieuse réunion ; le pasteur monte en chaire, écoutons.

Le plus profond silence régnait dans l'assemblée, et lorsque le prédicateur — l'un des plus renommés de Genève — commença son sermon, il semblait qu'il n'y avait qu'une oreille pour l'entendre et qu'une âme pour recueillir les touchantes expressions de sa foi : c'est que son langage était simple comme le langage de l'Évangile, c'est qu'il s'abstenait de toute déclamation, qu'il ne traitait que la morale et qu'il allait au cœur par la raison... Alors nous oubliâmes et la nudité de l'édifice, et l'absence totale de toute pompe dans le service divin, pour ne plus sentir que la persuasive onction de l'éloquent pasteur... Et, il faut bien vous l'avouer, mon cher maître, cette onction se trouve rarement dans les prédications des prêtres catholiques, qui, dogmatisant presque toujours, fatiguent l'esprit aux dépens de la conviction.

Dès que le prêche fut terminé et que les fidèles eurent quitté le temple, nous nous approchâmes de la fameuse chaire où Calvin se livra tant de fois aux fureurs de la controverse et à toute la fougue de son caractère : c'est de là que cet homme extraordinaire, accusé avec trop de sévérité, peut-être, d'intolérance et de cruauté, commença et accomplit à Genève la triple réforme des mœurs, de la religion et des lois; réforme qui assura l'indépendance et le bonheur de sa

nouvelle patrie. Il eût mieux valu, sans doute, qu'il parvînt au même résultat par la douceur et la persuasion ; mais en réfléchissant aux circonstances et aux temps au milieu desquels il a vécu, on comprend, sans l'absoudre pourtant, comment il a pu se livrer à des rigueurs excessives contre ses adversaires en théologie et ses ennemis en politique ; car le peuple qu'il voulait régénérer était aussi corrompu que servile, et il fallait tailler dans le vif pour porter remède à la gangrène sociale dont il était attaqué.

Qu'on se refuse à regarder Calvin comme un apôtre, je le conçois parfaitement ; mais qu'on lui conteste, avec connaissance de cause, le titre de réformateur de mœurs et de profond législateur, c'est ce qu'il m'est impossible de comprendre.

N'est-ce pas grâce à son précoce système d'éducation, qu'il sut créer à une époque encore si peu éclairée, que les Génevois ont dû leurs rapides progrès dans les sciences morales et politiques, et cette instruction universelle qui plaça tout aussitôt leur petite république à la tête de la civilisation ? N'est-ce pas encore grâce à son inflexible sévérité contre les abus et les récalcitrants, de quelque nature et de quelque rang qu'ils fussent, que les institutions organiques du pays purent s'établir, se développer, et que l'amour de la patrie, fruit de la justice et de la tempérance, succéda aux coupables excès d'un égoïsme aussi aveugle qu'impérieux ?

Aussi, n'est-ce qu'avec un profond sentiment de reconnaissance pour leur infatigable réformateur, que les habitants de Genève doivent entrer dans le temple de Saint-Pierre, consacré par Calvin lui-même aux deux plus vitales et plus imposantes solennités d'un État démocratique, la sanction des lois par tous les citoyens réunis, et la distribution annuelle des prix aux jeunes gens de tous les colléges.

— Oui, dis-je à Giacomo, c'est dans cette pieuse enceinte où la majesté du culte s'associait, en certains jours, à l'exercice du pouvoir souverain, que se tenaient ces assemblées générales, causes ou sujets de tant de troubles et de révolutions. Que d'intrigues, en effet, que de moyens violents et arbitraires l'aristocratie génevoise n'a-t-elle pas mis en œuvre, tantôt pour éviter, tantôt pour annuler entièrement ces réunions nationales qui mettaient le seul obstacle à son omnipotence; et que d'efforts aussi, que de persévérance de la part de la bourgeoisie pour conserver et accroître cet inaliénable droit, duquel dépendaient non-seulement les libertés, mais l'existence de leur chère patrie!

Combien de débats orageux, de scènes sanglantes ont eu lieu entre ces murs, où quelques centaines d'hommes passionnés se battaient entre eux avec autant d'acharnement que s'il se fût agi de l'empire du monde! Mais combien il y eut aussi de traits de patriotisme, de sublimes dévouements!... Je n'en veux citer pour exemple que celui du vertueux citoyen

Pierre Fatio, auquel il n'a manqué, pour occuper l'une des premières places parmi les martyrs de la liberté, qu'un plus vaste théâtre et un historien tel que Tite-Live.

Ce *Pierre Fatio*, mon cher maître, appartenait à l'une des familles patriciennes dont les membres occupaient exclusivement, en 1707, les principales charges de l'État. Trop juste et trop éclairé pour s'associer aux vues ambitieuses et aux répressions de la caste privilégiée, il se voua tout entier à la carrière périlleuse d'organe des griefs du peuple contre l'aristocratie. D'un caractère ferme, d'une modération à toute épreuve, il consacra ses profondes lumières de jurisconsulte et sa grande expérience des affaires publiques à asseoir sur des bases plus larges et plus sûres la constitution de son pays.

Placé plus d'une fois, par les circonstances et par la supériorité de son esprit, à la tête des mouvements populaires, il n'eût eu qu'à vouloir pour s'emparer du pouvoir suprême; mais il sut résister dans le temple même de Saint-Pierre à cette dangereuse épreuve, et n'employa son irrésistible ascendant qu'à calmer l'indignation de ses concitoyens irrités contre la tyrannie des nobles, tandis qu'il obtenait de ceux-ci quelques concessions en faveur des libertés publiques.

Pierre Fatio était l'idole de son parti; mais que pouvait l'amour d'une population mal unie contre la haine toujours croissante, toujours active, d'une com-

pacte aristocratie, qui, semblable à toutes les aristocraties passées, présentes et futures, eut recours aux secours des étrangers, plutôt que de céder aux justes réclamations de ses concitoyens. Arrêté, conduit en prison par les troupes bernoises, l'infortuné Fatio fut condamné à mort par le sénat où siégeait son propre frère... En vain s'efforça-t-on d'obtenir de lui de honteuses rétractations, il resta calme et inflexible à la lecture de la sentence, comme au moment de l'exécution, prenant Dieu à témoin qu'il n'avait jamais failli à ses devoirs de chrétien et de citoyen.

N'y a-t-il pas là, mon cher maître, un beau sujet de drame, et n'avions-nous pas raison, Giacomo et moi, de nous écrier, en jetant une dernière fois les yeux sur les voûtes de saint-Pierre : Honneur au grand citoyen qui, confiant dans l'avenir de sa patrie, se dévoua à la cause de la liberté, sachant bien qu'en religion, comme en politique, les premiers apôtres n'obtiennent presque jamais que la palme du martyre.

Le cœur encore tout rempli de l'enthousiasme patriotique que le souvenir de cet homme généreux nous avait inspiré, nous prîmes la route de la campagne de M. de Sismondi, que nous voulions visiter ainsi qu'une famille intéressante demeurant à côté de lui ; mais nous avions à peine fait quelques pas que Giacomo se rappela qu'un de ses compatriotes, exilé comme lui, devait l'attendre au cabinet de lecture ; je repris donc seul la route du village de Chênes et

j'arrivai bientôt à la petite maison de M. le baron de V*****, Piémontais d'origine, ancien officier supérieur dans les grenadiers de la garde impériale; quoique jeune encore il a pris sa retraite, parce qu'il n'a pas voulu changer son drapeau. Sa femme, née d'une famille noble de la Prusse, l'épousa malgré les siens lors du séjour des armées françaises en Allemagne, et lui a donné quatre enfants, dont l'aîné n'a que neuf ans; les marmots arrivant, et la pension restant la même, il eût fallu, pour les élever, imposer à la famille entière de grandes privations... mais les femmes, qui grandissent au temps des épreuves, à peu près dans la même proportion que les hommes se rapetissent, ne sont-elles pas toujours prêtes à trouver dans leur cœur maternel des ressources inattendues?... Madame de V*****, cette fille de noble maison, élevée dans les préjugés de haute caste, habituée au luxe et aux grandeurs, n'hésita pas pourtant à donner des leçons d'allemand aux Génevois et aux étrangers, pour améliorer le sort de son mari et de ses enfants.

Tous les jours, hiver comme été, par la pluie ou par le soleil, dès sept heures du matin elle se rend à la ville dans le plus modeste des chars à bancs : là, sans se reposer un seul instant, elle passe d'un écolier à un autre, et s'en revient, le soir, harassée de fatigue, mais contente, mais heureuse, auprès de ceux dont les tendres caresses l'attendent au retour.

Que de fois je l'ai vue passer dans son chétif équipage, tout exposée à la bise et au froid, et que de fois aussi, en la voyant si dévouée, ne me suis-je pas incliné devant elle, bien plus profondément, bien plus respectueusement que je ne l'eusse jamais fait quand elle était assise dans la brillante voiture de son père !

Aujourd'hui dimanche, toute la famille était réunie ; et elle aussi, la pauvre mère, jouissait avec délices de ce jour de repos, pour embrasser, caresser, instruire encore ses enfants chéris, dont il lui faut vivre séparée le reste de la semaine. Oh ! qu'elle est grande à mes yeux cette femme si dévouée, si courageuse ! et quelle douce joie n'éprouvais-je pas en la voyant ainsi jouir, au milieu des siens, d'un bien être qui est son ouvrage !.. Comment ne pas apprendre auprès d'elle que le bonheur en ce monde dépend bien plus encore d'une inébranlable volonté d'accomplir nos devoirs, en prenant la source de cette volonté dans les affections du cœur et dans notre confiance en Dieu, que des circonstances extérieures et de la fortune !... Je me sentais si heureux au milieu de ces excellents amis, que j'eus grande peine à les quitter pour me rendre chez M. de Sismondi, dont le jardin n'est séparé du leur que par une simple haie.

— Puisse la Providence vous conserver votre mère, dis-je aux petits enfants, en les embrassant pour la dernière fois... Priez bien le bon Dieu pour elle !...

— Oh ! oui ! me répondit l'aînée, avec la candeur

et la beauté d'un ange... Et, la voyant lever les yeux au ciel en prononçant ces mots, je sentis les miens se remplir de douces larmes !

M. de Sismondi, dont l'accueil fut encore plus affectueux que la première fois, voulut me présenter à sa femme, sœur du fameux *Makintosch*, qui, de concert avec Wilberforce, a travaillé vingt-ans, dans le parlement anglais, à l'affranchissement des esclaves. D'un esprit élevé, d'un cœur aussi bon, aussi doux que sa gracieuse figure, elle entoure de soins continuels l'écrivain laborieux dont elle est digne en tous points de porter le nom. Plus affable, plus riante que ne le sont ordinairement les Anglaises, elle sait, par ses aimables prévenances, faire naître autour d'elle cette sympathique harmonie qui fait le bonheur de la vie domestique et le charme des réunions intimes.

Soit que sa présence inspirât M. de Sismondi, soit qu'elle sût à propos le mettre sur des arguments de prédilection, il répandit dans la conversation les richesses de sa science avec une telle éloquence, que je l'écoutais en silence, surpris, émerveillé que tant de connaissances diverses pussent se caser sans confusion dans une seule tête. Ah ! s'il ne fallait que pâlir sur mes livres et le jour et la nuit pour parvenir à cette supériorité d'intelligence et de savoir, me disais-je après l'avoir quitté, avec quelle joie n'y sacrifierais-je pas les plus belles années de mon existence... Et l'âme tout envahie de cette généreuse émulation qui, ne s'aveu-

glant pas sur les difficultés d'une grande entreprise, vous laisse cependant entrevoir la possibilité de les surmonter un jour à force de vouloir et de persévérance, je regagnai Genève où Giacomo devait m'attendre pour aller ensemble faire une promenade en bateau sur le lac.

Je le trouvai bientôt sous les arbres de Saint-Antoine : son compatriote, jeune homme d'une figure pâle et mélancolique, était près de lui : c'est le pauvre Andréa dont nous parlions hier, me dit Giacomo, en me présentant ; lui aussi, il a laissé dans notre chère patrie une famille bien-aimée dont il était le seul soutien ! lui aussi a été comme moi, et plus que moi, victime des bouleversements politiques de l'Italie, car il a bien souffert depuis son exil !... et, sans l'appui de notre généreux Sismondi, mon pauvre ami n'existerait peut-être plus !

— Ah ! conte-moi, m'écriai-je, conte-moi ce nouveau trait de bonté de l'homme éminent auprès duquel je viens de passer de si profitables instants, et dont le cœur, je le vois, est encore plus grand que l'intelligence.

— Mon cher Andréa fut toujours faible de corps, reprit le bon Giacomo, en me montrant son ami qui nous précédait de quelques pas ; mais quoiqu'il fût souffrant, au moment de la révolution, il n'hésita pas cependant à quitter sa profession d'avocat, pour se ranger sous les drapeaux des amis de la liberté !... La

tâche était malheureusement au-dessus de ses forces, et lorsque nos désastres survinrent, le mal avait fait de tels progrès, que ce ne fut qu'à grande peine qu'il se traîna jusqu'à la frontière suisse où il arriva presque mourant. Le peu de ressources qui lui restait encore fut bientôt épuisé... Alors notre Andréa, dont le cœur est trop fier pour se plaindre jamais, se retira dans le village de Carouges où il ne vécut, pendant des semaines, que de lait et de pain, attendant avec résignation que Dieu mît fin à ses peines.

Nul ne sachant le lieu de sa retraite, ce fut par une permission de la Providence que l'un de nos réfugiés le rencontra un soir sur les bords de Larve, aussi faible, aussi défait, qu'un homme qui n'a plus que quelques heures à vivre. Il ne tarda pas à savoir quelle était sa détresse, non par lui, qui n'aurait pu se résoudre à proférer une plainte, mais par les pauvres gens chez lesquels il logeait; il sut aussi que les privations qu'il s'imposait étaient la principale cause de son dépérissement; et sa première pensée, son plus vif désir fut d'y apporter un soulagement immédiat... Mais comment y parvenir, puisque lui-même était pauvre, et Andréa trop généreux et trop fier pour accepter quelque chose de ses compagnons d'infortune? Il désespérait déjà d'arriver à son but, lorsque l'heureuse idée lui vint au cœur de s'adresser à la providence des Italiens, à notre Sismondi!...

Son espoir ne fut pas trompé : le lendemain même,

Sismondi part de grand matin de sa campagne, arrive à Carouges, frappe à la porte du pauvre Andréa,... se nomme, lui adresse de ces mots qu'une âme comme la sienne sait seule trouver et faire entendre, le touche, l'attendrit, l'encourage... et quand le cœur de l'infortuné, profondément ému, se fut épanché dans le sien, quand il eut acquis, par ses irrésistibles paroles, les droits d'une ancienne amitié, il déposa sur son lit, quoi qu'il pût dire, tout l'argent qui remplissait ses poches... — Prenez, prenez, lui disait-il, ne me refusez pas cette faveur... Vous me rendrez un jour ce que je suis assez heureux pour vous prêter aujourd'hui...

Andréa voulait résister encore, le remercier... Sismondi était déjà loin!

—Eh bien, qu'en dites-vous? s'écria Giacomo; l'âme n'exulte-t-elle pas au récit de telles actions!

— Et la confiance en Dieu, la foi dans l'avenir, ne succèdent-elles pas au doute et au découragement? ajouta son mélancolique ami qui venait de se rapprocher de nous... Puis, en soupirant profondément, il prononça pieusement le nom de sa mère et celui de Sismondi.

Après un frugal dîner, pendant lequel nous ne cessâmes de nous entretenir des rares qualités de celui que nous admirions, nous montâmes tous trois dans une barque aussi légère que facile à gouverner. La soirée était calme et chaude; pas un souffle de vent, pas une vague, pas une ride sur la surface transparente de ce beau lac, où se reflétaient, comme dans un céleste

miroir, les collines parsemées d'habitations et les nuages du ciel : quelquefois seulement, un bateau chargé de promeneurs venait, en animant la scène, déranger le poli des ondes, tandis que des groupes de jeunes filles blanches vêtues, formaient dans le lointain sur les rives comme une guirlande de fleurs animées.

Ce tableau ravissant, qui me plongeait dans une douce extase, n'inspirait, hélas ! que des regrets à mes jeunes compagnons... Leurs regards erraient tristement sur les suaves beautés de la nature ; puis Giacomo dit à son ami : *Dov'è il nostro lago Maggiore?* « Où est notre lac Majeur ? »

— Et celui de Côme ! reprit Andréa... Et il se mit à réciter d'une voix douce et accentuée, ces vers de Parini :

Io, de' miei colli ameni
Nel bel clima innocente
Passerò i dì sereni,
Tra la beata gente
Che di fatiche onesta
È vegeta e robusta *.

Giacomo lui répondit par cette *Canzone* de Pétrarque :

Italia mia ! benchè 'l parlar sia indarno
Alle piaghe mortali.

* « Jouissant du doux climat de nos belles collines, je

Che nel bel corpo tuo sì spesso veggio,
Piacemi almen, ch'i miei sospiri sien quali
Spera 'l Tevere e l'Arno
E 'l Pò dove doglioso e grave or seggio;
Rettor del ciel, io cheggio
Che la pietà che ti condusse in terra.
Ti volga al tuo diletto almo paese *.

. . . .
. . . .
. . . .

J'écoutais avec un charme toujours croissant cette langue si douce, si harmonieuse; cette langue aux larges et sonores voyelles, dont les sons flattent l'oreille et vous forcent à reconnaître qu'il n'est pour le chant que l'idiome des Métastase et des Monti, jusqu'à ce que, de souvenirs en souvenirs, mes pauvres Italiens en vinrent à chanter des octaves du Tasse, comme on les chante sur les gondoles de Venise, soulageant ainsi les tristesses de l'exil, comme les Athéniens prisonniers en Sicile soulageaient autrefois leur misère en récitant les vers de Pindare et d'Euripide... Déjà la nuit était

coulerai des jours sereins parmi l'heureuse population que les travaux des champs rendent robuste et vivace. »

*« O mon Italie!... bien que les plaies mortelles que je vois sur ton beau corps ne puissent être guéries par de vaines paroles, laisse au moins mes soupirs s'unir à ceux du Tibre, de l'Arno et du Pô, sur les bords duquel je m'asseois maintenant triste et pensif!... Maître de l'univers, écoute ma prière, et que la pitié qui te conduisit sur la terre, te fasse aujourd'hui abaisser ton regard vers ton pays chéri!...

venue, que les chants duraient encore... Puis nous revînmes lentement, lentement, jouissant de la fraîcheur des ondes et modulant quelques mélodieuses barcarolles dont les rames battaient la mesure.

C'est ainsi, mon ami, qu'a fini ce dimanche, dont je viens de vous faire un long et fidèle récit... tellement long, en effet, que je m'aperçois que l'horloge a sonné minuit... Adieu; puissiez-vous dire un jour de votre élève que les exemples de vertus qu'il s'est plu à vous raconter avec tant de conviction n'ont pas été perdus pour lui!

CHAPITRE XXIII.

FRAGMENTS DU JOURNAL.

Mort de Napoléon. — Le siége de Toulon. — Les galériens sacrifiant leur liberté à la république.— Commencement de la révolution grecque. — M. Delaplanche.

---

8 juillet.

J'étais depuis deux heures perdu dans un problème d'algèbre que je voulais résoudre, et dont je ne pouvais sortir, lorsque ma porte s'ouvrit tout à coup...

— Il est mort,... me dit d'une voix forte et d'un accent sombre le général Chastel, en se plantant droit devant moi.

— Qui ?... lui demandai-je...

— Napoléon !...

— Napoléon !... répétai-je en me levant, frappé, saisi au cœur, comme si sur cette tête eût encore reposé le destin des empires.

— Ils l'ont assassiné, les lâches ! dit le pauvre général, dont les yeux étaient mouillés de larmes...

— Assassiné ! m'écriai-je...

— Oui, oui, reprit-il avec véhémence en avançant vers moi... oui, assassiné !... Et ne l'ont-ils pas tué à force de tourments?... Honte aux Anglais, qui n'ont pas craint de faire périr sur un rocher, d'abreuver d'amertumes, de torturer dans sa captivité le plus grand homme que la terre ait jamais porté !... Lui que la France ne pouvait contenir, le voyez-vous se consumant à Sainte-Hélène sous un climat mortel ?... Ah ! qu'il a dû souffrir !... Savez-vous ce que c'est que la prison, jeune homme?... Eh bien ! moi j'y ai langui... La prison !... c'est une lente torture de chaque jour, de chaque seconde... C'est la langueur, l'ennui, l'abattement, le désespoir !... C'est une sépulture quand on est plein de vie... C'est la mort, enfin, et une mort qui se sent, qui se palpe !... Oui, voilà ce qu'est la captivité pour tous les hommes ; et que devait-elle être, mon Dieu ! pour celui qui donnait, à son gré, l'indépendance ou l'esclavage à des peuples entiers ?

Après ces paroles, que le général prononça dans toute l'indignation de son âme, il se disposait à sortir seul.

— Où allez-vous ? lui dis-je.

— Je ne sais, mais il faut que je marche ; je me sens étouffer.

— Je vais vous accompagner.

— Soit, je le veux bien.

Nous sortîmes, en effet, et tout en conversant nous arrivâmes sur la Treille près du café Pappon, où nous trouvâmes quelques-uns des officiers à demi-solde qui habitent Genève et les environs. Tous les visages portaient l'empreinte d'une profonde douleur... On se serrait la main, on échangeait quelques mots pour se confirmer la funeste nouvelle, puis on marchait en silence.

Napoléon tué sur le champ de bataille à l'époque de sa gloire n'aurait pas causé de plus profonds regrets !... Bientôt chacun de ces vieux soldats, chez qui la mort de leur empereur faisait revivre tous les glorieux souvenirs des campagnes qu'ils avaient faites sous ses ordres, se mit à rappeler le lieu où il le vit le plus longtemps, où il eut le bonheur d'en être distingué... C'était une oraison funèbre qui, dans sa mâle simplicité, touchait, allait à l'âme, parce qu'elle disait plus sur le grand homme de guerre, sur son ascendant, sur son génie et sur l'amour de ses soldats, que n'auraient pu le faire les panégyriques les plus pompeux.

Nous nous promenâmes longtemps ainsi, repassant une à une toutes ses immortelles campagnes, jusqu'à ce que l'excès de la fatigue nous eût ramenés chacun chez nous.

12 juillet.

— Ce Napoléon dont vous pleurez la perte, me dit Buonarotti le lendemain de la triste nouvelle, était

cependant l'ennemi le plus acharné des libertés publiques!... Pourquoi n'est-il pas mort après le siége de Toulon!

— Et que serait devenue la France?

— Ce qu'elle serait devenue?... elle serait restée libre!... N'est-ce pas lui qui devint l'instrument le plus dévoué du Directoire; n'est-ce pas lui qui, de victoire en victoire, a fasciné l'esprit public et substitué dans le cœur des Français l'amour d'une vaine gloire à celui de l'amour sacré de la liberté... de cette liberté que le peuple chérissait, que tous les citoyens, même ceux que la société rejette de son sein, étaient toujours prêts à respecter comme ils étaient prêts à la défendre! J'ai vu, moi qui vous parle, lors du siége de Toulon, où j'étais envoyé par la convention, j'ai vu un des prodiges de cette liberté, que Bonaparte a étouffée au berceau:

Les Anglais, chassés de Toulon, ayant mis le feu à l'arsenal, les galériens, au nombre de trois à quatre mille, brisèrent leurs chaînes, et, s'armant de tout ce qu'ils purent trouver, se dévouèrent pour sauver des flammes les vaisseaux incendiés... Ils étaient maîtres du port, ils étaient libres... Qui aurait osé leur proposer de rentrer dans leur bagne?... Et pourtant il le fallait! Ce fut moi que l'on chargea de cette difficile mission: j'y allai; je me mêlai à eux sans crainte et sans défiance; et quand ils furent tous rassemblés autour de moi, je les haranguai au nom de la répu-

blique et de la liberté... Je leur dis qu'ils étaient encore citoyens malgré leurs chaînes, puisqu'ils avaient prouvé leur patriotisme en sauvant les vaisseaux et l'arsenal aux dépens de leur vie ; qu'ainsi je ne pouvais douter qu'ils respecteraient les lois de la république, dont ils venaient de soutenir la caûse en donnant l'exemple d'une soumission d'autant plus méritoire qu'elle serait un sacrifice de leur propre liberté aux libertés publiques... sacrifice que la convention saurait apprécier et récompenser...

Eh bien ! ajouta Buonarotti en montrant sur sa figure un reflet de l'enthousiasme qui avait dû l'animer lors de cet événement, ces misérables, couverts de crimes, morts à tout sentiment vertueux, se pressèrent autour de moi et me répondirent par le cri de vive la république, vive la convention !... montrant, dans cet instant critique, que les cœurs les plus endurcis ne restent pas sourds aux noms si vénérés de patrie et de liberté !... Ils écoutèrent donc ma voix et se laissèrent enchaîner de nouveau sans la moindre résistance, sans qu'une goutte de sang fût répandue !... Voilà ce que pouvait alors l'amour de cette république, que Bonaparte a si traîtreusement anéantie !

— Mais sans les victoires d'Italie, repris-je avec modération, l'étranger aurait envahi la France ; sans l'énergie qu'il déploya après la bataille de Marengo, jamais mon pays ne serait sorti du chaos anarchique où il gémissait depuis des années.

— Le sol de la France n'avait pas besoin de ses victoires, répondit Buonarotti avec chaleur, pour être purgé de l'étranger; les armées de la république n'y avaient-elles pas réussi avant lui? Il a remporté d'éclatantes victoires, il est vrai, mais ces victoires gagnées au prix du sang de nos braves citoyens lui valurent la couronne, et depuis cette époque que sont devenues les institutions républicaines?... qu'a-t-il fait de l'indépendance des assemblées législatives? Plus ses triomphes allaient croissant, plus la nation devenait esclave : enfin, de guerre en guerre où vous a-t-il conduits? A perdre tout le fruit de votre glorieuse révolution, à éteindre tout patriotisme, à vous ramener les armées étrangères, à rétablir ces Bourbons dont le renversement avait coûté à la France des millions de soldats... Bonaparte!... Bonaparte!... je t'avais bien connu lorsque je partageai ton lit en Corse... ton faux semblant de républicanisme ne m'abusa jamais!...

Et sans attendre que je lui répondisse, Buonarotti me quitta brusquement, en me laissant réfléchir à ses paroles, dont l'exagération ne m'empêchait pas cependant d'apprécier la vérité.

20 juillet.

La Grèce, cette nation si cruellement asservie depuis 400 ans, vient d'arborer l'étendard de la révolte

et de l'indépendance... Que Dieu protége sa cause !...

Ah ! qui pourrait ne pas être ému jusqu'au fond de l'âme à l'idée de la résurrection politique inattendue, inespérée, des infortunés descendants des Thémistocle et des Épaminondas ! Comme elle est chère à mon cœur, cette patrie des héros et des arts ! et comme le premier cri de ses enfants opprimés, secouant le joug des Turcs, a retenti dans toute l'Europe ! C'est que nous lui appartenons à cette pauvre Grèce, comme à une terre natale dont on fut exilé dès l'enfance, mais de laquelle on conserve des souvenirs qu'un mot, une image, un événement suffisent pour faire revivre.

L'Italie a succombé, mais la Grèce triomphera ; car je vois dans la misère de ses habitants, dans leurs souffrances et leur exaspération, des éléments de succès qui n'existaient pas dans la péninsule où le bien-être du peuple sera pour longtemps encore un grand obstacle à toute tentative de liberté. La question pour la Grèce est une question d'existence, tandis qu'elle ne sera jamais pour les Italiens qu'une question de nationalité.

Qu'est-ce, en effet, que la nationalité pour de riches populations habituées depuis longtemps au joug des étrangers ? Pourvu que les propriétés soient respectées, que la vie matérielle soit bonne, qu'importe aux masses que le maître qui gouverne soit Français ou Autrichien?

LETTRE A M. G., PROFESSEUR.

30 juillet.

Si vous voulez vous faire un nom dans le monde, hantez les gens d'esprit et les hommes de bien, ne cessiez-vous de me répéter, mon cher maître, à une époque où je croyais, hélas ! que la vie ne pouvait être qu'un enchaînement de plaisirs et de folies ; vous gémissiez sur mon aveuglement et vous doutiez que je pusse jamais sortir de la dangereuse voie dans laquelle je m'étais si malheureusement engagé. Mais la lumière m'est enfin venue, j'ai reconnu la sagesse de vos paroles, et c'est pour vous prouver de plus en plus que j'ai su profiter de vos salutaires conseils que je viens aujourd'hui vous parler d'un homme bon et vertueux, que je me félicite chaque jour de connaître davantage. Le moindre talent de ce littérateur distingué, M. Delaplanche, est d'enseigner la déclamation d'une manière remarquable.

Vous savez, mon ami, quel est mon goût ou plutôt ma passion pour le bel art qui nous apprend à dire avec justesse et sentiment les chefs-d'œuvre de notre langue ? vous ne serez alors pas surpris que je me sois empressé d'établir des relations avec l'honorable professeur qui, seul à Genève, peut donner sur ce point de judicieux conseils et d'utiles leçons.

L'on m'a donc présenté à M. Delaplanche, et depuis ce jour, je n'ai cessé de m'applaudir d'avoir été admis dans son intimité, parce qu'il a le cœur plein d'un confiant abandon et qu'il se laisse aller sans réserve à la chaleur de son âme et aux élans de son imagination, dès qu'il est sûr d'être compris.

Pasteur de l'Église protestante, M. Delaplanche a cessé d'en exercer le ministère par suite de la faiblesse de sa santé ; mais il conserve cette piété, cette conviction consolante, ce zèle ardent pour l'Évangile, qui donnent à tout son être, à toutes ses paroles, quelque chose de charitable et d'onctueux qu'on ne rencontre que parmi les hommes dont le premier mobile est dans la foi et les promesses de l'Écriture. Sa religion, toujours éclairée, tolérante, en lui inculquant plus profondément encore l'amour pour ses semblables, déjà inné dans son cœur, l'a conduit par cela même à des opinions libérales et à des principes sagement démocratiques qu'il voudrait voir triompher chez tous les peuples. Selon lui, l'égalité parmi les hommes doit être le but de toute société bien organisée, parce que, sans égalité, il ne peut y avoir que des bonheurs individuels. L'âge n'a point attiédi ses affections politiques ni ses jouissances poétiques ; il aime la littérature, les bons ouvrages et les beaux-arts comme la manifestation la plus sublime du don le plus précieux que Dieu ait fait à l'homme... l'intelligence ! Passionné pour les œuvres de génie, que nul ne sait mieux sentir, et mieux faire

comprendre que lui, il suffit d'une noble pensée, d'une expression heureuse pour l'inspirer jusqu'à l'enthousiasme et lui faire dire avec Pascal : *Que l'homme est grand dans ses misères*...

Tout en me perfectionnant dans l'art de lire avec expression nos vers français, si sécs, si monotones quand celui qui les déclame ne sait pas y donner l'accent et le coloris, j'apprends avec lui à connaître le prix des plaisirs intellectuels ; et ces plaisirs, comme il le dit si bien, survivent à la jeunesse, et font vivre encore spirituellement à l'âge où l'on n'existe plus ordinairement que pour ajouter quelques jours à de longues années. Travaillez, me dit-il, avec une encourageante bonté, ornez votre esprit, enrichissez votre mémoire, étudiez les langues étrangères pour devenir un bon littérateur ; car c'est là, croyez-moi, votre véritable vocation, celle où vous rencontrerez le plus de satisfaction et de bonheur.

Plein de confiance dans ses lumières, je l'écoute, je l'admire, et je reviens chez moi plus zélé pour l'étude, plus désireux de devenir meilleur, et sentant au cœur une joie que je n'avais jamais connue !... une joie, mon ami, qui prend sa source dans la conviction intime que j'arriverai à mériter un jour l'estime des gens de bien et des hommes de savoir.

CHAPITRE XXIV.

FRAGMENTS DU JOURNAL.

Lucy. — Les réfugiés italiens. — Coppet. — Le jardin et le magot du maître de danse. — Madame de Staël et ses amis. — Désespoir de madame Buonarotti.

—

5 août.

Lucy... Lucy!... pourquoi mes lèvres prononcent-elles ce nom avec tant de charme, tandis que mon imagination reproduit à mes yeux la gracieuse créature dont l'image se présente sans cesse à ma pensée!... Ah! Lucy, tes yeux bleus sont pleins de lumière comme tes traits sont pleins d'harmonie... ta peau blanche est si fine qu'on craindrait que le moindre contact, qu'un souffle même n'en altérât la transparente pureté. Tes cheveux blonds sont ondoyants, et le front qu'ils encadrent est aussi pur, aussi poli que

celui d'une vierge de Raphaël... Oui, Lucy, tu es célestement belle, angéliquement attrayante, avec ta taille élancée, ta démarche noble et ton regard si tendre, mais si fier et si pudique à la fois, qu'on sent en l'admirant que l'âme dont il est le reflet doit être chaste et forte dans ses attachements comme dans ses résolutions. Sans te connaître, Lucy, je t'avais devinée!... sans savoir si le bonheur de m'approcher de toi, de te parler, de t'entendre, m'était réservé, je m'arrêtais pour te voir passer, pour contempler cette beauté d'ange qui porte avec elle la félicité du ciel!

Oh povero me !... povero me! où donc en suis-je venu? et qui ne me croirait, à ce langage, frappé au cœur, amoureux, passionné, ainsi que me le disait Giacomo, à qui je contais hier que j'avais été présenté chez la mère de ma divine Anglaise, la même que j'avais rencontrée au moment où je venais de retirer du lac Derworth à demi mort. — Qui ne me dirait, comme Giacomo, en secouant la tête d'un air de doute et de pitié : *Amico mio*, prenez-y garde! on va vite et loin auprès d'une femme dont la figure est moins belle encore que son âme... surtout quand cette femme est délaissée par un mari qui, peu soucieux d'un tel trésor, passe des mois et des années à courir le monde, tandis qu'elle, cette perle de grâce et de jeunesse, est là près de sa mère, mariée seulement de nom, et veuve par le cœur...

Ses réflexions sont justes, ses craintes sont salu-

taires, je le sais, je me le dis en me promettant de songer au péril... Mais le moyen de ne pas sentir la joie vous arriver au cœur, en entendant sa douce voix vous adresser des paroles flatteuses, comme elle le fit hier en me félicitant d'avoir sauvé la vie de notre pauvre maître de guitare!... Le moyen de ne pas se laisser aller à un indicible bonheur, quand sa bouche, en vous adressant un bienveillant éloge, s'embellit encore pour vous le dire du plus doux sourire qui puisse errer sur les lèvres d'une femme!... Allons, du calme... du calme!... disons simplement, et sans exaltation, que Lucy est une charmante Anglaise, dont la famille aristocratique est fixée sur le continent depuis plusieurs années; qu'elle réunit les grâces françaises aux beautés pures et nobles des femmes de son pays; qu'elle est modeste sans pruderie, instruite sans être bas-bleu, aimable sans coquetterie... qualités si appréciables!... trop appréciées peut-être!... Non, je ne saurais le craindre... la première sensation passée, ma tête rentrera dans l'ordre.

12 août.

Plus je fréquente les réfugiés italiens, plus je me sens animé du désir de servir leur cause : résignés dans leur malheur, ils ne regrettent pas d'avoir risqué pour l'indépendance de leur patrie leur fortune et leur existence. S'il y a chez eux moins d'enthousiasme

moins d'entraînement que chez les Français, il y a, je dois le dire, plus de persévérance et moins de vues et d'intérêts personnels : ce qui fait qu'après le succès, comme après la défaite, ils sont moins exposés à se laisser dévier de leur route et de leur devoir par ces individualités égoïstes qui gâtent et perdent les causes triomphantes, rabaissent et avilissent celles qui ont succombé. C'est parce qu'ils n'ont point été déçus dans leurs projets ou leurs espérances particulières, qu'ils se montrent aujourd'hui si patients à supporter leurs infortunes.

Je les aime donc, mes pauvres Italiens, je les recherche, et quand je le puis, je les console, je m'associe à leurs vœux comme je m'associerais à leurs entreprises, s'ils pouvaient en former encore. Aussi ai-je accueilli avec empressement les ouvertures de Buonarotti sur l'affiliation à une société, dont le but est de travailler à rendre l'Italie indépendante : — Il y a longtemps que je t'observe, m'a-t-il dit, et le moment est venu de t'associer à des amis de la liberté, à des patriotes qu'aucun revers ne saurait décourager, et qui travaillent sans relâche et en silence à délivrer les peuples du joug du despotisme : quand les pervers triomphent, il faut que les bons se réunissent : quand l'arbitraire est de tous les moments, il faut faire un faisceau des forces éparses des bons citoyens, et se reconnaître, s'entendre pour travailler en commun à la régénération sociale... Voilà désormais la tâche de

tout homme de bien ; ce doit être la tienne, jeune homme !

Quoique je sois loin de partager les opinions exagérées de Buonarotti, je l'estime trop cependant pour ne pas être flatté de la proposition qu'il vient de me faire ; et c'est avec impatience, je l'avoue, que j'attends le jour où je ferai partie de l'association dont il m'a parlé avec tant d'enthousiasme.

18 août.

— Venez-vous à Coppet ?... criait hier matin sous ma fenêtre M. de la P***, vieux Français royaliste, qui est à Genève depuis quinze jours ; nous partons à l'instant...

Un *oui* de stentor satisfit l'interrogateur, que j'avais rejoint un quart d'heure après. Un char de côté nous attendait, moi quatrième, et, à mon grand effroi, je fus chargé de conduire la pauvre haridelle qui devait nous traîner. Or, savez-vous ce que c'est que le véhicule honoré du nom si pompeux, si sonore de char ?... c'est un banc à dossier sur deux traverses et quatre roues, où vous êtes forcé, à moins de vous tordre le cou, de ne regarder, comme le soldat sous les armes, qu'à quelques pas devant vous ; de telle sorte que, si vous avez le malheur de tourner le dos à la belle partie de la campagne, vous êtes exposé à une lutte continuelle entre votre curiosité et l'extrême difficulté de la satis-

faire. Le pauvre M. de la P*** ne le sut que trop, car le sort voulut que son visage peu gracieux fût précisément dirigé vers le Jura, tandis qu'il avait derrière lui le Mont-Blanc. Quelle stupide, quelle exécrable invention! s'écriait-il à chaque instant, en s'efforçant de détourner la tête pour jouir de la perspective des Alpes; ne dirait-on pas, en vérité, que c'est une découverte de ces spéculateurs génevois, pour ne donner qu'à demi et en détail la vue de leur admirable pays ?... Et, partant de là pour récapituler tous ses griefs contre les compatriotes de Rousseau, il ne cessa de donner un libre cours à son humeur caustique, jusqu'au moment où nous nous arrêtâmes à l'auberge de Coppet.

Nous allions gagner le château et demander la permission de le voir, lorsque je me rappelai, fort à propos, l'illustre Morand, maître de danse, auquel j'avais promis une visite : en quelques minutes nous fûmes chez lui. Rien de plus singulier, de plus original que cette maison peinte du haut en bas de cinq couleurs différentes, si ce n'est pourtant celui qui la possède. Jamais je n'avais vu, même en Hollande, de plus bizarres enjolivements : les treillages, les murs, les arbres, les bons-hommes en plâtre, tous peints, bariolés ou tailladés, forment un ensemble dont les paravents chinois peuvent seuls donner une juste idée; sans parler d'un kiosque donnant sur la grande route, au balcon duquel se trouve un mandarin qui, par le moyen d'un ressort placé sur le chemin, baisse la tête

chaque fois que passe une voiture, et secoue un énorme chapeau chinois armé de sonnettes, au grand effroi des chevaux et des voyageurs.

Sous la conduite de mon cher petit homme, plus magot que son mandarin, nous visitâmes chaque clochette, chaque pied d'arbre, chaque pot de fleurs de sa burlesque habitation; puis nous fûmes enfin conduits par lui au parc du château de Coppet. Rien de bien saillant ne s'offre d'abord à vos regards; le jardin, moitié français, moitié anglais, a quelque chose de triste qui vient sans doute de ce qu'on n'y découvre pas le lac : les beaux arbres, les frais ombrages n'y manquent pas, il est vrai; mais si les souvenirs du fameux Necker et de sa fille si célèbre n'étaient pas attachés à ce séjour, on se détournerait peu pour le visiter.

M. de la P*** critiqua le plan du parc, qui, selon lui, n'a rien de pittoresque, rien de grandiose; maître Morand, fort scandalisé, s'empressa d'ajouter que c'était sous ces bosquets, sous ces charmilles qu'avait respiré le génie, et que madame de Staël était un soleil qui, semblable à Armide, donnait à ses jardins l'éclat et la beauté.

— A merveille, répondit M. de la P***, mais le génie n'exclut pas le goût, et ses héritiers auraient au moins dû...

—Quoi! s'écria le petit homme en bondissant d'impatience... Commettre le sacrilége de changer quelque



chose à ce qui existait pendant la vie de madame de Staël?... Ah! monsieur, ses enfants en sont incapables!... et s'ils avaient le cœur assez froid, assez ingrat pour y songer, il faudrait leur lancer l'anathème... Moi qui vous parle, monsieur, j'aurais un chagrin mortel si je voyais abattre un seul des arbres à l'ombre duquel cette femme admirable venait rêver à ses ouvrages.

Ne savez-vous donc pas ce que c'est que la consécration du génie?... répétait le pauvre Morand, que son exaltation pour madame de Staël, sa glorieuse protectrice, comme il aimait à l'appeler, rendait juste dans ses pensées en même temps qu'il devenait éloquent dans ses discours.

M. de la P*** répondit par quelque critique nouvelle à l'enthousiasme du maître de danse, qui finit par regarder en pitié le barbare amateur d'allées mieux courbées, de pelouses plus développées, de massifs mieux disposés... Quant à moi, les laissant se quereller à leur aise, je me retirai à l'écart pour penser librement à celle qui avait si longtemps animé ce séjour... C'est ici qu'elle se promenait, me disais-je; c'est sur ce banc, peut-être, qu'elle aura jeté les premiers traits de ses chefs-d'œuvre, ou qu'elle aura charmé par ses discours brillants, par ses aperçus ingénieux et fins, les hommes d'esprit qui l'entouraient et qui puisaient dans sa conversation, aussi variée que profonde, des idées et des inspirations qui faisaient

ensuite l'ornement de leurs livres. Que j'aurais voulu assister à ces entretiens intimes, où les Schlegel, les Sismondi, les Benjamin Constant et les Montmorency versaient à l'envi les trésors de leur érudition et de leur critique, stimulés qu'ils étaient par la présence et les paroles de leur noble amie! Grâce à elle, ils vivaient tous en paix; chacun d'eux donnait le meilleur de son esprit et de son savoir; mais que de tact il lui fallait pour tirer ainsi parti d'éléments si divers!... De quelle patience n'avait-elle pas besoin avec le poëte Schlegel, dont la susceptibilité et les exigences étaient encore au-dessus de son talent!... Et que de fois, sans doute, elle aura dû joindre les ennuis intérieurs aux tourments de son exil!

Alors la vie agitée de cette femme extraordinaire me revint tout entière à la mémoire : son ardente jeunesse écoulée au milieu des péripéties de la révolution, ses joies et ses douleurs de fille, ses triomphes d'auteur, ses amers regrets en vivant loin de la France, loin de Paris surtout... son amour, son union avec M. de Rocca, suivie d'une mort si prématurée... mort que je déplorai d'abord en pensant à tout ce qui devait encore sortir de beau et d'admirable de cette rare intelligence, mais dont je me consolai ensuite en songeant aussi à combien de douleurs pouvait être réservée celle que les années n'auraient jamais mise à l'abri des souffrances de la sensibilité et des épines sans cesse renaissantes de l'amour-propre! Qui sait, d'ailleurs,

me disais-je en fixant mes regards sur la demeure des Necker, si cette femme incomparable ne se serait pas survécu à elle-même comme tant d'autres talents?... Qui sait comment elle aurait supporté l'éclipse de sa gloire ou les langueurs de la vieillesse?... Ne murmurons donc pas contre les décrets de la Providence, et laissons reposer en paix celle dont le cœur fut si passionné, l'âme si forte, l'imagination si puissante, qu'on oublie en la lisant les faiblesses qui la rattachaient à la terre, pour lui donner les vertus et les ailes d'un ange!...

Vainement, pour m'arracher à mes solitaires méditations, le cher petit maître de danse voulut-il m'introduire, par une extrême faveur, dans le funèbre asile où se conservent sa dépouille mortelle et celle de son bien-aimé père; vainement, en désespoir de cause, insista-t-il pour me conduire au moins dans le salon où il avait eu l'honneur de danser la gavotte avec la belle madame Récamier; je résistai à ses sollicitations, et le laissant de nouveau aux prises avec M. de la P***, j'allai sur les bords du lac penser encore aux ouvrages et à la destinée de la femme à jamais célèbre dont la couronne de gloire fut, hélas! comme toutes celles conquises par le génie... une couronne de douleurs!

Surpris, à mon retour à Genève, du peu d'empressement que j'avais éprouvé à visiter le château où madame de Staël avait vécu et le mausolée où elle repose, je voulus m'en expliquer la cause, et je la

trouvai dans le besoin qu'on éprouve de faire seul le pèlerinage qui conduit au berceau et à la tombe d'un être supérieur, dont les joies, les souffrances et le génie prenaient leur source dans les nobles élans et les sympathiques inspirations du cœur!... Allez à Ferney en société, mais à Coppet allez-y seul.

25 août.

Ses deux mains reposaient sur ses genoux, sa tête était penchée, tout son corps immobile, et ses yeux baissés ne se relevèrent pas quand j'entrai... Le petit salut, l'aimable sourire qui m'accueillent ordinairement, ne me furent point adressés; il fallut que je m'avançasse jusqu'au pied du fauteuil pour obtenir de madame Buonarotti un : Bonjour, mon ami.

— Eh! *Dio santo!* lui dis-je, quel noir chagrin vous oppresse, ma bonne mère? Buonarotti serait-il malade? est-il couché?

— Couché!... lui!... plus que jamais il ne ferme pas les yeux.

— Mais que vous est-il donc arrivé? vous que je trouve habituellement si causante et si gaie?...

Ce fut en vain que pendant longtemps je lui demandai de me confier sa peine; elle pleurait... Touchée enfin du tendre intérêt que je lui exprimais, elle me dit : — Ah! *caro mio!* c'est qu'il y a des jours, voyez-vous, où le fardeau de la vie est trop lourd, quand le

passé a été rude, que le présent est difficile et l'avenir incertain ! Depuis vingt-cinq ans, Buonarotti et moi, nous avons supporté tant de traverses !... Emprisonnés sous le Directoire, puis sous Napoléon ; toujours surveillés, persécutés, jamais en repos, jamais avec l'espoir au cœur ! Aujourd'hui ici, demain là, ne sachant pas la veille où nous aurions le pain du lendemain ! Qui tiendrait à une pareille vie, surtout quand cette rage de se mêler de la politique croît avec l'âge au lieu de diminuer !... Ah ! pauvre femme que je suis !... Depuis que les réfugiés italiens arrivent à Genève, il ne se donne ni paix ni trêve, manque ses leçons, se dépouille de tout. Imaginez-vous, mon cher enfant, que ce matin encore il a donné pour eux jusqu'à son dernier liard... deux mois de leçons y ont passé !... *Povera me!*... Aussi ai-je été obligée de mettre tout sous clef, car ses chemises y passaient une à une... Ah ! quel homme ! quel homme !... Quand je me fâche, il me répond : — *Mangeremo del pane*, nous mangerons du pain... Comme si à notre âge on n'avait pas besoin de se soutenir un peu... mais, hélas ! il est incorrigible !

En prononçant ces mots, il était facile de voir que la colère de la bonne vieille serait bientôt apaisée par celui qu'elle aime et dont elle est si fière ! Compagne constante et dévouée, elle ne le quitta jamais aux jours de l'infortune, et voulut subir avec lui la prison, l'exil et la pauvreté !... Si elle se plaint aujour-

d'hui, c'est qu'elle tremble de voir l'homme à qui elle a tout sacrifié, affaibli par les ans, perdre ses ressources et languir de misère à ses derniers jours... Ce n'est pas pour elle que son cœur connaît la crainte, car elle sait souffrir, mais c'est pour ce Buonarotti au caractère de fer, à l'âme généreuse, qui jamais n'abandonne sa cause, jamais n'en désespère, et que Dante aurait placé à côté de cette grande figure de Farinata qui, malgré le feu qui le dévorait, se montrait au poëte :

Come avesse lo inferno in gran dispetto,
Nè mutò aspetto,
Nè mosse collo, nè piegò sua costa *.

* Sans changer d'aspect, ni plier la tête, comme s'il eût bravé l'enfer.

CHAPITRE XXV.

LETTRE A MA SOEUR.

Départ pour les eaux d'Aix. — Le chevalier Palma. — M. de Lamartine.—La jeune malade.—M. de Boigne.—Chambéry. — Les échelles. — La prison de Chambéry. — La pauvre Marguerite.

Genève, 10 septembre.

J'avais pendant un mois travaillé, compulsé, comme un bénédictin ; j'avais rempli et au delà la fatigante tâche que je m'étais imposée. Alors , pour reposer ma tête et récompenser mon zèle , j'acceptai l'offre d'une excursion à Chambéry , dans la voiture d'un officier français que son service appelait en cette ville. Gais et dispos comme on l'est à notre âge quand on a la conscience d'un devoir accompli et un avenir plein d'espérances , nous montâmes tous deux dans un char de face , si léger , si coquet , qu'il me réconcilia tout

à fait avec ces malencontreux équipages. Cinq heures sonnaient à toutes les horloges de la ville, que nous étions déjà sur la route de Savoie, filant vers la frontière, au trot bien allongé d'un fringant et vigoureux cheval.

Le soleil brillait au ciel, l'air était pur, la campagne verte et riante... mais pas si riante, pourtant, que notre juvénile humeur, qui s'exhalait en bons mots et surtout en chansons. Nous nous sentions au cœur une abondance de vie et de contentement que rien ne pouvait altérer : ni l'ennuyeuse perquisition des douaniers piémontais, ni, ce qui fut pis encore, la rupture de notre charmante voiture, que nous fûmes obligés de laisser sur le grand chemin à la garde du domestique, tandis que nous continuâmes pédestrement et joyeusement notre délicieux voyage. C'était à qui des deux plaisanterait, rirait le plus de cette mésaventure qui nous forçait à faire humblement notre entrée dans la célèbre ville d'Aix, le bâton à la main et les pieds poudreux, au lieu d'y arriver trônant superbement sur les moelleux coussins de notre élégant phaéton. *Sic transit gloria mundi*, disions-nous en riant aux éclats de ce bon rire d'une insouciante jeunesse qui semble défier toutes les traverses de la vie... Les échos des montagnes en répétaient depuis quelques instants les sonores explosions, lorsque la vue d'une voiture escortée par des gendarmes carabiniers, en attirant notre attention, suspendit tout à coup sur nos lèvres cette gaieté

si bienfaisante. Quelle était cette voiture? — Où allait-elle? — Que contenait-elle? Voilà ce que nous nous demandâmes jusqu'au moment où nous aperçûmes, entre deux gendarmes, un homme, jeune encore, portant moustaches, et dont la figure pâle et profondément mélancolique ne nous confirma que trop dans nos tristes prévisions.

Encore une victime des réactions politiques et des persécutions du gouvernement sarde!... m'écriai-je en suivant des yeux l'infortuné prisonnier. Dieu sait d'où il vient et où ils le mènent!... Mais il y a sur son mâle visage un tel cachet de souffrance et de sombre résignation, que son malheur semble encore plus complet que celui des autres proscrits.

Déjà, tant la pitié me parlait au cœur, déjà je m'étais retourné pour courir après la voiture et supplier le chef des sbires de me laisser parler à ce pauvre captif, lorsque mon compagnon de voyage, qui m'avait deviné, m'arrêta en me répétant combien la police piémontaise était soupçonneuse; force fut donc de continuer ma route sans connaître le sort de celui dont la physionomie m'avait inspiré tant d'intérêt.

Ce ne fut qu'à mon retour à Genève que je pus savoir son nom et à quels dangers il venait d'échapper. Le chevalier *Palma* était capitaine dans un régiment d'infanterie en garnison à Alexandrie au moment où la révolution éclata à Turin. Son caractère per-

sonnel, sa bravoure bien connue, ses talents, sa famille, lui avaient acquis parmi ses compagnons d'armes une influence dont il sut profiter pour leur faire embrasser la cause de la constitution. Homme de tête et de dévouement, il prouva, par des actes de vigueur et des dispositions habiles, ce qu'on aurait pu faire contre les Autrichiens si l'on eût agi de concert. Mais la division et le découragement se mirent parmi les partisans de la révolution, et le brave Palma, malgré tous ses efforts, fut obligé, après la chute du gouvernement constitutionnel, de chercher comme les autres un refuge à l'étranger.

N'ayant abandonné la partie que des derniers, il ne trouva pour s'embarquer qu'un mauvais bâtiment, qui fut jeté quelques jours après sur les côtes, d'où il gagna la principauté de Monaco. Là il fut pris et livré au gouvernement piémontais, sous la condition expresse, cependant, qu'il serait remis sain et sauf à la frontière suisse après qu'on lui aurait fait subir son procès. La garantie, toutefois, était peu rassurante pour le pauvre proscrit, et surtout pour sa femme, mère de plusieurs enfants, qui tremblait avec raison que le gouvernement sarde ne violât, par esprit de vengeance, l'engagement qu'il avait pris envers les autorités de Monaco.

Tu comprendras, ma sœur, quelles durent être leurs anxiétés et leurs alarmes pendant un long et mystérieux procès dont le résultat fut une sentence

de mort ! et toutes les angoisses de cette malheureuse famille, qu'on tint après la condamnation dans la mortelle attente d'une sanglante exécution !... Ce sont là des épreuves qui brisent les cœurs, et laissent dans la pensée et sur les visages une empreinte de tristesse que les ans et le calme ne sauraient effacer !... Le chevalier Palma en est, hélas ! la déplorable preuve... Extrait de sa prison et mis en voiture, comme s'il devait marcher à la mort, ce ne fut qu'après plusieurs heures de voyage qu'il apprit enfin qu'on le conduisait aux frontières de la Suisse. Sa surprise dut être grande, sans doute ; mais le sacrifice de la vie avait été fait, et la joie d'échapper au supplice ne pouvait bannir de son âme les regrets d'être séparé de tout ce qu'il aimait et les amertumes d'un long exil !

Cette triste rencontre, pour en revenir à notre voyage, ayant donné un autre cours à nos idées, rendit notre conversation plus sérieuse et plus en harmonie avec la sombre gravité des sites et le grandiose des montagnes qui bordaient le chemin : on eût dit que cet incident était survenu tout exprès pour nous mieux préparer à visiter le lieu devenu si tristement célèbre par la funeste mort de la jeune et belle madame de Broc. Tu sais par quel fatal accident cette douce et intéressante amie de la reine Hortense perdit la vie... Je ne te parlerai donc ni du précipice où cette infortunée glissa et disparut tout à coup sous les yeux de sa royale compagne, ni des inutiles efforts qu'on fit

pour la retirer à temps de l'abîme, ni même d'une méchante peinture à fresque qui représente cette scène de désolation sur le mur d'une chaumière voisine, et vous fait frissonner d'horreur et de pitié malgré la grossièreté du dessin. Les mots restent toujours vides et froids pour rendre la douloureuse impression que vous cause le souvenir d'une semblable catastrophe!... Je te dirai seulement que ma pensée se reportait encore en arrivant à Aix sur la déplorable fin de cette femme charmante, qui réunissait, dit-on, toutes les perfections, et dont le tombeau, il t'en souvient, se voit au parc de Saint-Leu.

Ce n'est pas chose aisée que de trouver un gîte dans une ville où les baigneurs et les buveurs d'eau affluent de toutes parts; j'en désespérais, après maintes recherches infructueuses, lorsque mon compagnon de voyage se souvint heureusement qu'il était temps encore de nous présenter chez une dame du pays dont l'assistance et les renseignements nous tireraient sans doute d'embarras. Grâce à elle, en effet, nous sûmes où nous adresser pour trouver un logement, et nous apprîmes en même temps le nom des étrangers de distinction qui se trouvaient à Aix. La nomenclature en était longue; ce n'étaient que princes, ducs, maréchaux, pairs de France, sans compter une foule de gens de qualité, du Piémont et d'Angleterre.

Mais, parmi tous ces noms et tous ces titres, un seul excita mon intérêt: c'est celui d'Alphonse de Lamar-

tine, ce jeune poëte que ses *Méditations* viennent de rendre si célèbre, et qui promet enfin à la France une poésie nouvelle, où la force de la pensée marche de pair avec la simplicité et le charme de la diction.

— Pourrait-on le voir, lui être présenté? demandai-je aussitôt. Quelle est sa société? quelles promenades préfère-t-il?

— Je ne saurais trop vous le dire, me répondit la bonne dame; je sais seulement qu'il vit très-retiré dans une campagne, près de la ville, et qu'il va souvent de grand matin au lac du Bourget.

— J'y serai, j'y serai dès l'aube du jour, m'écriai-je; j'y porterai les *Méditations*, et...

— Si vous apercevez un jeune homme à la taille élancée, au front élevé, au regard long, pensif et mélancolique, regardez-le bien, monsieur, car c'est Lamartine lui-même, me dit une jeune et jolie femme qui venait d'entrer dans le salon.

Le lendemain, à la pointe du jour, par un soleil légèrement voilé de quelques nuages, je me rendis seul à pied au lac du Bourget. La douce fraîcheur de l'air, le joyeux gazouillement des oiseaux mêlant leurs chants au bruissement lointain des cascades, les blanches vapeurs qui couvraient encore les vallées, tandis que le sommet des monts brillait déjà d'une pure lumière, tout le spectacle enfin d'un beau et suave réveil de la nature, en révélant à mon âme les grandeurs de Dieu, l'avait si profondément identifiée à toutes les

hautes pensées de la poésie religieuse, que ce fut avec un plaisir indicible qu'assis sur les bords silencieux du lac j'y lus à haute voix les vers harmonieux des *Méditations*...

Transporté parfois de quelques strophes plus ravissantes encore que les autres, je m'arrêtais pour en mieux sentir les mélodieuses beautés, et mes yeux cherchaient sur les rives celui qui semble avoir trouvé une langue nouvelle pour parler de foi et d'amour aux cœurs tendres et mélancoliques... Puis, ne le voyant pas, je reprenais mon attachante lecture, redisant chaque vers, revenant sur chaque page; tantôt frappé de quelques traits sublimes qui nous promettent enfin un poëte lyrique, tantôt charmé de la souplesse et de la grâce d'un style qui doit opérer, sans aucun doute, une sorte de contre-révolution littéraire, et nous délivrera de la sèche et monotone diction des vers de l'ancienne école. Jamais je n'avais mieux compris qu'il n'est pas de jouissances plus pures, plus régénératrices, que celles qui, prenant leur source dans les hautes régions de l'intelligence, agrandissent la sphère de nos idées et nous rapprochent de notre céleste origine.

Oh! ma sœur! qu'elles furent délicieuses les heures qui s'écoulèrent ainsi à suivre le jeune poëte dans ses chastes inspirations!... Et qu'il m'eût été doux de pouvoir lui exprimer les transports jusqu'alors inconnus qu'il venait de faire naître dans mon âme!... Mais ce bonheur ne me fut pas accordé... il ne vint pas rêver

aux bords du lac, et je dus regagner la ville sans lui avoir payé mon juste tribut de reconnaissance et d'admiration *.

La vie des eaux est trop connue pour que je sois tenté de te parler de celle que l'on mène à Aix : là, comme ailleurs, le monde des baigneurs se compose

* J'étais loin de penser alors qu'un jour viendrait où je contracterais envers M. de Lamartine une dette de cœur bien plus grande, bien plus véritable encore, que celle dont j'aurais voulu m'acquitter sur les bords du lac du Bourget. Comment aurais-je pu soupçonner, en effet, que le temps n'était pas éloigné où je serais jeté dans les fers? moi si jeune, si indépendant, moi qui n'avais désormais d'autres désirs, d'autre but, que d'acquérir, à force de travail, un peu de science et les moyens de me rendre utile à mon pays?... Mais les décrets de Dieu sont impénétrables, et celui qui, dans ses présomptueuses espérances, rêvait un avenir de bonheur et de célébrité, devait bientôt être réduit à languir, à s'éteindre obscurément dans les mortels ennuis d'une longue et cruelle captivité. C'est après des années de misère et de souffrances, dans un de ces jours d'abattement où tout est ténèbres et désespoir dans l'âme du prisonnier, que je reçus comme un bienfait du ciel la seconde partie des *Méditations* et les *Harmonies poétiques*... Si, malgré mon désir extrême, j'ai dû garder le silence dans mes *Mémoires* sur cet inestimable don, c'est que la crainte de compromettre involontairement la personne généreuse qui en fut l'auteur m'en faisait un religieux devoir.

Mais ici qu'aucun enchaînement de faits, qu'aucune époque, qu'aucun indice ne sauraient la révéler, je puis, je dois laisser parler mon cœur, et dire que jamais moribond recevant d'une main secourable la potion salutaire qui doit le rendre à la vie, n'éprouva un soulagement plus profond que celui que me

de gens vraiment malades qui cherchent la santé, ou de gens ennuyés qui cherchent les distractions; le tout formant un ensemble peu attrayant pour celui qui, n'ayant comme moi qu'un jour ou deux à demeurer sur les lieux, ne saurait trouver une compensation à la monotonie des habitudes par la connaissance des per-

causa la possession inespérée de ces précieux livres, quelque danger qu'il y eût d'ailleurs à les avoir momentanément près de moi.

Qu'on s'imagine, en effet, quelle dut être ma joie en emportant dans mon cachot ce recueil de pieux cantiques, que Dieu semblait m'envoyer comme un gage de plus des vérités de la foi!

Qu'on se figure encore avec quel empressement, quelle anxiété je lus les premières strophes de ces touchantes élégies, de ces odes sublimes qui réalisaient, surpassaient même les espérances que les premières *Méditations* m'avaient fait concevoir bien des années auparavant!... Qu'on me voie assis, ployé en deux dans un coin de ma sombre prison, les yeux incessamment fixés sur mes chers volumes, qu'il me fallait, au moindre bruit, soustraire à l'espionnage de mes gardiens... qu'on me voie, dis-je, dans cette inexprimable alternative de poignantes alarmes et d'accès d'enthousiasme causés par les beautés du premier ordre que je rencontrais à chaque page; et l'on comprendra si l'exaltation poétique et religieuse qu'une semblable lecture excita dans mon âme n'était pas de nature à me pénétrer d'admiration et de reconnaissance pour le poëte chrétien dont les bibliques inspirations, en me confirmant dans mes croyances, me faisaient goûter d'ineffables plaisirs dans un lieu où l'on ne connaissait, hélas! que des larmes et des douleurs!

Oui, j'aime à le dire, à le répéter : j'ai dû beaucoup, j'ai dû

sonnages et par celle des mille petites intrigues qui se nouent et se dénouent entre eux pendant la saison des eaux.

Je me serais donc borné, faute de faits et d'observations qui en valussent la peine, à te mander que j'étais parti le lendemain pour Chambéry, après avoir parcouru les environs de la ville, qui sont des plus pittoresques, si je n'eusse rencontré dans mes excursions une famille que j'avais connue naguère à Paris, aussi heureuse que brillante, et qui maintenant... mais n'anticipons pas.

Sorti de la ville pour échapper aux exhalaisons sulfureuses des bains et respirer l'air balsamique des montagnes, j'allais à l'aventure, de colline en colline, de prairie en prairie, lorsque j'aperçus tout près d'une jolie rivière, à l'ombre d'un grand frêne qui les garantissait de l'ardeur du soleil, un homme, une femme

immensément à M. de Lamartine aux temps de mes malheurs; car c'est après avoir lu ses inimitables vers que mon imagination flétrie reprit un nouvel essor, et que je me livrai avec plus d'ardeur que jamais à la poésie religieuse, source inépuisable de prières et de consolations pour le malheureux captif.

Ce fut donc un beau jour pour moi que celui où je pus être admis, à mon retour en France, auprès du bienveillant auteur des *Harmonies poétiques*, et lui dire, en serrant sa main dans les miennes : — Que Dieu soit à jamais béni, puisqu'il permet enfin que je vous remercie du bien que vous m'avez fait dans ma captivité !...

et un enfant groupés autour d'une quatrième personne à demi couchée sur une de ces chaises longues qui servent à transporter les malades aux bains. C'était là une de ces touchantes réunions de famille dont on peut deviner d'un regard la douloureuse préoccupation.

En les voyant, je m'arrêtai d'abord, et, craignant de les troubler, j'allais rebrousser chemin, si je n'eusse été attiré vers eux par une irrésistible sympathie. L'instinct du cœur ne m'avait pas trompé... à peine avais-je fait quelques pas, que je reconnus Gustave P***, qui ne m'eut pas plutôt aperçu qu'il vint rapidement à ma rencontre. L'empressement que j'avais mis moi-même à le rejoindre ne m'avait pourtant pas empêché de remarquer l'extrême pâleur de son visage et l'abattement de toute sa personne.

— Vous ici ! lui dis-je, dès que sa main fut dans la mienne, vous que j'avais laissé brillant de santé ?...

— Et de bonheur, reprit-il, en levant les yeux au ciel... hélas ! tout est changé !

— Mais votre maladie n'a rien de grave, je l'espère ?

— Ce n'est pas moi qui souffre, ajouta-t-il, mais cet ange !... et il m'indiquait sa jeune femme, dont la tête reposait languissamment sur le sein de sa mère. — Vous qui l'avez connue si fraîche, si pleine de vie, auriez-vous pu penser...

Son émotion devint si grande en prononçant ces mots, qu'il fut obligé de s'appuyer sur mon bras.

— Mais, reprit-il bientôt en faisant un violent effort sur lui-même, Eugénie nous regarde, et plutôt perdre tout espoir de salut dans le ciel que de lui causer une douleur de plus.

— Elle est donc bien faible, bien souffrante ?

— Si souffrante, hélas ! que c'est peut-être aujourd'hui le dernier jour où nous pourrons la transporter dans le lieu qu'elle affectionne pour l'air doux et pur qu'on y respire.

Tout en parlant ainsi, nous nous étions rapprochés de la pauvre malade : — Ma présence pourrait la troubler, dis-je alors à Gustave ; laissez-moi m'éloigner... ce soir je viendrai savoir de ses nouvelles.

— Non, non, restez de grâce ; ne connaissez-vous pas mon Eugénie depuis assez longtemps pour que votre vue ne lui fasse que du bien ?

Je cédai à son désir, et bientôt je fus près de cette malheureuse femme que j'avais vue, il y a trois ans encore, dans toute la fleur de la jeunesse et de la beauté, et qui put à peine me tendre la main, en me disant d'une voix presque éteinte : « Que nous sommes heureux de vous voir !... » Elle voulait continuer ; mais la tendre mère, dont les yeux ne la quittaient pas, lui rappela que le médecin avait expressément défendu qu'elle prononçât un mot dans l'intervalle de ses bains. La pauvre Eugénie se tut aussitôt, et, regardant sa mère, son mari et son enfant avec une inexprimable tendresse, elle leur souriait doucement.

Ah! ma sœur, quelle résignation, quelle foi, quel amour il y avait dans cet angélique sourire! et comme il répandait bien sur cette figure déjà presque éteinte la sérénité que Dieu accorde seulement dans les derniers moments aux âmes pieuses et éprouvées qui de bonne heure ont mis en lui toutes leurs espérances!

Mais, quelque céleste que fût l'expression de ce visage, j'en détournai bientôt les yeux avec un douloureux serrement de cœur, car la mort était là!... la mort, qui allait enlever à une famille désolée sa plus pure lumière, et avec elle tout espoir de félicité!... L'impression que j'en éprouvai devint même si poignante, que je m'éloignai rapidement pour ne pas laisser voir les larmes qui s'échappaient de mes yeux. — A ce soir, dis-je à Gustave, après avoir déposé un baiser sur la main de la pauvre malade, et sur celle de sa mère, bien plus à plaindre encore!

Je n'avais pas fait deux cents pas, que je rencontrai les porteurs qui venaient chercher l'infortunée jeune femme : peut-être dans peu de jours la transporteront-ils à sa dernière demeure, pensai-je en passant près d'eux... et mon cœur se brisa!

Quand la nuit s'approcha, je me rendis à la maison qu'habitait Gustave : tout y était triste et silencieux. Introduit dans la première pièce de l'appartement, j'y trouvai la mère d'Eugénie ayant sur ses genoux son petit-fils qui répétait sa prière du soir... « Mon Dieu! disait l'enfant, conserve-moi ma bonne petite maman;

mon Dieu, je vous donne mon cœur, ayez pitié de nous!... » Et la pauvre grand'mère priait aussi en essuyant ses larmes!

J'étais resté debout près de la porte, pour ne pas interrompre la touchante oraison; quand elle fut terminée, et que l'enfant fut posé dans son lit, la bonne dame me fit signe de venir m'asseoir près d'elle: — Ma fille est plus faible encore que ce matin, me dit-elle à voix basse; elle est là dans sa chambre avec son mari... Pauvre chère enfant! c'est elle qui l'encourage, et pourtant elle a bien souffert depuis deux ans!... Mais elle est si dévouée, mon Eugénie, que pour convertir son Gustave et le ramener à Dieu, elle lui consacrera jusqu'au dernier souffle d'une existence qu'elle a si généreusement sacrifiée pour lui sauver l'honneur et la vie!...

Ces paroles, prononcées avec toute la douloureuse exaltation dont une mère est capable, seraient restées comme une énigme pour moi si les revers de fortune de Gustave P***, et toutes les péripéties qui devaient en avoir été la suite, ne se fussent en même temps présentés à mon imagination.

— Ah! si vous saviez, reprit-elle, en s'efforçant d'étouffer ses sanglots, si vous saviez ce que mon Eugénie a montré de courage au moment des malheureuses affaires de mon gendre, vous diriez avec moi qu'il n'y a qu'un ange du ciel capable de tant de vertus... Hélas! par quelles horribles épreuves n'a-t-elle

pas dû passer, ma pauvre fille?... Tout autre qu'elle n'aurait pu retenir ses plaintes, ses murmures, tandis que cette douce créature, pleine de confiance en Dieu, ne cesse de le bénir à chacun des jours qu'il lui accorde encore, parce qu'elle espère que le salut de Gustave sera la récompense de tant de souffrances. « Maintenant que la foi est dans son cœur, me disait-elle encore hier, je n'ai plus peur de mourir, car il vivra pour son fils et pour toi, ma bonne mère!... »

Frappée sans doute de la funeste idée que ces touchantes paroles venaient de réveiller dans son âme, la malheureuse femme s'arrêta tout à coup, fondit en larmes et se mit à genoux. Elle priait avec ferveur depuis quelques minutes, lorsqu'une femme de chambre ouvrit vivement la porte, et l'avertit que sa fille la demandait : — Grand Dieu! serait-elle plus mal? s'écria-t-elle... et, sans attendre la réponse, elle sortit avec précipitation, me laissant seul dans sa chambre, où je restai jusqu'au moment où un domestique vint me prévenir que la crise de madame était trop forte pour que son mari et sa mère pussent la quitter un instant. Je me retirai donc, le cœur plein de tristes pensées, et avec d'autant plus de regrets que j'étais obligé de partir pour Chambéry, le lendemain de très-bonne heure.

Il eût fallu que je fusse bien aveugle d'esprit ou bien endurci de cœur, pour que tout ce que je venais de voir et d'entendre n'élevât pas mon âme à de pieuses

contemplations... La nuit était donc déjà fort avancée, que je me promenais encore, songeant à ce qu'il y a de sublime et de surhumain dans le dévouement ignoré de cette jeune femme, qui sait trouver assez de forces et de consolations dans ses convictions religieuses pour quitter sans murmurer la vie à vingt-six ans, et pour regarder la conversion de son mari comme une grâce, une compensation à tout ce qu'elle a souffert et à tout ce qu'elle laisse sur la terre. Alors je compris tout ce qu'il y a de divin dans l'évangélique mystère de la rédemption des âmes.

J'aurais voulu retarder mon départ de quelques heures, afin qu'il me fût possible d'avoir encore une fois des nouvelles de la pauvre Eugénie, mais mon compagnon était obligé d'être à Chambéry à une heure fixe; force fut donc de me mettre en route aux premiers rayons du jour.

Le pays que nous avions à parcourir n'aurait offert rien de remarquable, si nous ne nous fussions pas arrêtés pour visiter l'habitation du fameux M. de Boigne. Tu sais, sans doute, ce qu'on attache d'extraordinaire, de merveilleux même au nom de cet homme dont les immenses richesses, acquises dans les Indes orientales, sont pour toutes les classes un inépuisable sujet de conjectures, d'imputations et de calomnies plus étranges, plus odieuses les unes que les autres. Tu te rappelleras aussi que l'on attribue sa fortune colossale à sa trahison envers Tippo-Saëb, qu'il aurait soi-disant

vendu et livré aux Anglais au prix de beaux millions comptants.

Si tu ajoutes à tous ces *on dit* du monde les contes de diableries, sorcelleries que les bons paysans savoyards répètent avec une crédulité digne du moyen âge, tu comprendras et ma vive curiosité de voir, d'examiner la pompeuse demeure de l'ancien chef des Marattes, et mon désappointement en apprenant qu'en son absence on ne laissait pénétrer aucun étranger dans son château.

— C'est grand dommage, nous dit un campagnard que nous trouvâmes près de la grille ; vous auriez vu de belles choses, allez !

— Il est donc bien riche, votre monsieur de Boigne ?

— Riche !... ah, Seigneur Dieu ! il a assez d'argent pour acheter à notre roi la Savoie, le Piémont, et la Sardaigne par-dessus le marché... Ah ! c'est un fier homme !

Puis, se rapprochant de nous, il reprit à voix basse :
— On dit comme ça qu'il a vendu son âme à Satan, et que c'est le malin esprit qui garde son or.

— S'il en est ainsi, lui répondis-je en souriant, il faut avouer que Satan est un diable fort accommodant, puisque l'or qu'il fournit à M. de Boigne est employé à fonder des établissements de charité.

— Dame ! c'est vrai... mais voyez-vous, il a beau bâtir des hospices, faire des fondations, je ne vou-

drais pas, au prix de ses millions, avoir à régler son compte dans l'autre monde.

Le langage de cet homme, que je retrouvai d'ailleurs avec des variantes dans la bouche de la plupart des gens du pays, nous prouvait ce qu'on nous avait dit à Aix, que le pauvre M. de Boigne, malgré toutes ses munificences envers son pays natal, est considéré par une partie de ses compatriotes comme un être à part, comme une puissance occulte dont on accepte les bienfaits, sans être tenu pour cela à se montrer reconnaissant... et pourtant ils sont immenses, ces bienfaits !

Les établissements de la ville de Chambéry, les rentes importantes constituées à l'Académie des sciences et à d'autres établissements de ce genre, ainsi que les nombreux hôpitaux fondés par lui pour les vieillards, les voyageurs pauvres, sont là pour l'attester... Mais ce triste monde est ainsi fait, qu'il préfère regarder les dons du riche plutôt comme le résultat d'une conscience troublée ou d'une orgueilleuse ostentation, que comme l'acte spontané d'une âme généreuse !

Quant à la vie et aux actions du nabab savoyard, il faut dire à son honneur et à celui de la vérité qu'il n'a nullement trahi Tippo-Saëb, ni livré sa capitale aux Anglais, puisqu'il était depuis trois ans en Europe quand Seringapatam fut prise d'assaut. Quant à ses richesses, j'ai su, par des renseignements scrupuleusement pris et donnés, qu'il les a loyalement gagnées au service de Mahadagi-Scindia, prince des Marattes,

dont il commandait valeureusement les armées, ce qui ne ressemble en rien à toutes les infamies qu'on lui impute si légèrement, et que j'aurais sans doute acceptées moi-même comme des faits avérés, si je ne me fusse fait un devoir de conscience, — et ce n'est pas là, sœur, un des moindres bienfaits de ma réforme morale et intellectuelle, —de me tenir en garde contre les on dit, et d'examiner à fond avant de juger, et surtout d'anathématiser les actions et la conduite de chacun, et plus particulièrement encore celle des hommes éminents.

La ville de Chambéry n'offre, certes, rien de bien attrayant aux yeux du voyageur; mais eût-elle renfermé dans ses tristes murs toutes les beautés d'une capitale, que je me serais hâté d'en partir pour me soustraire aux vexations sans nombre d'une police aussi ombrageuse que puérile dans ses détails. Pour employer les heures de la seule journée que je voulais passer dans ce pays monotone, j'allai d'abord de grand matin jusqu'à l'ancien passage des Échelles, remplacé aujourd'hui par une magnifique galerie longue de cinq cents pas, que Napoléon fit tailler dans le roc pour éviter la voie étroite et dangereuse qu'on était obligé de franchir auparavant, quand on venait de France en Italie.

A l'aspect de cet ouvrage gigantesque, je m'écriai avec le poëte : — Oui, cet homme a marqué la terre d'empreintes ineffaçables, qui suffiraient seules pour

transmettre son nom à la postérité la plus reculée... puis, je me rendis compte, avec admiration, des effrayantes difficultés que l'on avait dû vaincre pour percer cette voûte si large, si spacieuse, dont une des extrémités, du côté du pont Beauvoisin, plane sur d'admirables vallées, qui, vues tout à coup de cette hauteur, offrent aux regards surpris un des plus vastes et des plus ravissants paysages que l'imagination puisse se créer.

Il me fallut de la raison, je te le jure, pour m'arracher à la contemplation des imposantes beautés d'une nature grandiose, et retourner à Chambéry où j'allais me trouver seul, mon ami ayant été forcé d'en partir peu de moments après son arrivée. Le soleil était, hélas! encore bien élevé au-dessus de l'horizon, quand je descendis de voiture à la porte de mon auberge : comment passer les longues heures qui restaient jusqu'au soir?... deux m'avaient suffi et au delà pour faire le tour de la ville, visiter la cathédrale, la bibliothèque, et il n'y a dans ce pays ni journaux, ni cabinets de lecture, ni théâtre. Je désespérais donc d'y parvenir avec succès, lorsque ma bonne étoile me fit rencontrer un habitant de Chambéry que j'avais vu à Aix, et qui me proposa, en manière de passe-temps, de me conduire à la prison où l'appelaient ses fonctions municipales. J'acceptai de grand cœur cette opportune distraction, et nous allâmes tous deux directement à la geôle.

Je ne veux pas contrister ton cœur en te mettant sous les yeux le hideux spectacle dont je fus frappé en pénétrant dans une cour longue, étroite, entourée des quatre côtés de bâtiments et de murs d'une grande élévation ; véritable basse-fosse où de misérables détenus aux joues caves, au teint blême, aux yeux hagards, aux vêtements en lambeaux, venaient, soidisant, respirer un air plus pur que celui de leurs cachots.

Je ne te répéterai qu'à demi les singuliers propos du geôlier en chef qui me disait, en m'entendant plaindre le sort des malheureux prisonniers : — Eux, à plaindre !... ah ! bien oui !... N'ont-ils pas du pain à manger ici, ne sont-ils pas couverts, et ne vaut-il pas mieux rester en prison que d'être pendu, comme la plupart d'entre eux le seraient depuis longtemps, si les procès allaient chez nous aussi vite qu'en France ?

— Eh quoi ! lui demandai-je, ces infortunés passent des années en prison avant d'être jugés ?

— Sans doute.

— Et pendant ce temps ils sont tous confondus... l'assassin, le voleur endurci, avec celui qui n'est passible que d'une simple peine correctionnelle... Et s'il y avait des innocents, ajoutai-je avec feu, il faudrait donc qu'ils fussent condamnés à vivre, à se corrompre parmi ces misérables ?...

— Des innocents ! reprit le geôlier en ricanant, est-ce que l'on fait attention à ces choses-là ?

— Ce qui veut dire que l'on est regardé comme coupable, dès qu'on est arrêté.

— Sans doute, me répondit-il encore avec un sourire d'arrogante conviction qui me fit frémir, car le sourire de cet homme me donnait la juste mesure du régime arbitraire sous lequel gémissaient les sujets du pacifique roi de Sardaigne.

Je t'épargnerai aussi la triste description des cachots séparés où pourrissaient, c'est le mot, un grand nombre de soi-disant détenus politiques ; je me hâtai, après un examen rapide, de quitter le quartier des hommes, où j'éprouvais une sorte de cauchemar, pour entrer dans celui des femmes.

Leur cour est plus aérée, plus spacieuse que celle des prisonniers ; plusieurs d'entre elles sont réunies pendant le jour, mais toutes sont séparées la nuit. Elles occupent chacune une cellule plus ou moins petite, selon leurs délits, ou plutôt, je crois, selon le bon plaisir de leur geôlier.

— Ce sont de bonnes filles, me disait-il, ça n'est pas méchant... De petits vols, des misères, quoi !... Rien de grave ; pas une, excepté notre pauvre incendiaire...

— Comment ! votre pauvre incendiaire ! répétai-je tout surpris de cette épithète de compassion...

— Oui, sans doute, elle est là-haut. Voulez-vous la voir ?

Je fis un signe affirmatif. — Hé, Madelon ! dit-il

à l'une de ses détenues que sa bonne conduite avait rendue digne de surveiller les autres, conduis ce monsieur près de Marguerite : tu sais?...

Nous montâmes donc un escalier qui menait aux divers étages du quartier des femmes. Les chambres des prisonnières, tenues avec beaucoup de propreté, donnent sur un corridor ayant vue sur la cour, ce qui rend la surveillance facile ; quoique toutes les portes fussent ouvertes, je n'y donnai qu'un coup d'œil, pressé que j'étais de voir la malheureuse femme qui s'était rendue coupable d'un aussi grand crime.

Arrivés au second, au détour de l'escalier, Madelon m'indiqua une porte entr'ouverte, et me dit : C'est là, entrons... Je la repoussai d'une main, et de l'autre je lui fis signe de garder le silence : Ne la troublons pas dans ses prières, lui dis-je un instant après à voix basse.

Elle était à genoux près de son lit, le dos tourné du côté du guichet, les mains jointes, la tête levée, les yeux fixés sans doute sur une image de la Vierge attachée à la muraille... immobile comme l'ange de marbre d'un tombeau ; on n'entendait que le mouvement de ses lèvres et le murmure de quelques mots... *Ave Maria, Mater Dei.*

La prière porte avec elle un sentiment qui touche, soit qu'elle vienne d'un cœur pur, ou d'un cœur repentant !... déjà je m'intéressais à cette femme.

La chambrette aux murs blancs était ornée de fleurs;

son lit, bien fait, bien net, était d'une propreté remarquable, et de petites images de la bonne Vierge, entremêlées aux bouquets, donnaient à cette prison l'aspect d'une petite chapelle aux *ex-voto*.

Quelques minutes s'étaient déjà écoulées depuis que je contemplais en silence la pauvre pécheresse, lorsque Madelon, ennuyée sans doute de faire ainsi sentinelle, me dit à haute voix : Ah ! vous pouvez bien rester là jusqu'à ce soir, elle ne bougera pas... Tirez la porte toute grande, entrez, entrez... Et, sans attendre ma réponse, elle avança le bras pour ouvrir davantage. Alors je fis un pas vers la prisonnière qui ne bougea pas néanmoins, tant sa ferveur était grande ! Puis je regardai de nouveau sa sainte Vierge, objet d'un culte si pieux ; c'était une de ces images coloriées, entourées de légendes, que l'on voit souvent au village ; seulement aux quatre angles et au-dessous de l'enfant Jésus, on avait attaché de petits morceaux de papier blanc, sur lesquels était écrit : 129.

— Quelle est cette femme, dis-je à Madelon qui s'était rapprochée de moi, et que signifie ce numéro 129 ?

Sans me laisser finir ma demande, elle s'écria :

— Je savais bien que vous aussi vous voudriez connaître l'histoire de la pauvre Marguerite.

« Cette brave fille, monsieur, était d'un village aux environs d'Annecy ; elle avait deux frères, bons travailleurs, qui, tout jeunes qu'ils étaient, aidaient

déjà leurs vieux parents à vivre ; mais dans ce temps là qui est-ce qui pouvait dire : Je mangerai dans un an mon pain avec ma mère... La Savoie était France, et il fallait des conscrits.

« L'aîné de la famille tira au sort et il partit ; ça fit tant de chagrin au père qu'il en perdit le boire et le manger, le cher homme ! La vieille mère pleurait, ça va sans dire, et Marguerite, encore jeunette, pleurait avec elle, puis elle essayait de la consoler comme elle pouvait, la pauvre enfant ! — Il reviendra, qu'elle disait ; ne vous désolez pas, ma mère ; Jérôme et moi nous aurons bien soin de vous en attendant.

« Jérôme, d'un an plus jeune que Marguerite, était un sujet du bon Dieu, doux comme une fille, laborieux comme un vrai Savoyard, soutenant à lui seul toute la maison. Ça alla bien comme cela pendant quelque temps ; mais cette conscription était là, qui prenait tout ; on avait beau avoir un frère à l'armée, ça n'exemptait plus. Marguerite le savait... et elle se disait : Que deviendront mon père et ma mère si Jérôme part ? C'était affreux à penser !... Alors il lui revient dans l'esprit qu'elle n'avait pas assez prié Dieu pour son premier frère, et qu'elle voulait mieux faire cette fois-ci. Elle s'en alla donc en pèlerinage dans les montagnes bien loin de son pays, marchant pieds nus et disant des oraisons. Quand elle fut arrivée, elle resta plus d'un jour et d'une nuit aux pieds de la Vierge, tant qu'on croyait qu'elle était morte !... Puis, quand

elle eut bien prié; elle se releva toute joyeuse, baisa la robe de la madone et prit un ruban qu'elle lui avait passé au cou en arrivant.

« De retour à la maison après bien des fatigues, elle consola son père et sa mère: — Jérôme ne partira pas, leur disait-elle, la sainte Vierge nous protégera.

« Les mois passaient vite dans ce temps-là pour les conscrits; la classe de Jérôme fut bientôt appelée; les pauvres parents de Marguerite ne faisaient que pleurer, il n'y avait qu'elle qui ne perdait pas courage... — Tiens, dit-elle à son frère, la veille du tirage, viens avec moi dans l'église... Ils y allèrent, les braves enfants! et, après avoir récité bien des prières, Marguerite tira de son corset une petite boîte où était le ruban rapporté du pèlerinage... — Prends, frère, dit la pauvre fille; c'est un ruban bénit qu'il faut porter sur toi demain au tirage; ça te portera bonheur... Ils s'embrassèrent en pleurant, et Jérôme prit le ruban.

« Le lendemain il partit avec ses camarades: le père et la mère sanglotaient en lui donnant leur bénédiction; pour Marguerite, elle avait dit: J'irai t'attendre sur la route, tu sais bien, là sur la roche d'où l'on voit de si loin... quand tu me verras, tu feras aller ton ruban, et ce sera bon signe; j'ai de bons yeux, je te verrai et je viendrai vite l'annoncer à notre vieux père. Jérôme promit de faire tout comme elle voulait: il y avait 129 conscrits dans le canton... »

A ces mots, je jetai les yeux pour la dixième fois

peut-être sur cette pauvre Marguerite toujours à genoux, sur l'image de la Vierge, et sur le n° 129, dont je commençais à deviner la signification...

— Il en fallait cent, continua Madelon, autant vaut dire tout.

« Le pauvre Jérôme n'était pas à la noce, comme vous pensez ; c'était un beau et fort gaillard, que l'officier de gendarmerie et les autres couvaient de l'œil... »

— Eh bien! lui dis-je avec impatience, qu'arriva-t-il?

— Il arriva que Jérôme mit la main dans la boîte après avoir fait le signe de la croix, et qu'il en tira bravement le 129... Le pauvre garçon en resta tout ébahi dans le premier moment ; puis, sans souffler un mot, il s'élança de la salle et se mit à courir de toutes ses forces sur la route qui conduisait au pays. Quand il vit le rocher, il agita le ruban, pour que Marguerite le vît.... Elle était là, cette bonne fille, à genoux, les yeux fixés sur le chemin ; Jérôme ne pouvait lui échapper : elle l'aperçut de suite avec son ruban, et elle ne fit qu'une course jusqu'à la maison, où elle s'écria en entrant :

— Ma mère, Jérôme ne partira pas...

« — Tu l'as vu?

« — Il a le 129.

« — Tu l'as vu?

« — C'est la sainte Vierge qui l'a sauvé, allons la remercier! »



Je montrai alors du doigt à Madelon les images et le 129...

— Oui, dit-elle, voilà ce que c'est que le 129; et qui saurait dire comment la pauvre Marguerite put savoir sitôt que son frère venait de tirer ce numéro-là serait bien fin ! Il y en avait beaucoup dans le village qui disaient que c'était la bonne Vierge qui le lui avait appris.

« — Alors ils croyaient tous au pays que Jérôme ne partirait pas, parce qu'il y avait dans tout ça quelque chose d'en haut, disaient-ils... Marguerite, la pauvre fille, le croyait plus qu'eux, et qui lui aurait dit que son frère pouvait être repris, aurait manqué à ses yeux de confiance en Dieu ! Père, mère pensaient comme elle ; aussi vivaient-ils dans la plus grande tranquillité, quand tout d'un coup on leur annonça qu'on allait rappeler tous les conscrits qui n'étaient pas tombés au sort, sans en excepter un seul, et qu'aucun n'en échapperait. Ça n'est pas vrai, disait Marguerite, ça ne se peut pas ; il a pris le 129, le dernier billet ; ça n'est pas vrai...

« Il fallut bien y arriver, pourtant, quand le maire envoya au pauvre Jérôme sa feuille de route... Marguerite la prit et la cacha pendant quelques jours à ses parents... ce coup-là devait les tuer... On ne plaisantait pas alors, et le maire, c't homme, était responsable. Il vint chez Marguerite et lui dit comme ça que si Jérôme ne rejoignait pas, les gendarmes viendraient le

prendre... Elle pleura bien, cette bonne fille, et le maire aussi. Jérôme lui dit qu'il aimait mieux mourir que d'être pris par les gendarmes, et qu'il se mettrait en route le lendemain.

« — Frère, lui répondit-elle, je vais dans l'église prier la sainte Vierge; peut-être m'accordera-t-elle quelque bonne pensée !

« Au bout de quelques heures, elle raccourut près de son frère avec un air tout consolé.

« — Jérôme, qu'elle lui dit, il ne faut pas que tu partes, ça serait pécher contre la volonté de Dieu et de sa sainte mère, notre protectrice...

« — Et les gendarmes?... répondait Jérôme.

« — Les gendarmes! frère... ils ne te trouveront plus. Tu iras te tacher dans les montagnes, dans ce lieu que nous seuls connaissons; je t'y porterai à manger deux fois par semaine, et la bonne sainte Vierge aura pitié de nous.

« Jérôme ne voulait pas d'abord; mais il aimait tant sa sœur, qu'il ne put pas la refuser, et il partit le soir sans dire adieu à ses parents.

« Pendant un mois ça alla bien : tous les quatre jours elle portait des provisions à son frère, et tel temps qu'il y eût, elle faisait, pendant la nuit, plus de trois lieues dans les montagnes, sans que personne en sût rien, pas même sa mère. Fallait voir comme elle était consolée, c'te pauvre Marguerite; mais ça ne fut pas pour longtemps, car les gendarmes, qui se doutaient

de quelque chose, la suivirent une belle fois si bien, qu'ils arrivèrent derrière elle à la cache de Jérôme; alors ils le prirent et lui mirent les menottes, malgré les cris de sa pauvre sœur qui leur demandait grâce à genoux!... Ah! bien oui, grâce! est-ce qu'on ne leur donnait pas tant par chaque réfractaire qu'ils arrêtaient?...

« — Marche, dirent-ils à Jérôme, et prends garde de bouger. Le garçon obéit sans mot dire. Marguerite, elle, la pauvre fille, le suivait de loin, malgré ce que lui disaient les gendarmes qui ne sont pas polis tous les jours : ils avaient beau aller vite, elle était toujours derrière eux.

« — Courage, Jérôme! criait-elle quelquefois quand elle s'était un peu plus rapprochée de lui.

« Et Jérôme détournait la tête pour lui faire signe qu'il en avait.

« La nuit étant trop proche pour pouvoir arriver à la prison, ils prirent le parti de coucher en route dans un cabaret isolé : le conscrit devait être dans leur chambre; il n'y avait donc pas moyen de s'échapper. Pour Marguerite, ils la renvoyèrent.

« — Permettez-moi seulement d'embrasser mon frère, leur demanda-t-elle en joignant les mains.

« — Tope, dirent les coquins, pourvu que tu nous embrasses aussi, la belle fille!...

« Elle en passa par là; puis, après l'avoir embrassée, ils lui dirent que ce n'était pas encore tout... Alors elle

les repoussa, la pauvre Marguerite, et s'en fut en pleurant.

« Où alla-t-elle alors?... on n'a jamais pu le savoir... pas plus que ce qui se passa dans sa tête... mais tant il y a que, deux heures après que les gendarmes étaient couchés, le feu prit en même temps dans la grange et à l'écurie; tout fut bientôt en flammes; c'étaient des cris dans la maison à faire trembler... Chacun se sauvait comme il pouvait, et Jérôme en aurait fait tout autant si les enragés de gendarmes ne lui avaient pas mis la main sur le collet, le gardant là comme un trésor, au risque de se griller. Que voulez-vous? c'est de l'instinct chez eux... ils dorment d'un œil et l'autre est toujours là, braqué sur le prisonnier.

« Pendant toute la nuit que dura le feu, ils restèrent au bivouac, gardant à vue le pauvre Jérôme, qui ne se doutait guère, le brave gars, que c'était sa sœur Marguerite, on le dit du moins comme ça, qui avait incendié le cabaret pour lui donner l'occasion de s'échapper.

« Il ne l'apprit que trop tôt, car dès le matin, les gendarmes et lui s'étant mis en route, ils trouvèrent Marguerite moitié morte de froid, assise sur le chemin à quelques centaines de pas de l'auberge.

« — Tiens! dit un des gendarmes, je parie que c'est cette gaillarde-là qui a voulu nous rôtir...

« Marguerite ne les avait pas encore aperçus; mais dès qu'elle eut vu son frère entre ses deux gardiens,



elle poussa un cri affreux, et les attendit sans bouger; et quand les gendarmes lui eurent dit d'un ton menaçant : — Ah ! c'est donc toi, chienne d'incendiaire ! elle les regarda fixement et leur fit signe que oui, sans dire un mot, sans faire un mouvement.

« Le pauvre Jérôme fit alors tout plein d'efforts pour rompre ses liens, quand il vit que les gendarmes garrottaient les bras de Marguerite qui ne se défendait pas... — Ça ne se peut pas, criait-il; tuez-moi, mais laissez ma pauvre sœur... Il s'adressait bien ! — En avant, réfractaire, dit l'un des deux en lui appuyant le canon de sa carabine sur la poitrine; marche..., réfractaire, incendiaire... Belle famille, sur ma foi !

« Il n'y avait pas à dire, il fallut obéir : l'autre gendarme tenait Marguerite par la corde qui liait ses bras derrière son dos. — Allons, en avant, la belle ! lui criait-il, tu auras ce soir un logement à l'abri du feu... Et la pauvre fille allait devant lui comme un agneau à la boucherie, tout en ne sentant pas son malheur pourtant, car sa tête n'y était plus... Elle ne faisait qu'appeler la sainte Vierge, son frère Jérôme et sa mère... La fièvre chaude la tenait.

« Arrivée dans sa prison, elle y resta longtemps malade : c'est ce qui fait qu'on ne l'a pas jugée du temps des Français. Elle ne reconnaissait personne que sa mère, et encore par moments; aussi la pauvre femme en est-elle morte de chagrin. La maladie de Marguerite a passé, mais la tête a délogé pour tou-

jours : dans les premiers temps, on croyait que c'était une feinte ; mais on vit bientôt après que la pauvre fille était folle, et on l'a enfermée dans cette prison, d'où elle ne sortira plus. »

Ces derniers mots résonnaient encore dans la bouche de la détenue, quand Marguerite se leva en prononçant ces douces paroles : — La bonne Vierge aura pitié de nous...

— Oui, elle aura pitié de toi, m'écriai-je, pauvre victime !... Marguerite fixa sur moi ses grands yeux noirs pleins de douceur, puis elle les reporta en souriant sur l'image de la madone, en me montrant du doigt le numéro 129.

— Cent vingt-neuf, dit-elle avec assurance... Jérôme ne partira pas...

— Infortunée Marguerite ! lui dis-je involontairement... Et comme si elle eût compris l'intérêt qu'elle m'inspirait, elle me tendit sa main, que je serrai avec émotion ; s'agenouillant alors, elle m'attira doucement sous la sainte image et me dit avec un accent qui m'alla au cœur : — Prions !... Qui aurait refusé de se mettre à genoux auprès de la pauvre Marguerite ?... Qui ne se serait senti ému d'une tendre pitié ?

Bientôt elle se releva, s'assit sur une petite chaise auprès de son lit, prit de l'ouvrage et se mit à coudre avec activité. — C'est pour toi, mon frère... me dit-elle.

Madelon se rapprocha de nous : — Voilà qu'elle

vous prend pour Jérôme... Il est temps de vous éloigner, monsieur, car elle tombera bientôt dans un de ses accès ; alors elle se débat comme si on la battait, elle crie contre les gendarmes.... Venez, venez, monsieur.

Je m'éloignai donc, non sans regrets, de cette fille si à plaindre, mais que la Providence n'a pourtant pas abandonnée tout à fait, puisqu'elle lui a laissé pour toute idée, pour toute vie, la prière et un sentiment d'amour et de bonheur en pensant à son frère.

— Tu t'en vas, me dit-elle... c'est que tu n'es pas Jérôme. Et elle se remit à travailler.

— Voilà toute la vie qu'elle mène, ajouta sa compagne ; elle prie et elle travaille. Son frère Jérôme, qui n'est pas mort aux armées, vient la voir souvent, mais elle ne le reconnaît presque plus. La première fois, cela lui avait fait de l'effet, on croyait qu'elle allait revenir : à présent c'est fini.

Voilà, ma sœur, ce que c'était que cette incendiaire que tu plaindras et à laquelle tu aurais dit avec moi : — Pauvre Marguerite !

Quelques heures après, j'étais sur la route d'Aix, qu'il fallut traverser la nuit, malgré tout mon désir d'y rester jusqu'au matin pour savoir des nouvelles d'Eugénie ; mais notre voiturier, despote et grossier, comme tous ceux de son espèce, ne voulut entendre ni raisons ni prières, et le lendemain soir je me retrouvai dans les murs de l'hospitalière Genève, fort

content, il faut le dire, d'être délivré des vexations de la police piémontaise, et de respirer en paix l'air libre et pur de la cité de Calvin.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE

DU TOME PREMIER.

FIN DE LA TABLE.



